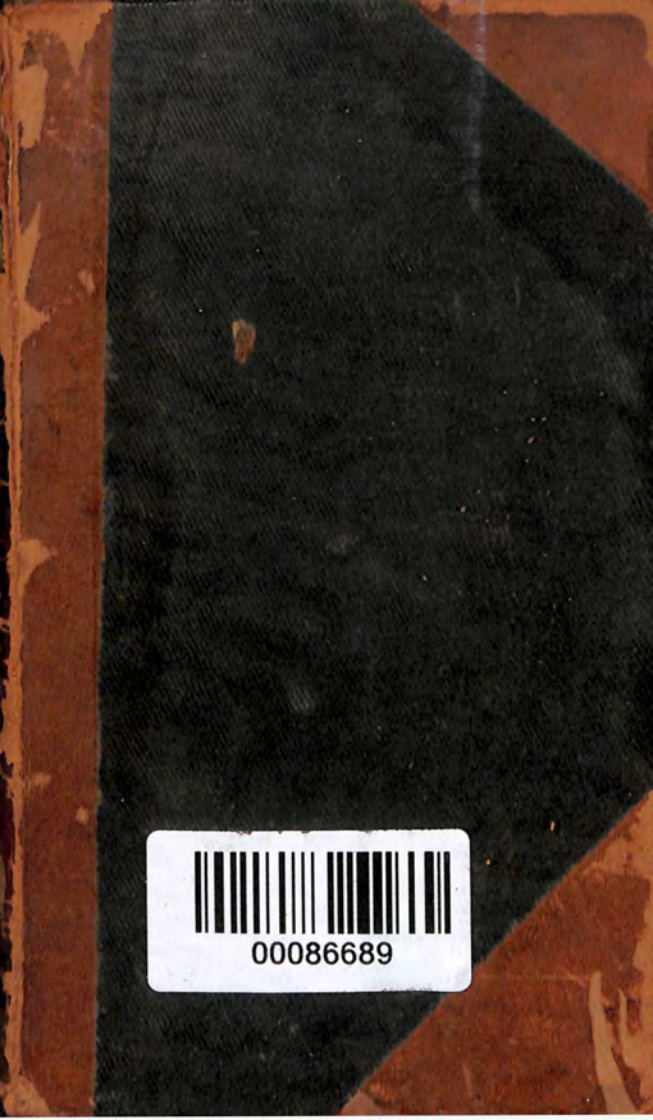
00086689

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 02 January, 2016

ROMANS,

CONTES ET OPUSCULES

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

PUBLIÉS PAR L. AIMÉ-MARTIN.

86689

A PARIS,

CHEZ LEFEVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

1834.

JAC
Fo 843
Sai/Rom
86689

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai desiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant per-

sonnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions, pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté; afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.

PAUL

ET

VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans

cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déja sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène.

Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui » dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont ap» partenu ces deux cabanes? » Il me répondit : « Mon fils, ces masures et ce terrain inculte étaient » habités, il y a environ vingt ans, par deux fa» milles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur his» toire est touchante; mais dans cette île, située » sur la route des Indes, quel Européen peut s'in» téresser au sort de quelques particuliers obscurs? » Qui voudrait même y vivre heureux, mais pau» vre et ignoré? Les hommes ne veulent connaître » que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert » à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé » de juger à votre air et à votre discours que vous » avez acquis une grande expérience. Si vous en » avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce » que vous savez des anciens habitans de ce désert, » et croyez que l'homme même le plus dépravé » par les préjugés du monde aime à entendre par» ler du bonheur que donnent la nature et la » vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parens de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle ré-

solut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles, ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché, où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts : comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur; c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser. Mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée

enceinte. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présens. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort; » mais vous madame...., vous, sage et malheu» reuse! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il » vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous » suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans » mes parens. »

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais

comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié; et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait pour l'intérêt de leurs enfans, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à

peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre, car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions tou» jours nous voir, nous parler et nous entr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case; en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier

des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter, dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera » vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai » connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment, sur les deux habitations, les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et, au pied des

roches, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées; des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage; et enfin quelques plants de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse, à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous

aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis, mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur,

n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel, lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfans, fruit d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. « Mon amie, disait madame de La » Tour, chacune de nous aura deux enfans, et cha» cun de nos enfans aura deux mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissaient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déja leurs mères parlaient de leur mariage, sur leurs berceaux; et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent

par les faire pleurer; l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue : mais elles se consolaient, en pensant qu'un jour leurs enfans, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déja. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer : elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la

dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseau se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorans comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'in-

quiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs ames. Jamais les sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats: chez eux, l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après,

quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avait que douze ans : déja sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraicheur de son visage; ils souriaient toujours de concert quand elle parlait; mais quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déja se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il

fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle : souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, que » deviendrait Virginie sans fortune? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelqu'extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un

enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de la part de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était, après tout, dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même. Pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité

est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait, par *post-scriptum*, que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit, à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes : « Je » verrai;... nous verrons;..... avec le temps..... » Il y a bien des malheureux!..... Pourquoi indis- » poser une tante respectable?.... C'est vous qui » avez tort. »

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit de onze » ans de patience! » Mais, comme il n'y avait que

madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'a-» vons-nous besoin de tes parens! Dieu nous a-t-» il abandonnés? C'est lui seul qui est notre père. » N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour? » Pourquoi donc te chagriner? tu n'as point de cou-» rage. » Et voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras: « Chère amie! s'écria-t-elle, chère amie! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah! madame!... ma bonne » maîtresse!... Ma mère!... ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes » enfans, vous êtes cause de ma peine, mais vous » faites toute ma joie. O mes chers enfans, le mal-» heur ne m'est venu que de loin; le bonheur est » autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais quand ils la virent tranquille, ils

sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une » pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre » dans ces montagnes, demi-morte de faim, sou- » vent poursuivie par des chasseurs et par leurs » chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche ha- » bitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme » vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer, mais, sachant que » vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore » de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas en- » core mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Man- » gez, mangez. » Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie, la

voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai » envie d'aller demander votre grâce à votre mai- » tre; en vous voyant il sera touché de pitié. Vou- » lez-vous me conduire chez lui? — Ange de Dieu, » repartit la négresse, je vous suivrai partout où » vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux renfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais, quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant

son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi; » tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à » dîner; redescendons le morne, et allons deman- » der à manger au maître de l'esclave. — Oh! » non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop » de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois » maman : Le pain du méchant remplit la bouche » de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit » Paul; ces arbres ne produisent que de mauvais » fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou » un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de » nous, reprit Virginie, il exauce la voix des pe- » tits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent; et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait

sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avait point de briquet; et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds; et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens il vit

sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu » du jour, il faut que nous passions, comme ce » matin, par dessus cette montagne que tu vois là-» bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon » amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles *, ainsi nommée parce que ses trois pi-

* Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles,

tons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il, je me » sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, » je me serais battu avec lui. — Comment! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? » A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de facile à faire. » Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et

car c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos Études précédentes.

il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le » jour baisse; tu as encore des forces, et les mien» nes me manquent; laisse-moi ici, et retourne » seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. » — Oh! non, dit Paul; je ne te quitterai pas. Si » la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai » du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras » le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa » pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près

de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déja les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie... » Virginie. »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors, par

son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne » pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler » de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes » tes peines et de celles qu'éprouvent maintenant » nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le » bien, sans consulter ses parens. Oh! j'ai été bien » imprudente! » Et elle se mit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, » mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de » quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs » à l'affût. » Peu après les aboiemens du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que » c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je re- » connais sa voix : serions-nous si près d'arriver, » et au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bonnoir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O » mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères » ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées, » quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour » de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui

» travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su » nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais » autour de l'habitation, ne sachant moi-même de » quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos » vieux habits à l'un et à l'autre [1], je les ai fait » flairer à Fidèle; et sur-le-champ, comme si ce » pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quê- » ter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en re- » muant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est » là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez » ramené une négresse marronne, et qu'il vous » avait accordé sa grace. Mais quelle grace! il me » l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, » à un billot de bois, et avec un collier de fer à » trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, tou- » jours quêtant, m'a mené sur le morne de la Ri- » vière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant » de toute sa force. C'était sur le bord d'une » source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un » feu qui fumait encore: enfin, il m'a conduit ici. » Nous sommes au pied de la montagne des Trois- » Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues » jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des » forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau,

[1] Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwénissa et de son chien Onlah, rapporté par M. de Crèvecœur, dans son ouvrage plein d'humanité intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh! qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu ; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est » le temps, leur disait-il, où je vous portais tous » deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant » vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; » nous vous avons vus passer ce matin avec une » négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez deman- » der sa grâce à son mauvais maître. En recon- » naissance, nous vous reporterons chez vous sur

» nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : « O mon « ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans ré- » compense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce » vous, mes enfans ? » Ils répondirent, avec les noirs : « Oui, c'est nous. » Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux en- » fans, dit madame de La Tour, d'où venez-vous? » dans quelles angoisses vous nous avez jetées! » — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière- » Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave » marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeu- » ner de la maison, parce qu'elle mourait de faim ; » et voilà que les noirs marrons nous ont rame- » nés. » Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, dit : « Vous » me payez de tout le mal que j'ai souffert ! »

Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as » fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfans, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérité.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elle ne desiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés. Seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là haut dans ces » petites cases? » ceux-ci répondaient, sans les connaître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine où à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchans, et de vivre avec les

méchans si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matières à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plans de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et d'attiers dont le fruit est plein d'une crême sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantait ces arbres déja grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la

seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déja à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpemens de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paraissait, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs.

renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises des-

quelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là était une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de latamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe; ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait

LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc, sur ce petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

> . . . . . Fratres Helenæ, lucida sidera,
> Ventorumque regat pater,
> Obstrictis aliis, præter iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres charmans comme vous, » et que le père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler » que le zéphyr. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tamarin à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

« Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres! »

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At secura quies, et nescia fallere vita

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas » tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse mieux » aimé, ajoutait-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS » CONSTANTE. — Cette devise, lui répondis-je, » conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieux arbre à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs

malheurs s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait LE REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes, qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta

un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion de leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit.

Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ces corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe: tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des

haches, des bêches, et auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammaient. Ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'an-

cien ou du nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en sentiment comme celle de la nature, et leur morale toute en action comme celle de l'Evangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; madame de La Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient, s'ils le

voyaient affligé ; et ils pleuraient, s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisans, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec

elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ces rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des che-

vrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs, au devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçans, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomine. La pantomine est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événemens avec

beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie; et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'aban-

don où l'avaient laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déja retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, sa-

luaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grandes réjouissances; c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était

chargé de les porter lui-même à ces familles; et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides, qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissemens, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière, qui en augmentait, selon elle, l'agrément : cette liqueur avait été préparée par Marguerite; cette autre par sa mère; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disait-elle, » qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se rem-

plit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre ame, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie » à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs » pieds; » ou bien : « la nuit s'approche, les ta» marins ferment leurs feuilles. — Quand vien» drez-vous nous voir? lui disaient quelques amies » du voisinage. — Aux cannes de sucre, répon» dait Virginie. — Votre visite nous sera encore » plus douce et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : » Mon frère, disait-elle, » est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et » moi de celui du plus petit. Les manguiers ont » donné douze fois leurs fruits, et les orangers » vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis

» au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières : et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front; aucune intempérance n'avait corrompu leur sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur ame en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand » du haut de la montagne je t'aperçois au fond de » ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers » comme un bouton de rose. Si tu marches vers la » maison de nos mères, la perdrix qui court vers » ses petits a un corsage moins beau et une démar- » che moins légère. Quoique je te perde de vue à » travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir » pour te retrouver; quelque chose de toi que » je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu » passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je » t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel » est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant » des bengalis moins doux que le son de ta voix. » Si je te touche seulement du bout du doigt, tout » mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour » où nous passâmes à travers les cailloux roulans » de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant » sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué; mais » quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait » que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi » par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce » par ton esprit? mais nos mères en ont plus que » nous deux. Est-ce par tes caresses? mais elles » m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que » c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as » marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire pour

» demander la grace d'une pauvre esclave fugi-
» tive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette bran-
» che fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la
» forêt; tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange
» ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut
» d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon
» sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère! les
» rayons du soleil au matin, au haut de ces ro-
» chers, me donnent moins de joie que ta pré-
» sence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la
» tienne; mais quand elles t'appellent mon fils, je
» les aime encore davantage. Les caresses qu'elles
» te font me sont plus sensibles que celles que j'en
» reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes;
» mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime.
» Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids,
» ils s'aiment comme nous; ils sont toujours en-
» semble comme nous. Écoute comme ils s'appel-
» lent et se répondent d'un arbre à l'autre. De
» même, quand l'écho me fait entendre les airs
» que tu joues sur ta flûte, au haut de la monta-
» tagne, j'en répète les paroles au fond de ce val-
» lon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu
» voulais te battre pour moi contre le maître de
» l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien
» des fois : Ah! mon frère a un bon cœur; sans
» lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les
» jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi,

» pour nos pauvres serviteurs; mais quand je pro-
» nonce ton nom, il me semble que ma dévotion
» augmente. Je demande si instamment à Dieu
» qu'il ne t'arrive aucun mal! Pourquoi vas-tu si
» loin et si haut me chercher des fruits et des
» fleurs? n'en avons-nous pas assez dans le jardin?
» Comme te voilà fatigué! tu es tout en nage. »
Et, avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocens, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait: « La verdure couvre ces ro-
» chers; nos oiseaux chantent quand ils te voient;
» tout est gai autour de toi; toi seule es triste. »
Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant, mais

elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil, au Capricorne, échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur;

mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes, qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis, et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages et

de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osait elle-même lui en parler. « Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à » Dieu qui dispose à son gré de la santé et de la » vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompen- » ser demain. Songe que nous ne sommes sur la » terre que pour exercer la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île, et l'entrée de ce vallon une écluse par

où sortaient pêle-mêle avec les eaux mugissantes les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquens! L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa, le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrens qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de

Virginie. Cependant les deux cocotiers etaient debout et bien verdoyans. Mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient, par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les » a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. » Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne » change point. » Paul lui répondit : « Que ne » puis-je vous donner quelque chose du ciel! mais » je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le » portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature, représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion. Elle l'avait porté long-temps suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains

de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne » me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je » n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule » chose que tu possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de La Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos en- » fans? Ils ont l'un pour l'autre une passion ex- » trême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. » Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous » veillons sur eux; tout est à craindre. » Madame de La Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et » trop pauvres. Quel chagrin pour nous, si Vir- » ginie mettait au monde des enfans malheureux, » qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'élever! » Ton noir Domingue est bien cassé; Marie est » infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze » ans je me sens fort affaiblie. On vieillit promp- » tement dans les pays chauds, et encore plus vite » dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. » Attendons que l'âge ait formé son tempérament, » et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A » présent, tu le sais, nous n'avons guère que le » nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant pas- » ser Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le

» commerce lui fournira de quoi acheter quelques » esclaves; et, à son retour ici, nous le marierons » à Virginie; car je crois que personne ne peut » rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils » Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur » dis-je. En prenant une saison favorable pour pas- » ser d'ici aux Indes, c'est un voyage de six se- » maines au plus, et d'autant de temps pour en » revenir. Nous ferons dans notre quartier une » pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui l'aiment » beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du » coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, » faute de moulins pour l'éplucher; du bois d'é- » bène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et » quelques résines qui se perdent dans nos bois; » tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous » est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge : « Pourquoi voulez-vous que je » quitte ma famille, pour je ne sais quel projet de » fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus » avantageux que la culture d'un champ qui rend » quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous

» voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas » le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, » sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères me » disent que Domingue est vieux et cassé; mais » moi, je suis jeune, et je me renforce chaque » jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon ab- » sence quelque accident, surtout à Virginie, qui » est déjà souffrante. Oh non, non! je ne saurais » me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de La Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le desir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle mandait à sa nièce de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille,

qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter » maintenant, dit Marguerite à madame de La » Tour. — Non, mon amie; non, mes enfans, » reprit madame de La Tour; je ne vous quitterai » point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que » je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que » dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, » d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai été bles- » sée au cœur par la dureté de mes parens et par » la perte de mon cher époux. Mais, depuis, j'ai » goûté plus de consolation et de félicité avec vous, » sous ces pauvres cabanes, que jamais les riches- » ses de ma famille ne m'en ont fait même espérer » dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai pas » non plus. Je n'irai point aux Indes. Nous tra- » vaillerons tous pour vous, chère maman; rien » ne vous manquera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avait bien des droits sur lui. « Vous » avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité » et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, » et vous attend auprès d'elle. » Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de La Bour- » donnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune » et si aimable, vous ne sauriez, sans injustice, la » priver d'une si grande succession. Je ne vous » cache pas que votre tante a employé l'autorité » pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux » m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de

» mon pouvoir; mais ne l'exerçant que pour ren-
» dre heureux les habitans de cette colonie, j'at-
» tends de votre volonté seule un sacrifice de quel-
» ques années, d'où dépend l'établissement de
» votre fille et le bien-être de toute votre vie.
» Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y
» faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable de
» l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà,
» ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de
» voyage de mademoiselle votre fille, de la part de
» votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Monsieur, ma
» mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal
» reçue. — Avez-vous un autre enfant, madame?
» dit M. de La Bourdonnais à madame de La
» Tour. — Non, monsieur, reprit-elle; celui-ci est
» le fils de mon amie, mais lui et Virginie nous
» sont communs, et également chers. — Jeune
» homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous
» aurez acquis l'expérience du monde, vous con-
» naîtrez le malheur des gens en place; vous sau-
» rez combien il est facile de les prévenir, combien
» aisément ils donnent au vice intrigant ce qui
» appartient au mérite qui se cache. »

M. de La Bourdonnais, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici que des » meubles de bois; mais on y trouve des visages » sereins et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je desire être » votre ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne » peut pas traîner plus de deux ans : ses amis me » l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient » pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les » gens de bon sens seront de mon avis. » Elle lui répondit « que ne desirant désormais d'autre bon- » heur dans le monde que celui de sa fille, elle

» laisserait son départ pour la France entièrement » à sa disposition. »

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part et lui dit : « Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul » est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je » suis déja infirme : si j'allais mourir, que devien- » driez-vous, sans fortune, au milieu de ces dé- » serts? Vous resteriez donc seule, n'ayant per- » sonne qui puisse vous être d'un grand secours, » et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à » la terre comme une mercenaire. Cette idée me » pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez » appris à travailler, et à le bénir chaque jour. » Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés; il » ne nous abandonnera point encore. Sa provi- » dence veille particulièrement sur les malheu- » reux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! » Je ne saurais me résoudre à vous quitter. » Madame de La Tour, émue, reprit : « Je n'ai d'autre » projet que de te rendre heureuse, et de te ma- » rier un jour avec Paul, qui n'est point ton » frère. Songe maintenant que sa fortune dépend » de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a

sur son cœur; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autre témoin que Dieu seul; qu'elle voyait les secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigerait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit : « Mon enfant, je ne veux point » te contraindre; délibère à ton aise, mais cache » ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est » pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu » soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écou- » ter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres.

» Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnais, » et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, » votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, » jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il » faut obéir à la Providence, à nos vieux parens, » même injustes. C'est un sacrifice; mais c'est » l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il » faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de » sa famille. Votre voyage en France aura une fin » heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma » chère demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose » à rien. Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une

autorité sacrée pour madame de La Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. « On trame quelque chose contre moi, dit-il, » puisqu'on se cache de moi. »

Cependant le bruit s'étant répandu dans l'île, que la fortune avait visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Gondelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disait-elle, » était bon pour des meubles, cela pour l'usage » de Marie et de Domingue. » Enfin, le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallait lui faire son partage sur les présens qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé : « Ma sœur s'en va; » elle fait déja les apprêts de son voyage. Passez » chez nous, je vous prie. Employez votre crédit » sur l'esprit de sa mère et de la mienne, pour la » retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset; et ses cheveux

blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses » espérances, qui rendent les privations encore » plus amères? il est temps que je te découvre le » secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle » de La Tour appartient, par sa mère, à une pa- » rente riche et de grande condition : pour toi, tu » n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et qui pis » est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avait jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as » point eu de père légitime. Lorsque j'étais fille, » l'amour me fit commettre une faiblesse dont tu » as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille » paternelle; et mon repentir, de ta famille ma- » ternelle. Infortuné, tu n'a d'autres parens que » moi seule dans le monde! » Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras,

lui dit : « O ma mère ! puisque je n'ai d'autres » parens que vous dans le monde, je vous en ai- » merai davantage. Mais quel secret venez-vous de » me révéler ! Je vois maintenant la raison qui » éloigne de moi mademoiselle de La Tour depuis » deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. » Ah ! sans doute elle me méprise ! »

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs

images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une lumière et une ombre : c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, dit-» on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de » vous exposer aux dangers de la mer..... de la » mer dont vous êtes si effrayée! — Il faut, ré-» pondit Virginie, que j'obéisse à mes parens, à » mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, » pour une parente éloignée, que vous n'avez ja-» mais vue! — Hélas! dit Virginie, je voulais res-» ter ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas voulu. » Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu » était que je partisse; que la vie était une épreu-» ve..... Oh! c'est une épreuve bien dure! »

» Quoi! repartit Paul, tant de raisons vous ont » décidée, et aucune ne vous a retenue! Ah! il en

» est encore que vous ne me dites pas. La richesse
» a de grands attraits. Vous trouverez bientôt,
» dans un nouveau monde, à qui donner le nom
» de frère, que vous ne me donnez plus. Vous le
» choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de
» vous par une naissance et une fortune que je ne
» puis vous offrir. Mais, pour être plus heureuse,
» où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborde-
» rez-vous, qui soit plus chère que celle où vous
» êtes née? Où formerez-vous une société plus ai-
» mable que celle qui vous aime? Comment vivrez-
» vous sans les caresses de votre mère, auxquelles
» vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle
» elle-même, déja sur l'âge, lorsqu'elle ne vous
» verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison,
» à la promenade où elle s'appuyait sur vous? Que
» deviendra la mienne, qui vous chérit autant
» qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre,
» quand je les verrai pleurer de votre absence?
» Cruelle! je ne vous parle point de moi : mais
» que deviendrai-je moi-même, quand le matin
» je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit
» viendra sans nous réunir; quand j'apercevrai ces
» deux palmiers plantés à notre naissance, et si
» long-temps témoins de notre amitié mutuelle!
» Ah! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu
» cherches d'autres pays que ton pays natal, d'au-
» tres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi
» t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te

» rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent » tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur » mon sein; je réchaufferai ton cœur contre mon » cœur; et en France, où tu vas chercher de la » fortune et de la grandeur, je te servirai comme » ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans » ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je » serai encore assez riche et assez noble pour te » faire le plus grand des sacrifices, en mourant à » tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs..... « C'est pour toi » que je pars,..... pour toi, que j'ai vu chaque » jour courbé par le travail pour nourrir deux fa- » milles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion » de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois » le bien que tu nous a fait. Est-il une fortune di- » gne de ton amitié? Que me dis-tu de ta nais- » sance! Ah, s'il m'était encore possible de me » donner un frère, en choisirais-je un autre que » toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus » cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté » pour te repousser loin de moi! Je voulais que tu » m'aidasses à me séparer de moi-même, jusqu'à » ce que le Ciel pût bénir notre union. Maintenant » je reste, je pars, je vis, je meurs; fais de moi » ce que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu résister » à tes caresses, et je ne puis soutenir ta douleur. »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras; et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle, rien ne pourra m'en » détacher. » Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quit- » tez, qu'allons-nous devenir? »

Il repéta en tremblant ces mots : « Mon fils..... » mon fils..... Vous ma mère! lui dit-il, vous qui » séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux nous » avons sucé votre lait; tous deux élevés sur vos » genoux, nous avons appris de vous à nous ai- » mer; tous deux, nous nous le sommes dit mille » fois : et maintenant vous l'éloignez de moi! » Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare » qui vous a refusé un asile, et chez des parens » cruels qui vous ont vous-même abandonnée! » Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur » elle; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour » moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, » tout mon bien. Je n'en connais plus d'autre. » Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau; » nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il » faut que je la suive. Le gouverneur m'en empê- » chera? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer? » Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être » plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici » près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, » loin de vous. Mère barbare! femme sans pitié! » Puisse cet océan où vous l'exposez ne jamais

» vous la rendre ! Puissent ses flots vous rapporter » mon corps, et le roulant avec le sien parmi les » cailloux de ces rivages, vous donner, par la » perte de vos deux enfans, un sujet éternel de » douleur ! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient ; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit : « O mon ami ! j'atteste » les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les » miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux in- » fortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si » je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je » vous prends à témoin, vous tous qui avez élevé » mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui » voyez mes larmes. Je le jure par ce Ciel qui » m'entend, par cette mer que je dois traverser, » par l'air que je respire, et que je n'ai jamais » souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler, madame de La Tour, hors

d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir; mon ame est » déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas » lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il » y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. » Demain nous en parlerons au gouverneur; lais- » sez reposer votre famille, et venez passer cette » nuit chez moi. Il est tard, il est minuit; la croix » du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, ache- » vez de me raconter ce que vous avez commencé » d'une manière si touchante. Les images du bon- » heur nous plaisent, mais celles du malheur nous » instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné » Paul? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virgi-

» nie? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui

emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déja disparu, qu'il croyait le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin; et que malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit » Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais » tranquille à présent. Je lui aurais dit : Virginie,

» si pendant le temps que nous avons vécu ensem-
» ble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait
» offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-
» moi que vous me le pardonnez. Je lui aurais dit:
» Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir,
» adieu, ma chère Virginie! adieu! Vivez loin de
» moi, contente et heureuse! » Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuraient : « Cherchez maintenant, leur dit-il, quelqu'autre » que moi qui essuie vos larmes! » Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me demandez-
» vous? vous ne reverrez plus avec moi celle qui
» vous donnait à manger dans sa main. » Il fut au Repos de Virginie; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux!
» vous n'irez plus au devant de celle qui était vo-
» tre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira, et lui dit: « Oh! tu ne la retrouveras plus
» jamais. » Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille, et, à l'aspect de la mer où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit.

Sa mère et madame de La Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance : et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables; mais dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde,

me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait, et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi il s'était perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offraient

quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi, aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement, elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« TRÈS-CHÈRE ET BIEN-AIMÉE MAMAN,

« Je vous ai déja écrit plusieurs lettres de mon » écriture ; et comme je n'en ai pas eu de réponse, » j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point » parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les » précautions que j'ai prises pour vous donner de » mes nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

» J'ai versé bien des larmes depuis notre sépa- » ration, moi qui n'avais presque jamais pleuré » que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut » bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant » questionnée sur mes talens, je lui dis que je ne » savais ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est- » ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au- » monde ; et quand je lui eus répondu que c'était » à avoir soin d'un ménage et à faire votre » volonté, elle me dit que j'avais reçu l'éduca- » tion d'une servante. Elle me mit, dès le len- » demain, en pension dans une grande abbaye » auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute es- » pèce : ils m'enseignent, entre autres choses, » l'histoire, la géographie, la grammaire, la ma- » thématique, et à monter à cheval ; mais j'ai de » si faibles dispositions pour toutes ces sciences » que je ne profiterai pas beaucoup avec ces mes- » sieurs. Je sens que je suis une pauvre créature » qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. » Cependant, les bontés de ma tante ne se refroi-

» dissent point. Elle me donne des robes nouvelles
» à chaque saison. Elle a mis près de moi deux
» femmes de chambre, qui sont aussi bien parées
» que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le
» titre de comtesse ; mais elle m'a fait quitter
» mon nom de LA TOUR, qui m'était aussi cher
» qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez
» raconté des peines que mon père avait souffertes
» pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom
» de femme par celui de votre famille, qui m'est
» encore cher cependant, parce qu'il a été votre
» nom de fille. Me voyant dans une situation aussi
» brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quel-
» ques secours. Comment vous rendre sa réponse?
» mais vous m'avez recommandé de vous dire
» toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que
» peu ne vous servirait à rien, et que dans la vie
» simple que vous menez, beaucoup vous embar-
» rasserait. J'ai cherché d'abord à vous donner de
» mes nouvelles par une main étrangère, au défaut
» de la mienne. Mais n'ayant, à mon arrivée ici,
» personne en qui je pusse prendre confiance, je
» me suis appliquée nuit et jour à apprendre à lire
» et à écrire : Dieu m'a fait la grâce d'en venir à
» bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de
» mes premières lettres les dames qui sont autour
» moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises
» à ma grand'tante. Cette fois j'ai eu recours à
» une pensionnaire de mes amies : c'est sous son

» adresse ci-jointe que je vous prie de faire passer » vos réponses. Ma grand'tante m'a interdit toute » correspondance au dehors, qui pourrait, selon » elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a » sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la » grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, » qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma per- » sonne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du » tout pour lui, quand même j'en pourrais pren- » dre pour quelqu'un.

» Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je » ne puis disposer d'un sou. On dit que si j'avais » de l'argent, cela tirerait à conséquence. Mes » robes même appartiennent à mes femmes de » chambre, qui se les disputent avant que je les » aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien » plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous; car » je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les » grands talens que l'on m'enseignait ne me pro- » curaient pas la facilité de faire le plus petit bien, » j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureuse- » ment vous m'avez appris à faire usage. Je vous » envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, » pour vous et maman Marguerite, un bonnet » pour Domingue, et un de mes mouchoirs rou- » ges pour Marie. Je joins à ce paquet des pépins » et des noyaux de fruits de mes collations, avec » des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai » recueillies, à mes heures de récréation, dans le

» parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semen-
» ces de violettes, de marguerites, de bassinets,
» de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai
» ramassées dans les champs. Il y a dans les prai-
» ries de ce pays de plus belles fleurs que dans les
» nôtres; mais personne ne s'en soucie. Je suis
» sûre que vous et maman Marguerite serez plus
» contentes de ce sac de graines que du sac de
» piastres qui a été la cause de notre séparation et
» de mes larmes. Ce sera une grande joie pour
» moi, si vous avez un jour la satisfaction de voir
» des pommiers croître auprès de nos bananiers,
» et des hêtres mêler leur feuillage à ceux de nos
» cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie
» que vous aimez tant.

» Vous m'avez enjoint de vous mander mes
» joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de
» vous : pour mes peines, je les adoucis en pensant
» que je suis dans un poste où vous m'avez mise
» par la volonté de Dieu. Mais le plus grand cha-
» grin que j'y éprouve est que personne ne m'y
» parle ici de vous, et que je n'en puis parler à
» personne. Mes femmes de chambre, ou plutôt
» celles de ma grand'tante, car elles sont plus
» à elles qu'à moi, me disent, lorsque je cherche
» à amener la conversation sur des objets qui me
» sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que
» vous êtes Française, et que vous devez oublier
» le pays des sauvages. Ah! je m'oublierais plutôt

» moi-même que d'oublier le lieu où je suis née » et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour » moi un pays de sauvages; car j'y vis seule, » n'ayant personne à qui je puisse faire part de » l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,
« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Domin- » gue, qui ont pris tant de soin de mon enfance : » caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans » les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la maison; mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines; celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandait-elle, produit » une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se » cacher sous les buissons; mais son charmant par-

» fum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutait-elle, » donne une jolie fleur d'un bleu mourant, et à » fond noir piqueté de blanc. On la croirait en » deuil. On l'appelle aussi, pour cette raison, fleur » de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et » battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de ROCHER DES ADIEUX.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite.

Il n'y joignait, disait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille et aux siens particuliers, puisqu'il ne peuvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avait apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser; quelques-uns même disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié per-

fide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie; et comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de La Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendaient déja malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens,

ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie; tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde

même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure d'où notre opinion sorte rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bon-

heur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au Ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur

86689

malheureux bonheur; ils blâmaient ma vie solitaire; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix : les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière qui se brisent, en écumant, contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son Auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle

me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire; quelques-uns s'y

suspendent par la queue, et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là, elle se précipite de différens étages de rocher, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise, en tombant, en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur

et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pépins. « Il en viendra, disait-elle, des arbres qui donne» ront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins » à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie; et, en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous

avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre, dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul, quand il venait dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie; et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et

il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses. Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de La Tour est partie depuis deux ans et deux mois ; et depuis huit mois et demi, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la grand'tante de mademoiselle de La Tour me donnera sa petite-nièce en mariage, quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

» O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL.

» Ma mère me l'a dit ; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

» Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin des grands emplois. Il y a plus, vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL.

» Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir à tout, et vous m'a-

vez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD.

» Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés; mais les choses sont bien changées à présent: tout est devenu vénal en France; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talens et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois, qui savent connaître les hommes et les choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

» Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera?

LE VIEILLARD.

» Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

» Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

» O mon ami! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu; mais nous avons une foule d'hommes célèbres en tout genre, sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur, lorsqu'ils l'aperçoivent; mais, aujourd'hui, les distinctions qui lui étaient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

» Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

» Vous ferez donc comme les autres hommes; vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL.

» Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

» Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs, les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

» Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie ! » Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices : Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

» Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avait, chacun serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre

votre bonheur dans l'opinion des petits, et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe; où votre état ne vous interdit aucune vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le Ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

» Ah! il me manque Virginie! Sans elle, je n'ai rien; avec elle, j'aurais tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais puisqu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne, et sans en dépendre; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

» Mon fils, les talens sont encore plus rares que la naissance et que les richesses; et sans doute ils

sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans, et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus, leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

» Oh! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitans de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque. » Et, en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras, et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Evangile, a servi de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre? Rappelez-vous quel a été le sort de la

plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeait; et avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

» Vous voyez donc que, pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignités dans la patrie, ni gouvernemens, ni entrée à la cour! On persécute peu dans ce siècle indiffé

rent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'état le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvaient des récompenses assurées dans les différentes places de l'église, de la magistrature et de l'administration : aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans ; et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monumens périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent ?

PAUL.

» Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

» Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! La vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne; et le ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à nos réflexions.

PAUL.

» Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale, pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

» Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

» Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

» Virginie était alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

» Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

» Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens

bien plus à plaindre que madame de La Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL.

» Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche? Elle était si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête! Reviens, Virginie! quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas! tu es peut-être maintenant malheureuse!... » Et il se mettait à pleurer. « Mon père, ne me cachez rien: si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont voir.

LE VIEILLARD.

» O mon ami, je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elle a de la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

» Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses, comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés?

LE VIEILLARD.

» Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Partout la violence produit la ruse.

PAUL.

» Comment peut-on être tyran des femmes?

LE VIEILLARD.

» En les mariant sans les consulter; une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

» Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amans avec les amantes?

LE VIEILLARD.

» C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas assez de fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes; on les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde : un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double désordre; et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'état est semblable à un jardin, où les petits arbres ne

peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un état dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

» Mais, qu'est-il besoin d'être riche pour se marier?

LE VIEILLARD.

» Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

PAUL.

» Et pourquoi ne pas travailler? Je travaille bien, moi!

LE VIEILLARD.

» C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

» Quoi! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

» Oh! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL.

» Les gens riches sont donc bien heureux! Ils ne trouvent d'obstacles à rien; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

» Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue; celui de manger, par la faim; celui de boire, par la soif? Eh bien! celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure long-temps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer? Le premier état est celui des ri-

ches, et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

PAUL.

» Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

» Mon fils! vous qui soutenez vos parens par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

» Oh! que Virginie est vertueuse! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savans et les marins si habiles! Il parlait des arrangemens qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir,

des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour, quand elle serait sa femme. Sa femme!... Cette idée le ravissait. Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour nous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait : « Virginie ne » m'écrit point. Si elle était partie d'Europe, elle » m'aurait mandé son départ. Ah! les bruits qui ont » couru d'elle ne sont que trop fondés! Sa tante l'a » mariée à un grand seigneur. L'amour des ri- » chesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans » ces livres qui peignent si bien les femmes, la » vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie » avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa » propre mère et moi. Pendant que je passe ma » vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, » et elle se divertit. Ah! cette pensée me déses- » père. Tout travail me déplaît, toute société m'en- » nuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée » dans l'Inde! J'irais y mourir. »

« Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous » jette dans la mort n'est que le courage d'un in- » stant. Il est souvent excité par les vains applau- » dissemens des hommes. Il en est un plus rare et » plus nécessaire, qui nous fait supporter chaque » jour, sans témoins et sans éloges, les traverses » de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non » sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos » passions, mais sur la volonté de Dieu. La pa- » tience est le courage de la vertu. »

« Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu! » Tout m'accable et me désespère. — La vertu, » repris-je, toujours égale, constante, invariable, » n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de » tant de passions qui nous agitent, notre raison se » trouble et s'obscurcit; mais il est des phares où » nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont » les lettres.

» Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. » Ce sont des rayons de cette sagesse qui gou- » verne l'univers, que l'homme, inspiré par un art » céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables » aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouis- » sent, elles échauffent; c'est un feu divin. Comme » le feu, elles approprient toute la nature à notre » usage. Par elles, nous réunissons autour de nous » les choses, les lieux, les hommes et les temps. » Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la » vie humaine. Elles calment les passions; elles

» répriment les vices; elles excitent les vertus par » les exemples augustes des gens de bien qu'elles » célèbrent, et dont elles nous présentent les ima- » ges toujours honorées. Ce sont des filles du ciel » qui descendent sur la terre pour charmer les » maux du genre humain. Les grands écrivains » qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps » les plus difficiles à supporter à toute société, les » temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon » fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes » plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de » sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs; » Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Ro- » mains; Lucullus, de leurs brigues; Catinat, de » l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, » avaient réparti à chacune des Muses qui préси- » dent aux lettres une partie de notre entende- » ment pour le gouverner : nous devons donc leur » donner nos passions à régir, afin qu'elles leur » imposent un joug et un frein. Elles doivent rem- » plir, par rapport aux puissances de notre ame, » les mêmes fonctions que les Heures qui attelaient » et conduisaient les chevaux du Soleil.

» Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit » avant nous sont des voyageurs qui nous ont pré- » cédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous » tendent la main et nous invitent à nous joindre » à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. » Un bon livre est un bon ami. »

« Ah ! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de » savoir lire quand Virginie était ici. Elle n'avait » pas plus étudié que moi ; mais quand elle me re- » gardait en m'appelant son ami, il m'était impos- » sible d'avoir du chagrin. »

« Sans doute, lui disais-je, il n'y a point d'ami » aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. » Il y a de plus dans la femme une gaieté légère » qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses graces » font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. » Sur son visage sont les doux attraits et la con- » fiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa » joie ? Quel front ne se déride à son sourire ? » Quelle colère résiste à ses larmes ? Virginie re- » viendra avec plus de philosophie que vous n'en » avez. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver » le jardin tout-à-fait rétabli, elle qui ne songe » qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa » parente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la

ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était *le Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de LaTour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée

de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : « Mon fils, allez » prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Al- » lons, allons, Virginie est arrivée. Allons au port; » le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déja sur le chemin qui

mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quar» tier de l'île appelé la Poudre-d'Or : on m'envoie » au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de » France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du » canon pour demander du secours; car la mer est » bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de » la Poudre-d'Or, au devant de Virginie ; il n'y a » que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par des échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en

perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courans; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés; et que dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la pe

tite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte, qu'il l'avait sondé; que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y » mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y » dormirais aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau entrât dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait, dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous

étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où *le Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa

de tirer le canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flaque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a entendu » toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. » Dans les bois, les feuilles des arbres remuent » sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de marine » se réfugient à terre : certainement tous ces si» gnes annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes » amis, répondit le gouverneur, nous y sommes » préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-culs, des frégates, des coupeurs-d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si

des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. *Le Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte, s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les

cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre, n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers, à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-» je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours,

» s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes les extrémités. Paul alors s'avança vers *le Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvemens irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et

de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle faisait des signes de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit, aussitôt ces cris redoublés : « Sauvez-la, sauvez-la ; » ne la quittez pas ! » Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez » sauvé la vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur » pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu

» se déshabiller comme moi. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes, de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets

que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie ; elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr ; ses traits n'étaient point sensiblement altérés ; ses yeux étaient fermés ; mais la sérénité était encore sur son front ; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits ; et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et raidie ; j'en dégageai avec peine une petite boîte ; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient à ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation ; nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-

à-coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où » est mon fils? Je ne vois point mon fils! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin; elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin; il avait repris l'usage de ses sens; mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères; elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le bai-

sèrent ; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers, rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi ; ils portaient leurs fusils baissés ; leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres, et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivait en

chantant des hymnes; après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si long-temps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée, les hymnes et les chants cessèrent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots; on vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leurs pays; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la

perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je desirais, lui dit-il, votre bonheur et » celui de votre famille : Dieu m'en est témoin. » Mon ami, il faut aller en France; je vous y fe» rai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai » soin de votre mère comme de la mienne. » Et en même temps, il lui présenta la main; mais

Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner ainsi qu'à Paul tous les secours dont j'étais capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout; ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de La Tour, qui était mourante, lui disait souvent : « Mon fils, tant que je » vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie, » A ce nom de Virginie, il tressaillait et s'éloignait d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asséyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vi-

vres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son ame commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait non-seulement où on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : « Nous y » avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelque

mouvemens comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri *le Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Vir» ginie ! ô ma chère Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grace de l'esclave de la Rivière-Noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la fo-

rêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie! ô ma chère Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de plusieurs espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La

fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où » irons-nous, maintenant? » il se tournait vers le

nord, et me disait : « Voilà nos montagnes; re-
» tournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà
» les montagnes où demeurait votre chère Virgi-
» nie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et
» qu'en mourant elle portait sur son cœur, dont les
» derniers mouvemens ont encore été pour vous. »
Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglans, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, qui suis vo-
» tre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au
» milieu de vos espérances, ai souvent tâché de
» fortifier votre raison contre les accidens impré-
» vus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'a-
» mertume ? Est-ce votre malheur ? est-ce celui de
» Virginie ?

» Votre malheur ? Oui, sans doute, il est grand.
» Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui
» aurait été la plus digne des femmes. Elle avait

» sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avait pré-
» féré à la fortune, comme la seule récompense
» digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet
» de qui vous deviez attendre un bonheur si pur
» n'eût pas été pour vous la source d'une infinité
» de peines? Elle était sans bien, et déshéritée;
» vous n'aviez désormais à partager avec elle que
» votre seul travail. Revenue plus délicate par son
» éducation, et plus courageuse par son malheur
» même, vous l'auriez vue chaque jour succom-
» ber, en s'efforçant de partager vos fatigues.
» Quand elle vous aurait donné des enfans, ses pei-
» nes et les vôtres auraient augmenté, par la dif-
» ficulté de soutenir seule avec vous de vieux pa-
» rens et une famille naissante.

» Vous me direz : Le gouverneur nous aurait
» aidés. Que savez-vous si, dans une colonie qui
» change si souvent d'administrateurs, vous aurez
» souvent des La Bourdonnais? s'il ne viendra pas
» ici des chefs sans mœurs et sans morale? si,
» pour obtenir quelque misérable secours, votre
» épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa
» cour? Ou elle eût été faible, et vous eussiez été
» à plaindre; ou elle eût été sage, et vous fussiez
» resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté
» et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté
» par ceux mêmes de qui vous espériez de la pro-
» tection!

» Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur,

» indépendant de la fortune, de protéger l'objet
» aimé qui s'attache à nous à proportion de sa fai-
» blesse même ; de le consoler par mes propres in-
» quiétudes ; de le réjouir de ma tristesse, et d'ac-
» croître notre amour de nos peines mutuelles.
» Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces
» plaisirs amers. Mais elle n'est plus ; et il vous
» reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa
» mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable
» conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à
» les aider, comme elle l'y avait mis elle-même.
» Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la
» vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus
» grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de
» repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne
» sont point faits pour l'homme, faible, voyageur
» et passager. Voyez comme un pas vers la for-
» tune nous a précipités tous d'abîme en abîme.
» Vous vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui
» n'eût pas cru que le voyage de Virginie devait se
» terminer par son bonheur et par le vôtre ? Les
» invitations d'une parente riche et âgée, les con-
» seils d'un sage gouverneur, les applaudissemens
» d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un
» prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi
» nous courons à notre perte, trompés par la pru-
» dence même de ceux qui nous gouvernent. Il
» eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni
» se fier à la voix et aux espérances d'un monde

» trompeur; mais enfin, de tant d'hommes que » nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant » d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, » ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en re- » pos en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y » en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour » ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, » femme, enfans, amis. La plupart auront à join- » dre à leur perte le souvenir de leur propre im- » prudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, » vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été » fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la » jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écar- » tant pas du sentiment de la nature. Vos vues » seules étaient légitimes, parce qu'elles étaient » pures, simples, désintéressées, et que vous aviez » sur Virginie des droits sacrés qu'aucune fortune » ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue; et ce » n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni » votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre; » mais Dieu même, qui a employé les passions » d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; » Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce » qui vous convient, et dont la sagesse ne vous » laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui » marchent à la suite des maux dont nous avons » été la cause.

» Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre » infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le

» malheur de Virginie, sa fin, son état présent, » que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à » la naissance, à la beauté et aux empires mêmes. » La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève » comme une petite tour dont la mort est le cou- » ronnement. En naissant, elle était condamnée à » mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la » vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, » c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois » avant la dernière!

» La mort, mon fils, est un bien pour tous les » hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on » appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort » que reposent pour jamais les maladies, les dou- » leurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans » cesse les malheureux vivans. Examinez les hom- » mes qui paraissent les plus heureux : vous ver- » rez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien » chèrement; la considération publique, par des » maux domestiques; la fortune, par la perte de » la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des » sacrifices continuels : et souvent, à la fin d'une » vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient » autour d'eux que des amis faux et des parens in- » grats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au » dernier moment. Elle l'a été avec nous par les » biens de la nature; loin de nous, par ceux de la » vertu : et même dans le moment terrible où » nous l'avons vue périr, elle était encore heu-

» reuse ; car soit qu'elle jetât les yeux sur une co-
» lonie entière, à qui elle causait une désolation
» universelle, ou sur vous, qui couriez avec tant
» d'intrépidité à son secours, elle a vu combien
» elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée
» contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence
» de sa vie ; et elle a reçu alors le prix que le Ciel
» réserve à la vertu, un courage supérieur au
» danger. Elle a présenté à la mort un visage
» serein.

» Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les évé-
» nemens de la vie à supporter, pour faire voir
» qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver
» du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve
» une réputation illustre, il l'élève sur un grand
» théâtre, et la met aux prises avec la mort ; alors
» son courage sert d'exemple, et le souvenir de
» ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes
» de la postérité. Voilà le monument immortel qui
» lui est réservé sur une terre où tout passe, et où
» la mémoire même de la plupart des rois est bien-
» tôt ensevelie dans un éternel oubli.

» Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez
» que tout change sur la terre, et que rien ne s'y
» perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la
» plus petite particule de matière ; et ce qui fut rai-
» sonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux,
» aurait péri, lorsque les élémens dont il était re-
» vêtu sont indestructibles ! Ah ! si Virginie a été

» heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien
» davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la
» nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le
» prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes
» qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent.
» Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses
» ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc
» qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-
» vous que cette même puissance, qui avait revêtu
» cette ame si noble d'une forme si belle où vous
» sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des
» flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel
» des hommes par des lois que vous ne connaissez
» pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie
» par des lois qui vous sont également inconnues?
» Quand nous étions dans le néant, si nous eus-
» sions été capables de penser, aurions-nous pu
» nous former une idée de notre existence? Et
» maintenant que nous sommes dans cette exis-
» tence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous pré-
» voir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous
» en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme
» l'homme, du petit globe de notre terre pour
» servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté;
» et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans
» les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan
» une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres
» vivans qui ressortissent à nous; et il n'existerait
» rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent

» sur nos têtes ! Quoi ! il n'y aurait d'intelligence
» suprême et de bonté divine précisément que là
» où nous sommes ! et dans ces globes rayonnans
» et innombrables, dans ces champs infinis de lu-
» mière qui les environnent, que ni les orages ni
» les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y aurait
» qu'un espace vain et un néant éternel ! Si nous,
» qui ne nous sommes rien donné, osions assigner
» des bornes à la puissance de laquelle nous avons
» tout reçu, nous pourrions croire que nous som-
» mes ici sur les limites de son empire, où la vie
» se débat avec la mort, et l'innocence avec la
» tyrannie !

» Sans doute, il est quelque part un lieu où la
» vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant
» est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle
» pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait,
» comme dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est
» qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois
» de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai tra-
» versé les mers pour obéir à mes parens ; j'ai re-
» noncé aux richesses pour conserver ma foi ; et j'ai
» mieux aimé perdre la vie que de violer la pu-
» deur. Le Ciel a trouvé ma carrière suffisamment
» remplie. J'ai échappé pour toujours à la pau-
» vreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle
» des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui ef-
» fraient les hommes ne peut plus désormais m'at-
» teindre ; et vous me plaignez ! Je suis pure et

» inaltérable comme une particule de lumière; et
» vous me rappelez dans la nuit de la vie! O Paul!
» ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bon-
» heur où dès le matin nous goûtions la volupté
» des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons
» de ces rochers, et se répandant avec ses rayons
» au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravis-
» sement dont nous ne pouvions comprendre la
» cause. Dans nos souhaits innocens, nous desi-
» rions être tout vue, pour jouir des riches cou-
» leurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les
» parfums de nos plantes; tout ouïe, pour enten-
» dre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour
» reconnaître ces bienfaits. Maintenant à la source
» de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable
» sur la terre, mon ame voit, goûte, entend,
» touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sen-
» tir alors que par de faibles organes. Ah! quelle
» langue pourrait décrire ces rivages d'un orient
» éternel, que j'habite pour toujours? Tout ce
» qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont
» pu créer pour consoler un être malheureux; tout
» ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de
» la même félicité, peut mettre d'harmonie dans
» des transports communs, nous l'éprouvons sans
» mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est don-
» née, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie
» par des amours qui n'auront plus de terme, par
» un hymen dont les flambeaux ne pourront plus

» s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets; là, j'es-
» suierai tes larmes. O mon ami! mon jeune
» époux! élève ton ame vers l'infini, pour sup-
» porter des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle » n'est plus! elle n'est plus! » et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un » bien, et que Virginie est heureuse, je veux » aussi mourir pour me rejoindre à Virginie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie; et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin! il m'a sem-
» blé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au
» milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle
» m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie.
» Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air

» riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai senti que je quittais » moi-même la terre, et que je le suivais avec un » plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu » à mon amie; aussitôt je l'ai vue qui nous suivait » avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve » encore de plus étrange, c'est que madame de La » Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que rien » n'arrive dans le monde sans la permission de » Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vé» rité. »

Madame de La Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi; entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'ancien et le nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience : et j'ai éprouvé plus

d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa

fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de La Tour, dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit la desirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait, chaque jour, comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprimes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de

vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéans » périr dans nos colonies? » Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait, après elle, à des parens qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte; et comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiraient. Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leur fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont *fui* pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les

toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable; comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces hum-

bles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages : vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul. »

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

LA

CHAUMIÈRE INDIENNE.

AVANT-PROPOS.

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'avais destiné à augmenter la relation d'un voyage à *l'île de France*, publié en 1773, et que je me propose de faire réimprimer avec des additions. Comme j'y parle des Indiens qui sont dans cette île, j'avais voulu y joindre un tableau des mœurs de ceux qui sont dans l'Inde, d'après des notes assez intéressantes que je m'étais procurées. J'en avais donc formé un épisode, que j'avais lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savans anglais, envoyés, il y a une trentaine d'années, dans diverses parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets des sciences; j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité. Mais comme cet épisode formait un hors d'œuvre dans mon ouvrage, j'ai jugé à propos de le publier séparément.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les académies, quoique j'aie beaucoup à m'en plaindre, non par rapport à ma personne, mais à cause des intérêts de vérité *, qu'elles persécutent souvent quand elle contrarie leurs systèmes. Je suis

* Voyez la note première, à la fin de *La Chaumière*.

d'ailleurs trop redevable à plusieurs savans anglais qui, sans me connaître, et par le seul amour des sciences, ont honoré mes *Études de la Nature* de leurs plus glorieux suffrages, qu'ils n'ont pas craint de publier, comme on peut le voir, entre autres, dans un extrait de leurs journaux, rapporté par *le Moniteur français*, le 9 février 1790. Le caractère que j'ai donné à un de leurs confrères est une preuve non équivoque de mon estime pour eux. Certainement j'ai dû regarder comme une démarche qui mérite toute la reconnaissance de leur nation, d'avoir cherché à importer des lumières des pays étrangers en Angleterre, ainsi que je considère celle d'en avoir exporté d'Angleterre dans des pays sauvages, par les voyages de Cook et de Banks, comme digne de toute celle du genre humain. La première a été imitée depuis par le Danemarck, et la seconde par la France [*] ; mais toutes deux bien malheureusement, puisque de douze savans voyageurs danois il n'en est revenu qu'un seul dans sa patrie, et que l'on n'a aucune nouvelle des deux vaisseaux de guerre français employés à cette mission d'humanité et commandés par l'infortuné de La Peyrouse. Ce n'est donc point la science en elle-même que je blâme ; mais j'ai voulu faire voir que les corps savans, par leur ambition, leur jalousie et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise est de secourir les malheureux ; et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne

[*] Voyez la note seconde, à la fin de *la Chaumière*.

retournerait-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savans anglais qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et par ce bienfait compenseront les maux qu'y ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de donner plus de faveur et de grâces à mes argumens, j'ai tâché de les revêtir de celle d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend partout les hommes attentifs à la vérité.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

LA FONTAINE, liv. VIII, fab. 4.

On a dit avec plus d'esprit que de raison que la fable était née dans les pays despotiques de l'Orient, et qu'on y avait voilé la vérité afin qu'elle pût s'approcher des tyrans. Mais je demande si un sultan ne se trouverait pas plus offensé de se voir peint sous l'emblème d'un chat-huant ou d'un léopard, que d'après nature; et si des vérités de réflexion ne le blesseraient pas pour le moins autant que des vérités directes? Thomas Roé, ambassadeur d'Angleterre auprès de Sélim-Schah, empereur du Mogol, rapporte que ce prince très-despotique ayant fait ouvrir devant lui des coffres qui arrivaient d'Angleterre, afin d'y prendre quelques présens qui lui étaient destinés, fut fort surpris d'y trouver un tableau représentant un Satyre qu'une Vénus menait par le nez. « Il s'imagina, dit-il, que cette peinture était faite en » dérision des peuples de l'Asie; qu'ils y étaient figurés

» par le Satyre noir et cornu, comme étant d'une même » complexion, et que la Vénus qui menait le Satyre par » le nez, représentait le grand empire que les femmes » de ce pays-là ont sur les hommes. »

Thomas Rhoé, à qui ce tableau était adressé, eut bien de la peine à en détruire l'effet dans l'esprit du Mogol, en lui donnant une idée de nos fables. Il recommande à cette occasion bien expressément aux directeurs de la compagnie des Indes, en Angleterre, de n'envoyer à l'avenir aucune peinture allégorique aux Indes, parce que les princes, dit-il, y sont très-soupçonneux. C'est en effet le caractère des despotes. Je crois donc que nulle part les fables n'ont été imaginées pour eux, si ce n'est pour les flatter.

En général, le goût pour les fables est répandu par toute la terre, mais bien plus dans les pays libres que dans les despotiques. Les peuples sauvages fondent leurs traditions sur des fables : il n'y a point de pays où elles aient été plus communes que dans la Grèce, où tous les objets de la nature, de la politique, et de la religion n'étaient que des résultats de quelques métamorphoses. Il n'y avait guère de famille illustre qui n'eût quelque animal au nombre de ses ancêtres, et qui ne comptât parmi ses cousins ou ses cousines des taureaux, des cygnes, des rossignols, des tourterelles, des corneilles ou des pies. On peut observer que les Anglais, dans leur littérature, ont un goût particulier pour l'allégorie, quoique la vérité puisse se dire chez eux fort librement. Les Asiatiques ont été dans le même cas du temps d'Ésope et de Lokman ; mais on ne trouve plus aujourd'hui chez eux de fabulistes, quoique leur pays soit rempli de sultans.

Ce sont les peuples les plus rapprochés de la nature, et par conséquent les plus libres, qui ont le plus aimé à orner la vérité de fables : c'est par un effet de l'amour de la vérité, qui est le sentiment des lois de la nature. La vérité est la lumière de l'ame, comme la lumière physique est la vérité des corps. L'une et l'autre réunies donnent la science de ce qui est : celle-ci éclaire les objets, celle-là nous en montre les convenances ; et comme, dans le principe, toute lumière tire son origine du soleil, toute vérité tire la sienne de Dieu, dont cet astre est la plus sensible image. Peu d'hommes peuvent supporter la lumière pure du soleil. C'est à cause de la faiblesse de nos yeux que la nature nous a donné des paupières pour les voiler au degré qui nous convient; qu'elle a planté la terre de forêts, dont les feuillages verts nous offrent des ombrages doux et transparens ; et qu'elle répand dans les cieux des vapeurs et des nuages, pour affaiblir les rayons trop vifs de l'astre du jour. Peu d'hommes aussi peuvent saisir les vérités purement métaphysiques. C'est à cause de la faiblesse de notre intelligence que la nature nous a donné l'ignorance pour servir de paupière à notre ame : c'est par son moyen que l'ame s'ouvre par degrés à la vérité, qu'elle n'en admet que ce qu'elle en peut supporter, qu'elle s'entoure de fables, qui sont comme autant de berceaux à l'ombre desquels elle la contemple ; et lorsqu'elle veut s'élever jusqu'à la Divinité même, elle la voile d'allégories et de mystères pour en soutenir l'éclat.

Nous ne verrions pas la lumière du soleil, si elle ne s'arrêtait sur des corps ou au moins sur des nuages. Elle nous échappe hors de notre atmosphère, et nous

éblouit à sa source. Il en est de même de la vérité; nous ne la saisirions pas, si elle ne se fixait sur des événemens sensibles, ou au moins sur des métaphores et des comparaisons qui la réfléchissent; il lui faut un corps qui la renvoie. Notre entendement n'a point de prise sur les vérités purement métaphysiques; il est ébloui par celles qui émanent de la Divinité, et il ne peut saisir celles qui ne reposent pas sur ses ouvrages. C'est par cette dernière raison que le langage des peuples civilisés ne peint rien, parce qu'il est plein d'idées vagues et d'abstractions, et que celui des peuples simples et naturels est très-expressif, parce qu'il est rempli de similitudes et d'images. Les premiers sont habitués à se cacher leurs sentimens; les seconds à les étendre. Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes fantastiques, décomposent les rayons du soleil en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature; ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que des événemens réels: elles la transportent dans tous les règnes; elles l'approprient aux animaux, aux élémens, et en font jaillir mille reflets. Ainsi les rayons du soleil se jouent, sans s'éteindre, au fond des eaux, y reflètent les objets de la terre et des cieux, et redoublent leurs beautés par des consonnances.

L'ignorance est donc aussi nécessaire à la vérité que l'ombre l'est à la lumière, puisque c'est des premières que se forment les harmonies de notre intelligence, comme des secondes se composent celles de notre vue.

Les moralistes, comme je l'ai déja observé dans mes Études, ont presque toujours confondu l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance, à la considérer seule et sans la

vérité, avec laquelle elle a de si douces harmonies, est le repos de notre intelligence; elle nous fait oublier les maux passés, nous dissimule les présens, et nous cache ceux de l'avenir; enfin elle est un bien, puisque nous la tenons de la nature. L'erreur, au contraire, est l'ouvrage de l'homme; elle est toujours un mal; c'est une fausse lumière qui luit pour nous égarer. Je ne puis mieux la comparer qu'à la lueur d'un incendie, qui dévore les habitations qu'elle éclaire. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul mal moral ou physique qui n'ait pour principe une erreur. Les tyrannies, l'esclavage, les guerres, sont fondés sur des erreurs politiques et même sacrées; car les tyrans, qui les ont répandues pour établir leur puissance, les ont toujours dérivées de la Divinité ou de quelque vertu, afin de les faire respecter des hommes.

Il est cependant bien facile de distinguer l'erreur de la vérité. La vérité est une lumière naturelle qui luit d'elle-même par toute la terre, parce qu'elle vient de Dieu; l'erreur est une lueur artificielle qui a besoin sans cesse d'être alimentée, et qui ne peut jamais être universelle, parce qu'elle n'est que l'ouvrage des hommes. La vérité est utile à tous les hommes; l'erreur n'est profitable qu'à quelques-uns, et est nuisible à tous, parce que l'intérêt particulier est l'ennemi de l'intérêt général, quand il s'en sépare.

Il faut bien prendre garde de confondre la fable avec l'erreur. La fable est le voile de la vérité, et l'erreur en est le fantôme. Ce fut souvent pour le dissiper que la fable fut imaginée; cependant, quelque innocente qu'elle soit dans son principe, elle devient dangereuse lorsqu'elle prend le caractère principal de l'erreur, c'est-à-dire lorsqu'elle tourne au profit particulier de quelques hommes. Par exemple, il importait peu qu'on eût fait

jadis de la lune, sous le nom de Diane, une déesse toujours vierge, qui présidait à la chasse. Cette allégorie signifiait que la lumière de la lune était favorable aux chasseurs pour tendre des piéges aux bêtes fauves et que l'exercice de la chasse détruisait la passion de l'amour. Il n'y eut pas un grand mal quand on lui dédia le pin [1] dans les forêts; cet arbre devint un rendez-vous de chasse. Il n'y eut pas encore un grand mal quand un chasseur, pour s'attirer la protection de Diane, y suspendit la tête d'un loup. Mais quand il y mit la peau tout entière, il se trouva des gens qui songèrent à en profiter: ils bâtirent à la déesse une chapelle, où l'on offrit non-seulement la peau d'un loup, mais des moutons, afin de préserver des loups le reste du troupeau. Les offrandes s'y multiplièrent à l'occasion de la hure de quelque monstrueux sanglier qui avait bouleversé les vignes, et qui avait mis à ses trousses tous les chiens et toute la jeunesse du voisinage. Les chasseurs y attirèrent les pélerins, et les pélerins les marchands. Il se forma bientôt un bourg autour de la chapelle, qui parmi tant de gens crédules, ne tarda pas d'avoir ses oracles. Comme on y prédisait des victoires, les rois y envoyèrent des présens; alors la chapelle devint un temple, et le bourg une ville qui eut des pontifes, des magistrats, des territoires. Bientôt on leva des impôts sur les peuples, pour lui bâtir des temples magnifiques comme celui d'Éphèse; et comme la crainte a encore plus de pouvoir que la confiance sur l'esprit humain, pour rendre le culte de Diane redoutable, on lui sacrifia des hommes dans la Tauride. Ainsi concourut au malheur des peuples une allégorie imaginée pour leur bonheur, parce qu'elle tourna au profit d'une ville ou d'un temple.

La vérité même est funeste aux hommes quand elle

devient le patrimoine d'une tribu. Il y a certainement bien loin de la tolérance de l'Évangile à l'intolérance de l'inquisition; et du précepte donné par Jésus à ses apôtres, de secouer de leurs pieds la poussière des maisons où l'on refusait de les recevoir, et de son indignation lorsqu'ils lui proposèrent d'y faire tomber le feu du ciel, à la destruction des anciens Indiens de l'Amérique et aux bûchers des auto-da-fé.

Il y a à la galerie des Tuileries, à droite en entrant dans le jardin, une colonne ionique, que le célèbre Blondel, professeur d'architecture, montrait comme un modèle à ses élèves : il leur faisait observer que toutes celles qui la suivaient, allaient en diminuant de plus en plus en beauté. La première, disait-il, est l'ouvrage d'un fameux sculpteur, et les autres ont été faites successivement par des artistes qui se sont écartés de ses grâces et proportions, à mesure qu'ils s'en éloignaient. Celui qui a sculpté la seconde a assez bien imité la première; mais celui qui a fait la troisième, ne copiait plus que la seconde. Ainsi de copie en copie, la dernière se trouve fort au-dessous de l'original. J'ai comparé bien des fois l'Évangile à cette belle colonne des Tuileries, et les ouvrages des commentateurs anciens à celles du reste de la galerie. Mais, si on mettait de suite les commentateurs modernes jusqu'à nos jours, quelles colonnes informes offriraient leurs volumes! et qui, dans les tempêtes de la vie, oserait s'y appuyer?

Puisque la vérité est un rayon de la lumière céleste, elle luira toujours pour tous les hommes, pourvu qu'on ne mette pas d'impôts sur les fenêtres; mais dans tous les genres, combien de corps fondés pour la propager, par cela même qu'elle tourne à leur profit, y substituent

celle de leurs bougies ou de leurs lanternes! Ils en viennent bientôt, quand ils sont puissans, à persécuter ceux qui la trouvent; et quand ils ne le sont pas, ils leur opposent une force d'inertie qui les empêche de la répandre: voilà pourquoi ceux qui l'aiment s'éloignent souvent des hommes et des villes. Telle est la vérité que j'ai voulu prouver dans ce petit ouvrage. Heureux si je puis contribuer, dans ma patrie, au bonheur d'un seul infortuné, en peignant aux Indes celui d'un Paria dans sa chaumière.

Ce n'est qu'à vous, auguste assemblée des représentans de la France, qu'il appartient de faire du bien à tous les hommes, en détruisant les obstacles qui s'opposent à la vérité, puisqu'elle est la source de tous les biens, et qu'elle se répand par toute la terre. Rome et Athènes ne défendirent que leur liberté. Les peuples modernes n'ont combattu que pour étendre leur religion et leur commerce. Tous ont opprimé l'univers; vous seule avez défendu ses droits en sacrifiant vos priviléges. Un jour il s'intéressera à votre bonheur, comme vous vous êtes intéressés à ses destins. Puisse le monarque vertueux qui vous a convoquée, et a sanctionné vos laborieux travaux, en partager la gloire à jamais! Son nom sera immortel comme vos lois. Les peuples anciens ont fixé leur principale époque à celle qui importait le plus à leurs plaisirs, à leur puissance ou à leur liberté; les Grecs, si amoureux des fêtes, à leurs olympiades; les Romains, si patriotes, à la fondation de Rome; les peuples opprimés, à la naissance de leur religion: mais les peuples que vous rappelez au bonheur auquel la nature les destinait, dateront les droits de l'homme, aussi anciens que le monde, du règne de Louis XVI.

PRÉAMBULE

Le début de ce petit ouvrage a été marqué par trois sortes de succès.

Le premier, c'est que, dès qu'il a été publié sous format in-18, il en a paru plusieurs contrefaçons au Palais-Royal. C'est sans doute me faire beaucoup d'honneur; mais aussi c'est me le faire payer assez cher, et tromper le public en lui présentant des éditions fautives.

Le second succès de la *Chaumière indienne* est de m'avoir attiré des éloges des journalistes les plus distingués, et des lettres pleines d'intérêt de beaucoup de mes lecteurs. Rien n'est agréable comme une amitié nouvelle. Toutes les primeurs plaisent, et surtout celles du cœur. Quelque sensible que j'y sois, il ne m'est pas possible de les cultiver toutes. Parmi les personnes qui me font l'honneur de rechercher ma correspondance, il y en a, et ce ne sont pas toujours des dames, qui, de peur, me disent-elles, de m'importuner, m'écrivent de petites lettres qui demandent de grandes réponses: le contraire m'arrangerait beaucoup mieux. C'est sans doute la plus douce de mes jouissances, de voir les sentimens sortis de mon ame y retourner avec ceux des amis qu'ils m'ont conciliés; mais c'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir suffire à des relations si intéressantes. Je suis seul, ma santé est mauvaise, et je ne puis écrire que quelques heures de la matinée; j'ai des materiaux considérables à arranger, que je n'ai ni

la force ni le temps de mettre en ordre : ma fortune même est un obstacle à mes correspondances, car beaucoup de ces lettres m'arrivent de fort loin sans être affranchies. J'espère que ces considérations, qui me forcent de tant de manières au laconisme ou au silence, me serviront d'excuse auprès de la plupart de mes lecteurs, dont les suffrages d'ailleurs sont la plus agréable récompense de mes travaux.

Le troisième succès de la *Chaumière indienne* est d'avoir excité l'envie. Des journalistes m'ont attaqué dans leurs feuilles. Un abbé, déguisé sous le nom d'un Anglais, a prétendu, dans son journal, que sous le nom de brames je voulais tourner nos prêtres en ridicule. A la vérité, il a dit à une dame de ses souscripteurs, qui lui en faisait des reproches, que s'il avait su qu'elle fût de mes amies, il n'aurait pas publié cette lettre : tant il est vrai que c'est l'intérêt et non la vérité qui guide un écrivain mercenaire !

Un journaliste académicien s'est plaint avec amertume d'une note d'avant-propos, où je parle de l'aplatissement des pôles comme d'une erreur. Un autre journaliste du même ordre, n'ayant rien à voir ni à ma religion, ni aux pôles du monde, a senti réveiller sa jalousie naturelle par des succès qu'il n'avait pas préparés. N'ayant rien à reprendre dans ma *Chaumière indienne*, il a attaqué avec amertume mes *Principes sur l'Éducation*. Accoutumé à ne répéter que les idées d'autrui, il ne veut pas que j'aie les miennes, il me blâme d'interdire l'ambition aux enfans, qu'il veut élever, comme lui, avec des hochets académiques. Il trouve mauvais que je leur défende de chercher à être les premiers ; que je substitue, dans leurs jeunes ames,

l'amour de l'humanité à l'amour de soi, l'intérêt général à l'intérêt particulier, et que je les fasse vivre en paix dans l'âge de l'innocence, afin de les disposer à la concorde dans celui des passions. Certainement, si j'avais besoin de quelque preuve bien frappante des mauvais effets de l'éducation ancienne pour rendre les hommes jaloux, injurieux, à grandes prétentions et à petit talent, je ne voudrais pas lui en alléguer d'autre exemple que lui-même.

Il y a des êtres méchans sans nécessité. J'ai vu des pies tourner autour des cages des pigeons, uniquement pour leur crever les yeux. Ces oiseaux babillards et malfaisans se saisissent de tout ce qui brille, pour le cacher dans leurs trous. J'ai balancé si je ne mettrais pas les détracteurs de mes ouvrages dans le préambule de ma *Chaumière*, comme on cloue des pies sur la porte d'un colombier; mais je me suis ressouvenu de ce précepte de Pythagore : « Ne charge pas tes enfans de ta ven» geance. » Pensées de ma solitude, filles de la nature, vous n'êtes point renfermées dans des cages, et l'envie ne pourra vous crever les yeux; libres comme votre mère, vous parcourrez un jour les diverses régions de la terre, vous reposant près des cœurs sensibles, et leur portant, comme des colombes, l'amour et la paix.

En défendant la vérité de mes ennemis, je tairai donc leurs noms, quoique dans leurs journaux ils aient nommé ou désigné le mien. Ces trompettes de différens partis se sont rendus les dispensateurs de la louange et du blâme; mais ils ne sont redoutables qu'aux ames énervées par notre éducation ambitieuse. On ne donne à un homme le pouvoir de nous déshonorer que quand on lui a donné celui de nous honorer. Tout flatteur est

calomniateur. Pour moi, je n'attends mon jugement que de l'opinion publique, c'est à elle à faire justice de ces petits tribunaux qui s'élèvent de leur propre autorité pour lui donner des lois. Elle a détruit des aristocraties qui s'étaient emparées de l'honneur, de la justice, de la conscience des peuples : c'est à elle à réformer celles qui ont envahi les arts, les sciences, les lettres, et les plus nobles facultés de la raison humaine, le tout, souvent pour le profit d'un entrepreneur qui trafique de leur politique, de leur philosophie et de leur théologie.

Mettant donc à part tout ce qui m'est personnel, je ne répondrai qu'à quelques objections faites contre des vérités morales, qui sont les premiers principes de l'amour que nous devons à Dieu et aux hommes. Cette réponse servira de suite aux *Études de la Nature* et aux *Vœux d'un Solitaire*, dans lesquels je me suis particulièrement occupé des bases fondamentales de la société humaine, relativement à notre nouvelle constitution. Quant aux vérités physiques, d'où dépendent, selon moi, les premières connaissances du globe, je veux dire l'allongement de ses pôles, et la circulation de ses mers qui en découlent tour à tour, je les réserve pour un autre ouvrage, où j'espère, grâces à Dieu, après avoir réfuté les systèmes contraires, ajouter de nouvelles preuves à ma théorie, et les mettre avec les anciennes dans un ordre qui ne laissera rien à desirer.

En attendant, je répondrai à ceux qui m'accusent d'avoir voulu, dans ma *Chaumière indienne*, faire la satire de nos prêtres sous le nom de brames, que si c'eût été mon intention, j'aurais fait voyager le docteur anglais, non chez les brames, mais chez le Dalai-Lama,

l'image vivante du dieu Fo, dont le clergé a une hiérarchie, des cérémonies et des dogmes si semblables à ceux de l'Église romaine, que les missionnaires jésuites Grebner, Desideri, Gerbillon et le P. Horace de la Penna, capucin, qui y ont voyagé, et nous en ont donné des relations, croient que le christianisme y a été autrefois prêché. On peut consulter sur ces conformités le septième tome de l'*Histoire générale* de l'abbé Prévost; mais, suivant l'observation même de ce rédacteur, les usages religieux des prêtres Lamas paraissent beaucoup plus anciens, puisque Fo ou La, le fondateur de leur religion, est né 1026 ans avant Jésus-Christ. Je n'ai donc voulu peindre dans les brames que les brames; et c'est ce que savent tous ceux qui ont été dans l'Inde, ou qui en ont lu les relations.

Il y a bien plus; c'est que loin d'avoir voulu attaquer la religion chrétienne, j'ai représenté un homme rempli de son esprit, dans le respectable habitant de la chaumière indienne. Le Paria est l'homme de l'Évangile; il aime tous les hommes, et il fait du bien même à ses ennemis; il ne se fie qu'à Dieu seul. A la vérité, il n'a point de foi aux livres; en quoi il est fort excusable, puisqu'il ne sait point lire. Mais ce n'était point avec des livres que Jésus, qui n'en a jamais fait, appelait ses apôtres, qui n'était guère plus savans que le Paria; c'était par sa bonté, sa charité et la sublimité de sa morale, dont les premières lois ne sont point imprimées dans des livres, mais dans le cœur humain, et dont la lumière éclaire, suivant saint Jean, tout homme venant en ce monde. Jésus n'a rien écrit qu'à l'occasion des docteurs de la loi, qui accusaient la femme adultère. On a supposé, avec vraisemblance, que c'étaient leurs propres

péchés ; mais il est digne de remarque qu'il ne les écrivit que sur le sable. J'ai donc tâché, par l'exemple du Paria, et conformément à la doctrine de Jésus, de rapprocher les infortunés de Dieu et des hommes, en leur montrant que Dieu a mis dans leur propre cœur une source de vérités éternelles, où chacun d'eux pût puiser pour ses besoins, et que les méchans ne peuvent troubler. C'est à ce sujet que le Paria, interrogé par le docteur anglais s'il faut dire la vérité aux hommes, répond comme Jésus, qu'il ne faut pas la dire aux méchans ; et, se servant d'une similitude semblable, il compare la vérité à une perle fine, et le méchant au crocodile. « Ne » jetez pas, dit Jésus, les perles devant les pourceaux, » de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se tour» nant contre vous, ils ne vous déchirent. » Matth., ch. 7, ℣. 6. Enfin, c'est aux hommes semblables au Paria, pauvres d'esprit, doux, affligés, victimes de l'injustice, charitables, purs, pacifiques et persécutés, que Jésus a promis les huit béatitudes de la terre et du ciel, quoiqu'ils ne sachent pas lire ; tandis qu'il menace des huit malédictions de l'enfer ceux qui, prenant le nom de docteurs, qu'il interdit à ses disciples, ferment aux hommes le royaume des cieux, dévorent les maisons des veuves sous prétexte de leurs prières, courent la mer et la terre pour faire des prosélytes, dispensent des sermens, sacrifient la justice, la miséricorde et la confiance en Dieu à de simples réglemens de discipline, ne nettoient que les dehors de leur coupe, sont semblables à des sépulcres blanchis, et élevent avec faste des monumens religieux, pour en imposer aux hommes. Matth., ch. 5 et 23.

Je ne dissimulerai pas qu'en venant au secours des

malheureux, suivant la devise de mes écrits, j'ai tâché de renverser les tyrans, de quelque espèce qu'ils puissent être. Celle de leurs maximes la plus universellement répandue est que les enfans sont héritiers des vertus et des vices de leurs pères. C'est ainsi que l'ambition a tendu ses chaînes, non-seulement dans le présent, mais dans le passé et dans l'avenir. Toute tyrannie est fondée sur une erreur souvent consacrée par la religion; c'est à l'influence prétendue de la naissance que sont attachés la plupart des maux du genre humain. C'est sur elles que sont fondés, d'un côté, la haine et le mépris qui accablent une foule d'hommes utiles, et même des peuples entiers, l'esclavage des nègres, les persécutions faites aux Juifs, l'ancienne servitude féodale de nos paysans, l'oppression des Guèbres chez les Turcs, l'infamie des Parias chez les Indiens, etc....; et, d'un autre côté, les prérogatives et les respects accordés aux castes nobles et religieuses de l'Asie et de l'Europe, telles que les naïres, les brames, etc.... Cette opinion fait irrévocablement le malheur des hommes, lorsqu'elle se combine avec la religion; car elle inspire aux uns un orgueil intolérable, en leur persuadant qu'ils sont revêtus d'une origine et d'une puissance célestes, et elle jette les autres dans le désespoir, en les empêchant d'oser lever les yeux vers une divinité implacable dont ils se croient les victimes de père en fils.

Si les armes de la raison m'eussent manqué pour combattre une erreur si injurieuse à Dieu et si funeste aux hommes, j'en eusse trouvé dans les livres mêmes dont des docteurs de mauvaise foi se sont servis pour l'établir parmi nous. Du temps du prophète Ézéchiel, les Israélites, accablés de maux, accusaient d'injustice

Dieu, qui, selon eux, leur faisait porter la peine des fautes de leurs pères. Ils disaient : « Les pères ont mangé » des raisins verts, et les dents des enfans en sont aga- » cées. » Ézéchiel leur répond au nom de Dieu : « Je » jure par moi-même, dit le Seigneur, que cette para- » bole ne passera plus parmi vous en proverbe dans » Israël, car toutes les ames sont à moi : l'ame du fils » est à moi comme l'ame du père. Le fils ne portera » point l'iniquité du père, et le père ne portera point » l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, et » l'impiété de l'impie sera sur lui. » Ézéchiel, ch. 18. v. 2, 3, 20. On ne peut rien de plus précis pour prou- ver l'innocence naturelle de l'homme. La même vérité se retrouve dans l'Évangile. Quoique les Juifs fussent alors fort corrompus, Jésus regarde leurs enfans comme innocens. Il dit à ses disciples, qui les repoussaient avec des paroles rudes : « Laissez venir à moi les petits enfans, » et ne les empêchez point, car le royaume du ciel est » pour ceux qui leur ressemblent. » Matth. ch. 18, ℣. 16. Il dit ailleurs : « Quiconque reçoit un enfant en mon » nom me reçoit. » Certainement il n'eût pas parlé ainsi des enfans, si les vices des pères les eussent entachés.

J'ai fait raisonner le Paria comme le prophète Ézé- chiel, et je l'ai fait agir comme un disciple de Jésus. L'Évangile n'est que l'expression des lois sublimes de la nature. Quand nous n'aurions pas l'autorité de ce livre sacré, nous avons celle de la nature même. Nous voyons tous les jours les enfans différer essentiellement de leurs pères. Si les qualités morales se transmettaient par la naissance, on verrait des races invariables de Socrates, de Catons, de Nérons, de Tibères; ou plutôt tous les

hommes seraient absolument semblables, puisqu'ils sortent tous du premier homme.

C'est cependant sur cette opinion si réfutée par l'expérience, que les aristocraties fondent leurs prérogatives. Dans nos écoles qui ont flatté toutes les tyrannies, on les soutient par des raisonnemens subtils. Tous les hommes, y dit-on, ont été contenus de pères en fils dans le premier homme, comme des gobelets renfermés les uns dans les autres. Leur naissance n'est que leur développement. Il en est de même de tous les êtres organisés. Chaque individu sort de son premier germe, où il était enclos avec toute sa postérité. Le premier gland renfermait tous les chênes de l'univers. On cite en preuve visible un ognon de tulipe, qui renferme sa fleur déjà toute formée ; et si on n'aperçoit pas, dit-on, dans les semences de cette fleur, une seconde génération de tulipes, c'est que l'œil de l'homme ne peut pas porter plus loin ses observations. Nos docteurs, non contens de resserrer une quantité infinie de matière dans un espace très-petit, étendent avec la même facilité une très-petite portion de matière dans un espace infiniment grand. Si vous mettez, disent-ils, un grain de carmin dissoudre dans une pinte d'eau, toute cette eau sera colorée de rouge. Si vous la mêlez à l'eau d'un tonneau, chaque goutte d'eau du tonneau aura une portion d'eau carminée. Si vous videz le tonneau dans un lac, chaque goutte d'eau du lac contiendra une portion de l'eau rougie du tonneau. Enfin, si vous faites écouler le lac dans la mer, chaque goutte d'eau de la mer renfermera une portion de l'eau carminée du lac. Ainsi un grain de carmin s'étend dans tout l'Océan. Voilà comme se prouve, selon eux, la divisibilité de la

matière à l'infini, en descendant du grand au petit, et en remontant du petit au grand. J'ai passé de beaux jours de ma jeunesse à combattre ces chimères dans nos écoles dites de philosophie. Quand je rejetais l'incompréhensibilité de ces raisonnemens, on m'objectait l'insuffisance de ma raison. On m'opposait l'autorité géométrique, en me citant dans les asymptotes de l'hyperbole, deux lignes qui vont toujours s'approchant de la courbe sans jamais la rencontrer. Ce n'était qu'un sophisme de plus. Le mal est que, dans cette descendance à l'infini, on tire des conséquences dangereuses pour le malheur de plusieurs tribus, et surtout pour celui du genre humain.

J'aurais pu me démontrer la fausseté de ce principe, d'après l'injustice de ses conséquences, car tout mal a pour racine quelque erreur, comme tout bien émane de quelque vérité. Ainsi Dieu n'est la source de l'intelligence, que parce qu'il est celle de la bonté. Mais il s'agissait moins de régler mon cœur que d'éclairer mon esprit. Il fallait donc le débarrasser des subtilités de l'école. Je ne le croyais pas d'une qualité différente de celui de nos docteurs, qui prétendaient concevoir et expliquer leur mystère : et, puisque je voyais des contradictions où ils assuraient apercevoir l'évidence, j'en conclus que leur raison ou la mienne était dans l'erreur. Pour rectifier en moi cette règle de nos jugemens, je ne l'appliquai pas sur des lois écrites dans des livres, ces ouvrages des hommes sujets comme moi à se tromper, mais sur les lois de la nature, cet ouvrage de Dieu qui ne s'égare jamais. C'est le sentiment de ses lois qui forme l'évidence, ce *nec plus ultra* de la raison humaine.

D'abord il me parut certain que toute progression infinie descendante devait se terminer à zéro. Je pris pour comparaison une échelle formée de deux montans inclinés l'un vers l'autre. Il me parut évident que ces deux montans, prolongés du côté où ils se rapprochent, devaient nécessairement se rencontrer, et que les échelons compris entre eux devaient aussi aller toujours en diminuant, de sorte qu'au point où les deux montans se toucheraient, le dernier échelon se trouverait réduit à rien. Je suppose donc que les deux montans représentent le premier mâle et la première femelle dans chaque espèce d'être, et les échelons les générations descendantes du père et de la mère ; il est clair que ces générations iront en diminuant, puisque la première renferme la seconde, la seconde la troisième, etc.... Ainsi la dernière génération enclose dans le père et la mère, comme le dernier échelon compris entre les deux montans de l'échelle, doit, au bout de quelques degrés, se réduire à rien.

Cette démonstration me parut bien autrement sensible, quand j'eus étudié les lois mêmes de la nature. J'y vis clairement que si Dieu eût renfermé toutes les générations de chaque être dans un premier germe, il eût contrevenu aux lois qu'il a établies lui-même pour engendrer successivement les générations, et les rendre productives à leur tour. Ces lois sont celles de l'amour, qui existent pour les hommes, les animaux, les végétaux, et peut-être pour des êtres d'un autre règne. L'exemple d'un ognon de tulipe, qui renferme sa fleur toute formée, en est une preuve. Cette fleur enclose n'est composée que d'embryons floraux, dont les pétales ont besoin d'être développés par le concours des élé-

mens. Ses anthères ou parties mâles ont besoin pareillement de devenir fécondantes par l'action du soleil, et les stygmates du pistil ou parties femelles de la fleur, d'être fécondées par les poussières séminales des anthères, pour que les semences enfermées dans l'ovaire puissent produire des tulipes. Ainsi toute l'échelle de cette prétendue descendance infinie de tulipes se termine au premier ognon. D'ailleurs la semence de la tulipe n'est pas même un ognon, puisque, pour parvenir à cet état, il faut qu'elle soit mise en terre, et que chaque lune la couvre d'une nouvelle couche concentrique, comme les plantes bulbeuses et plusieurs autres racines. En prenant pour exemple un gland, et en supposant qu'on puisse y apercevoir un chêne renfermé, certainement on n'y verrait pas les rudimens de ses noueuses racines, qui doivent percer le lit des rochers, ni ceux de son tronc, ouvrage des siècles, auquel chaque année solaire ajoute un cercle, comme chaque mois lunaire ajoute un cercle aux plantes bulbeuses. Il est d'ailleurs impossible que ce chêne embryon porte actuellement des glands: car la génération de ces glands dépend de la fécondation de leurs fleurs mâles et femelles qui n'existent pas encore, puisqu'elles ne paraissent sur l'arbre même qu'après un certain nombre d'années, lorsqu'il est en quelque sorte adulte. Ainsi la prétendue suite infinie de chenes, renfermée dans un premier gland, se termine tout au plus à un premier chêne embryon. Il en est de même des générations successives des hommes. En supposant que le premier de tous ait renfermé un embryon humain, cet embryon a eu besoin du sein maternel pour parvenir à la vie élementaire, et de douze à quatorze ans pour se developper, et former en lui-même

les molécules séminales qui doivent renfermer une seconde génération. L'anatomie n'a jamais découvert les molécules séminales dans les enfans morts avant l'âge de puberté ; elles n'existent donc pas dans le premier embryon, qui a besoin lui-même du concours de deux sexes pour recevoir la vie élémentaire et développer ses organes. Ainsi la nature n'a pu renfermer toutes les générations de chaque être dans leur premier germe, puisque chaque génération ne peut recevoir l'existence que par l'action combinée d'un père et d'une mère, et qu'elle ne peut la donner à son tour à la génération suivante que par les mêmes moyens. Dire que tous les chênes étaient renfermés dans le premier gland, et toutes les générations de tous les hommes dans le premier embryon, c'est dire que tous les siècles du monde étaient renfermés dans la première minute. Ainsi un fils n'est pas plus contenu actuellement dans son père, que demain n'est renfermé dans aujourd'hui, et l'année prochaine dans l'année présente. Chaque enfant doit son existence au concours d'un mâle et d'une femelle, comme chaque année doit la sienne au mouvement combiné du soleil et de la terre ; et l'enfant, comme l'année, ne devient capable d'engendrer que par une suite périodique de jours et de saisons, que l'astre de la lumière, image de Dieu, produit successivement.

C'est cependant en soutenant que tous les hommes étaient renfermés dans leurs ancêtres, que nos écoles ont égaré les esprits pendant des siècles. Combien de conséquences dangereuses n'a-t-on pas tirées de cette métaphysique pour le malheur des hommes ! car, je le répète, il n'y a point d'erreur qui ne produise de mal, ni de mal qui ne provienne de l'erreur. Des écri-

vains ont de plus rendu des familles, des tribus, des peuples entiers, infâmes ou illustres, vicieux ou vertueux, uniquement à cause de leur origine; d'autres, et souvent les mêmes, ont étendu une proscription universelle sur tout le genre humain, sans s'embarrasser même de se contredire par leurs exceptions. Cependant la nature leur faisait voir que, dans les mêmes familles, il y avait des hommes bons et méchans, ce qui ne serait pas arrivé, s'ils avaient tous la même empreinte originelle, comme des pièces de métal frappées au même coin : d'ailleurs, si les vices et les vertus se transmettaient, il en serait de même des talens, des arts et des sciences. Un père savant engendrerait des enfans savans, comme on suppose qu'un père vertueux produit un enfant vertueux; mais l'expérience prouve que les lumières et les erreurs, ainsi que les vertus et les vices, sont les fruits de l'éducation et des habitudes.

Je crois que tous les hommes sont sortis d'un premier homme, mais qu'ils sont formés successivement par le concours des deux sexes. La loi merveilleuse par laquelle on les suppose renfermés les uns dans les autres ne serait, au bout du compte, qu'une loi très-mécanique; mais celle qui les produit par l'harmonie des amours est une loi divine.

C'est une loi toujours vivante, toujours aimante, et digne seule de l'Auteur de l'univers. Il a engendré autrefois les genres, il engendre encore les individus; il agit à chaque instant; il fait intervenir tour à tour les harmonies élémentaires, filiales, végétales, animales, fraternelles, conjugales, maternelles, tributives, nationales, et jusqu'à celles de tout le genre humain, pour former un seul homme. Il fait naître des harmonies

physiques, les harmonies morales; des élémentaires, les premiers sentimens d'amour et de haine dans les enfans; des filiales, leur reconnaissance et leur piété envers leurs parens; des végétales et des animales, l'intelligence de la nature et de son Auteur dans les adolescens: des fraternelles, le sentiment de l'amitié et de l'égalité dans les jeunes gens; des conjugales, la foi, la constance, la générosité, et toutes les affections des amans; des paternelles, l'économie, la prudence, la force et toutes les vertus domestiques qui honorent l'âge viril; des tributives, l'amour de la gloire qui nait du desir de servir ses semblables; l'amour de la patrie, qui, dans un âge avancé, étend ses affections à toutes les tribus: et des harmonies du genre humain, la philantropie qui embrasse toutes les nations, et qui résulte de l'expérience et de la sagesse des vieillards. Toutes ces harmonies physiques et morales sont encore divisées en actives et en passives, en positives et en négatives; et il résulte de leur accord le concert admirable de l'univers et du genre humain.

Dira-t-on maintenant qu'un homme renferme en lui toute sa postérité? Par la seule harmonie des sexes, chaque génération se trouve modifiée, de manière que, pour l'ordinaire, les mâles tiennent de la mère et les filles du père leur caractère et leur physionomie. Ainsi la nature se perpétue en se variant sans cesse. J'ai présenté dans mes *Études* quelques anneaux de la chaine admirable de ces harmonies; mais si Dieu me donne un jour, loin des villes, le loisir et la grâce de parcourir ce cercle d'amours et de vertus, je ferai voir que c'est à ces lois harmoniques que doivent se fixer toutes les lois sociales, puisque ce sont celles de la nature même. J'espère

au moins y attacher celles de l'éducation nationale, car l'éducation ne doit être qu'un apprentissage de la vie humaine.

Nous tenons donc le premier germe de nos corps de nos parens, et souvent notre constitution physique, bonne ou mauvaise; mais il n'en est pas de même de notre constitution morale. Nos ames nous sont données innocentes et pures parce qu'elles viennent de Dieu, et qu'elles sont à lui seul, comme le dit Ézechiel; c'est à nous, avec son aide, à les conserver bonnes et justes. Il avait tracé, pour les développer, un cercle d'amours et de vertus: si nous en avons été rejetés par les dépravations de la société, nous y reviendrons en rentrant en nous-mêmes: le bonheur d'un seul homme est fondé sur les mêmes lois qui assurent celui du genre humain.

C'est d'après ce sentiment naturel que le Paria se dégage des préjugés de son pays. J'ai regardé souvent comme un des plus grands malheurs de la condition humaine que la superstition vint envahir, dès l'enfance, une ame innocente, sans qu'elle puisse s'en préserver; mais considérant combien les superstitieux étaient, par tout pays, opiniâtres, intolérans, durs et cruels, malgré les moyens que la nature leur présente dans le cours de la vie pour les ramener à la vérité et à la vertu, j'ai reconnu que la superstition était, comme l'athéisme, une suite de l'ambition, et que, comme lui, elle en était la punition. En effet, on ne rend point un enfant superstitieux, sans lui inspirer une ambition positive ou négative de sa religion: on commence d'abord par lui en faire peur; bientôt il cherche à en effrayer les autres à son tour. Chacun volontiers fuit par de l'objet de sa crainte, et garde pour soi celui de ses

espérances [1]. Les religions les plus tyranniques ont toujours fait le plus de prosélytes. Il faut donc préparer une ame innocente avec quelque vice étranger, pour y faire mordre la superstition, comme on ronge une laine blanche avec l'alun, pour la teindre en noir. Le Paria, en rentrant en lui-même, se dépouille des préjugés des brames, et se retrouve tel que la nature l'a fait, comme un sauvage qui, en déposant l'habit dont les Européens l'avaient revêtu, échappe à la fois à la vanité qu'ils lui avaient inspirée, et à la servitude où ils voulaient le réduire.

Plusieurs personnes, considérant les erreurs et les terreurs qui se saisissent de nous dès la naissance, et nous enveloppent pendant tout le cours de notre vie, ont desiré, pour en être préservées, la solitude profonde du Paria sous le beau climat de l'Inde; mais nous en trouverons de plus inaccessibles que les rochers, et de plus douces que les figuiers des Banians, si nous rentrons en nous-mêmes. Le sort pouvait nous faire naître du temps des druides ou sous la tyrannie des brames, ou, ce qui renferme tous les maux, sous la peau d'un noir d'Afrique, livré en Amérique aux fouets

[1] Le superstitieux passe souvent à l'athéisme, car, ses probabilités de salut étant en très-petit nombre, et celles de damnation étant infinies, il s'ensuit qu'il a beaucoup plus à craindre qu'à espérer, et dans cette inquiétude, il se détermine, à la longue, à ne rien croire du tout. Il aime mieux croire que Dieu n'existe pas, que de croire qu'il est un tyran éternel. L'athée passe rarement à la superstition, par la raison qu'un homme ne retombe point en maladie quand une fois il est mort. La vraie religion est entre la superstition et l'athéisme, elle est la santé de l'ame.

et aux opinions des Européens, et adorant jusqu'aux erreurs qui le rendent misérable; dans toutes ces modifications de la misère humaine, nous aurions reçu de la nature, pour contre-poids des maux des sociétés, une ame amie de la vérité. Cherchons donc en nous-mêmes, et dans la nature qui ne nous trompe point, la vérité qui doit nous éclairer. O homme, qui croyez qu'il n'y a dans l'univers d'autre livre que celui où on vous a appris à lire, et d'autre clarté que celle de votre lampe, regardez le livre de la nature et l'astre du jour qui l'éclaire pour l'instruction de tous les mortels! Lisez dans la nature, et vous verrez que toutes les vérités viennent de Dieu, comme toutes les lumières du soleil. Que vous faut-il donc pour les recueillir et les conserver? Un cœur pur, qui s'ouvre à la vérité et se ferme aux préjugés. La nature vous l'a donné en naissant comme elle vous a donné des yeux pour voir la lumière, et des paupières pour les couvrir.

LA

CHAUMIÈRE INDIENNE.

Il y a environ trente ans qu'il se forma à Londres une compagnie de savans anglais, qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle était défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négocians, de lords, d'évêques, d'universités, de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savans étaient au nombre de vingt; et la Société royale de Londres avait donné à chacun d'eux un volume contenant l'état des questions dont il devait rapporter les solutions. Ces questions montaient au nombre de trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables au pays où ils devaient voyager, elles étaient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devait nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la Société royale, qui les avait rédigées, à l'aide de ses confrères, avait fort bien senti que l'éclaircis-

sement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente; ce qui mène, dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'était le plus superbe édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connaissances humaines; ce qui prouve bien, ajoutait-il, la nécessité des corps académiques, pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savans voyageurs avait, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les plus anciens exemplaires de la Bible et les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne rien épargner pour s'en procurer de bonnes copies. Pour cela, leurs souscripteurs leur avaient procuré à tous des lettres de recommandation pour les consuls, ministres et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devaient trouver sur leur route, et, ce qui vaut encore mieux, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

Le plus savant de ces docteurs, qui savait l'hébreu, l'arabe et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et visita successivement la synagogue d'Amsterdam et le synode de Dordrecht; en France,

la Sorbonne et l'Académie des Sciences de Paris ; en Italie, quantité d'académies, de muséum, et de bibliothèques, entre autres le muséum de Florence, la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise ; et à Rome, celle du Vatican. Étant à Rome, il balança si, avant de se diriger vers l'orient, il irait en Espagne consulter la fameuse université de Salamanque ; mais, dans la crainte de l'inquisition, il aima mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa donc à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le mit à même de feuilleter tous les livres de la mosquée de Sainte-Sophie. De là il fut en Égypte, chez les Cophtes ; puis chez les Maronites du mont Liban, les moines du mont Carmel ; de là à Sana, en Arabie ; ensuite à Ispahan, à Kandahar, Delhi, Agra : enfin, après trois ans de course, il arriva sur les bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes éditions, de livres originaux, de manuscrits rares, de copies, d'extraits et d'annotations en tout genre, se trouva alors la plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composait quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble neuf mille cinq cent quarante livres, poids de Troye [1]. Il était sur le point de s'embarquer pour

[1] Le poids de Troye, autrement dit livre de Troye ou troyenne (en anglais *Pound-Troy*) est de douze onces, poids de marc.

Londres avec une si riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la Société royale, lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin.

Il pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs, les ministres protestans, les surintendans des églises luthériennes, les docteurs catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcades et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie, les papas grecs, les mollas turcs, les verbiets arméniens, les seidres et les casys persans, les scheics arabes, les anciens parsis, les pandects indiens, loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la Société royale, il n'avait contribué qu'à en multiplier les doutes; et, comme elles étaient toutes liées les unes aux autres, il s'ensuivait, au contraire, de ce qu'avait pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissait l'évidence d'une autre, que les vérités les plus claires étaient devenues tout-à-fait problématiques, et qu'il était même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

Le docteur en jugeait par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avait à résoudre deux cents sur la théologie des Hébreux; quatre cent quatre-vingts sur celle des diverses communions de l'église grecque et de l'église romaine; trois cent douze sur l'ancienne religion des brames;

cinq cent huit sur la langue hanscrit ou sacrée; trois sur l'état actuel du peuple indien; deux cent onze sur le commerce des Anglais aux Indes; sept cent vingt-neuf sur les anciens monumens des îles d'Éléphanta et de Salsette, dans le voisinage de l'île de Bombay; cinq sur l'antiquité du monde; six cent soixante-treize sur l'origine de l'ambre gris et sur les propriétés de différentes espèces de bézoards; une sur la cause non encore examinée du cours de l'Océan indien, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur était invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourrait, touchant les sources et les inondations du Nil, qui occupaient les savans de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'ailleurs à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la Société royale, il apportait, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes qui, pour les trois mille cinq cents questions, donnaient dix-sept mille cinq cents réponses; et, en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son côté, il s'ensuivait que la Société royale aurait trois cent cinquante mille difficultés à résoudre avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi, toute leur collection, loin de faire converger chaque proposition vers un centre commun, sui-

vant les termes de leur instruction, les ferait au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisait encore plus de peine au docteur; c'est que, quoiqu'il eût employé, dans ses laborieuses recherches, tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui était particulière, il s'était fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avait argumenté. Que deviendra donc, disait-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes?

Il était au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des embouchures du Gange, était seul capable de résoudre toutes les questions de la Société royale de Londres. C'était en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler: on venait le consulter de toutes les parties de l'Inde, et de plusieurs royaumes de l'Asie.

Aussitôt le docteur anglais partit pour Calcutta, et s'adressa au directeur de la compagnie anglaise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoi

sie, à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou porteurs, de quatre hommes chacun; deux portefaix; un porteur d'eau, un porteur de gargoulette, pour le rafraichir; un porteur de pipe, un porteur d'ombrelle pour le couvrir du soleil le jour; un masalchi, ou porte-flambeau, pour la nuit; un fendeur de bois; deux cuisiniers; deux chameaux et leurs conducteurs, pour porter ses provisions et ses bagages; deux pions ou coureurs, pour l'annoncer; quatre cipayes, ou reispoutes, montés sur des chevaux persans pour l'escorter; et un porte-étendard, avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris le docteur, avec son bel équipage, pour un commis de la compagnie des Indes. Il y avait cependant cette différence que le docteur, au lieu d'aller chercher des présens, était chargé d'en faire. Comme on ne paraît point aux Indes les mains vides devant les personnes constituées en dignité, le directeur lui avait donné, aux frais de sa nation, un beau télescope et un tapis de pied de Perse pour le chef des brames; des chittes superbes pour sa femme, et trois pièces de taffetas de la Chine, rouge, blanche et jaune, pour faire des écharpes à ses disciples. Les présens chargés sur les chameaux, le docteur se mit en route dans son palanquin, avec le livre de la Société royale.

Chemin faisant, il pensait à la question par laquelle il débuterait avec le chef des brames de la

grenat, s'il commencerait par une des trois cent soixante-dix-huit qui avaient rapport aux sources et aux inondations du Gange, ou par celle qui regardait le cours alternatif et semi-annuel de la mer des Indes, qui pouvait servir à découvrir les sources et les mouvemens périodiques de l'Océan par tout le globe. Mais, quoique cette question intéressât la physique infiniment plus que toutes celles qui avaient été faites depuis tant de siècles sur les sources et les accroissemens même du Nil, elle n'avait pas encore attiré l'attention des savans de l'Europe. Il préférait donc d'interroger le brame sur l'universalité du déluge, qui a excité tant de disputes; ou, en remontant plus haut, s'il est vrai que le soleil ait changé plusieurs fois son cours, se levant à l'occident et se couchant à l'orient, suivant la tradition des prêtres de l'Égypte, rapportée par Hérodote; et même sur l'époque de la création de la terre, à laquelle les Indiens donnent plusieurs millions d'années d'antiquité. Quelquefois il trouvait qu'il serait plus utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étaient pas dans son livre.

Cependant, disait le docteur, avant tout il me semblerait à propos de demander au pandect indien par quel moyen on peut trouver la vérité; car si c'est avec la raison, comme j'ai tâché de le faire

jusqu'à présent, la raison varie chez tous les hommes : je dois lui demander aussi où il faut chercher la vérité; car si c'est dans les livres, ils se contredisent tous : et enfin, s'il faut communiquer la vérité aux hommes; car dès qu'on la leur fait connaître on se brouille avec eux. Voilà trois questions préalables auxquelles notre illustre président n'a pas pensé. Si le brame de Jagrenat peut me les résoudre, j'aurai la clef de toutes les sciences, et, ce qui vaut encore mieux, je vivrai en paix avec tout le monde.

C'est ainsi que le docteur raisonnait avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale ; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenaient de Jagrenat, tous enchantés de la science du chef des pandects qu'ils venaient de consulter. Le onzième jour, au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle semblait dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevait au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbre différente, de palmiers arecs, de teeques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badaniers, d'arbres de sandal, et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine,

le royaume d'Ava, celui de Siam et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue des bambous qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée, que l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étincelaient des rayons du soleil couchant, et les aigles planaient autour de son faîte, qui se perdait dans les nues. Elle était entourée de grands bassins de marbre blanc, qui réfléchissaient au fond de leurs eaux transparentes ses dômes, ses galeries et ses portes: tout autour régnaient de vastes cours et des jardins environnés de grands bâtimens où logeaient les brames qui la desservaient.

Les pions du docteur coururent l'annoncer, et aussitôt une troupe de jeunes bayadères sortit d'un des jardins, et vint au devant de lui en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avaient pour colliers des cordons de fleurs de mougris, et pour ceintures des guirlandes de fleurs de frangipanier. Le docteur, entouré de leurs parfums, de leurs danses et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds

et sans mains, qu'il avait perdus en voulant porter le monde pour le sauver [1]. A ses pieds étaient prosternés, la face contre terre, des pénitens, dont les uns promettaient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char par les épaules; et les autres, de se faire écraser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces fanatiques, qui poussaient de profonds gémissemens en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparait à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardait la porte, l'arrêta, et lui demanda quel était le sujet qui l'amenait. Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur : « Qu'attendu sa qualité de frangui, ou d'impur, il » ne pouvait se présenter ni devant Jagrenat, ni » devant son grand-prêtre, qu'il n'eût été lavé trois » fois dans un des lavoirs du temple, et qu'il n'eût » rien sur lui qui fût de la dépouille d'aucun ani- » mal, mais surtout ni poil de vache, parce qu'elle » est adorée des brames; ni poil de porc, parce » qu'il leur est en horreur. — Comment ferai-je » donc? lui répondit le docteur. J'apporte en pré- » sent, au chef des brames, un tapis de Perse, de » poil de chèvre d'Angora, et des étoffes de la » Chine, qui sont de soie. — Toutes choses, re- » partit le brame, offertes au temple de Jagrenat, » ou à son grand-prêtre, sont purifiées par le don

[1] Voyez Kircher.

» même; mais il n'en peut être ainsi de vos habil-
» lemens. » Il fallut donc que le docteur ôtât son surtout de laine d'Angleterre, ses souliers de peau de chèvre et son chapeau de castor. Ensuite, le vieux brame l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile de coton couleur de sandal, et le conduisit à l'entrée de l'appartement du chef des brames. Le docteur se préparait à y entrer, tenant sous son bras le livre des questions de la Société royale, lorsque son introducteur lui demanda de quelle manière ce livre était couvert. Il est relié en veau, répondit le docteur. — Comment! dit le brame hors de lui, ne vous ai-je pas prévenu que la vache était adorée des brames? et vous osez vous présenter devant leur chef avec un livre couvert de la peau d'un veau! Le docteur aurait été obligé d'aller se purifier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute difficulté en présentant quelques pagodes ou pièces d'or à son introducteur. Il laissa donc le livre des questions dans son palanquin; mais il s'en consolait en lui-même, en disant : « Au bout du compte, je n'ai que trois questions à faire à ce docteur indien. Je serai content s'il m'apprend par quel moyen on doit chercher la vérité, où on peut la trouver, et s'il faut la communiquer aux hommes. »

Le vieux brame introduisit donc le docteur anglais, revêtu de sa toile de coton, nu-tête et nu-pieds, chez le grand-prêtre de Jagrenat, dans un

vaste salon, soutenu par des colonnes de bois de sandal. Les murs en étaient verts, étant corroyés de stuc mêlé de bouze de vache, si brillant et si poli qu'on pouvait s'y mirer. Le plancher était couvert de nattes très-fines, de six pieds de long sur autant de large. Au fond du salon était une estrade, entourée d'une balustrade de bois d'ébène; et sur cette estrade, on entrevoyait, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouge, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il était assis sur un tapis jaune, les jambes croisées, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuait pas même les yeux. Quelques-uns de ses disciples chassaient les mouches autour de lui avec des éventails de queue de paon; d'autres brûlaient dans des cassolettes d'argent des parfums de bois d'aloès; et d'autres jouaient du tympanon sur un mode très-doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étaient des faquirs, des joguis et des santons, était rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Le docteur voulut d'abord s'avancer jusqu'au chef des pandects pour lui faire son compliment; mais son introducteur le retint à neuf nattes de là, en lui disant que les omrahs, ou grands seigneurs indiens, n'allaient pas plus loin; que les rajahs,

ou souverains de l'Inde, ne s'avançaient qu'à six nattes; les princes, fils du Mogol, à trois; et qu'on n'accordait qu'au Mogol l'honneur d'approcher jusqu'au vénérable chef, pour lui baiser les pieds.

Cependant plusieurs brames apportèrent, jusqu'au pied de l'estrade, le télescope, les chittes, les pièces de soie et le tapis, que les gens du docteur avaient déposés à l'entrée de la salle; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartemens.

Le docteur anglais allait commencer un fort beau discours en langue indou, lorsque son introducteur le prévint qu'il devait attendre que le grand-prêtre l'interrogeât. Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmurait en lui-même de tant de formalités; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes?

Dès que le docteur se fut assis, la musique se tut, et après quelques momens d'un profond silence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il était venu à Jagrenat.

Quoique le grand-prêtre de Jagrenat eût parlé en langage indou assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur.

Celui-ci répondit dans la même langue : « Qu'il était venu à Jagrenat consulter le chef des brames, sur sa grande réputation, pour savoir de lui par quel moyen on pourrait connaître la vérité. »

La réponse du docteur fut rapportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avaient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.

Le vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit : « La vérité ne se peut connaître que par le moyen des brames. » Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

« Où faut-il chercher la vérité? reprit assez vivement le docteur anglais. — Toute vérité, répondit le vieux docteur indien, est renfermée dans les quatre beths, écrits il y a cent vingt mille ans dans la langue hanscrit, dont les seuls brames ont l'intelligence. »

A ces mots, tout le salon retentit d'applaudissemens.

Le docteur, reprenant son sang-froid, dit au grand-prêtre de Jagrenat : « Puisque Dieu a renfermé la vérité dans des livres dont l'intelligence n'est réservée qu'aux brames, il s'ensuit donc que Dieu en a interdit la connaissance à la plupart des hommes, qui ignorent même s'il existe des brames : or, si cela était, Dieu ne serait pas juste. »

« Brama l'a voulu ainsi, reprit le grand-prêtre.

On ne peut rien opposer à la volonté de Brama. » Les applaudissemens de l'assemblée redoublèrent. Dès qu'ils se furent apaisés, l'Anglais proposa sa troisième question : « Faut-il communiquer la vérité aux hommes? »

« Souvent, dit le vieux pandect, c'est prudence de la cacher à tout le monde, mais c'est un devoir de la dire aux brames. »

« Comment! s'écria le docteur anglais en colère, il faut dire la vérité aux brames, qui ne la disent à personne! En vérité, les brames sont bien injustes. »

A ces mots, il se fit un tumulte épouvantable dans l'assemblée. Elle avait entendu sans murmurer taxer Dieu d'injustice; mais il n'en fut pas de même quand elle s'entendit appliquer ce reproche. Les pandects, les faquirs, les santons, les joguis, les brames et leurs disciples, voulaient argumenter tous à la fois contre le docteur anglais; mais le grand-prêtre de Jagrenat fit cesser le bruit en frappant des mains, et disant d'une voix très-distincte : « Les brames ne disputent point comme les docteurs de l'Europe. » Alors s'étant levé, il se retira aux acclamations de toute l'assemblée, qui murmurait hautement contre le docteur, et lui aurait peut-être fait un mauvais parti sans la crainte des Anglais, dont le crédit est tout-puissant sur les bords du Gange. Le docteur étant sorti du salon, son introducteur lui dit : « Notre très-vénérable

père vous aurait fait présenter, suivant l'usage, le sorbet, le bétel et les parfums, mais vous l'avez fâché. — Ce serait à moi à me fâcher, reprit le docteur, d'avoir pris tant de peines inutiles. Mais de quoi donc votre chef a-t-il à se plaindre? — Comment, reprit l'introducteur, vous voulez disputer contre lui! Ne savez-vous pas qu'il est l'oracle des Indes, et que chacune de ses paroles est un rayon d'intelligence? — Je ne m'en serais jamais douté, » dit le docteur, en prenant son surtout, ses souliers et son chapeau. Le temps était à l'orage, et la nuit s'approchait; il demanda à la passer dans un des logemens de la pagode, mais on lui refusa d'y coucher, à cause qu'il était frangui. Comme la cérémonie l'avait fort altéré, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une gargoulette; mais dès qu'il y eut bu, on la cassa, parce que, comme frangui, il l'avait souillée en buvant à même. Alors le docteur, très-piqué, appela ses gens prosternés en adoration sur les degrés de la pagode, et étant remonté dans son palanquin, il se remit en route par l'allée des bambous, le long de la mer, à l'entrée de la nuit, et sous un ciel couvert de nuages. Chemin faisant, il se disait à lui-même: Le proverbe indien est bien vrai: tout Européen qui vient aux Indes gagne de la patience, s'il n'en a pas; et il la perd s'il en a. Pour moi, j'ai perdu la mienne. Comment! je ne pourrai savoir par quel moyen on peut trou-

ver la vérité, où il faut la chercher, et s'il faut la communiquer aux hommes! L'homme est donc condamné par toute la terre et aux erreurs et aux disputes : c'était bien la peine de venir aux Indes consulter les brames!

Pendant que le docteur raisonnait ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans qu'on appelle aux Indes un tiphon. Le vent venait de la mer, et faisait refluer les eaux du Gange, les brisait en écume contre les îles de son embouchure. Il enlevait de leurs rivages des colonnes de sable, et de leurs forêts des nuées de feuilles, qu'il emportait pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au haut des airs. Quelquefois il s'engouffrait dans l'allée des bambous, et quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitait comme l'herbe des prairies. On voyait, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue tout ondoyante, dont une partie se renversait à droite et à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevait en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés par les eaux du Gange qui débordaient déja leurs rivages, prirent leur chemin à travers les champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant, la nuit vint; et ils marchaient depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils allaient, lorsqu'un éclair fendant

les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin sur leur droite la pagode de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines. Ils coururent s'y réfugier, et déjà le tonnerre faisait entendre ses lugubres roulemens, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du vallon. Il était flanqué de rochers, et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse. Quoique la tempête courbât leurs cimes avec d'horribles mugissemens, leurs troncs monstrueux étaient inébranlables comme les rochers qui les environnaient. Cette portion de forêt antique paraissait l'asile du repos, mais il était difficile d'y pénétrer. Des rotins, qui serpentaient à son orée, couvraient le pied de ces arbres, et des lianes qui s'enlaçaient d'un tronc à l'autre, ne présentaient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où paraissaient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avaient point d'issue. Cependant les reispoutes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres, tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyaient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie qui tombait à verse forma autour d'eux mille torrens. Dans cette perplexité, ils aperçurent sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le masalchi y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après hors d'haleine, criant : « N'approchez pas d'ici, il

y a un paria! » Aussitôt la troupe effrayée cria : « Un paria! un paria! » Le docteur, croyant que c'était un animal féroce, mit la main sur ses pistolets. « Qu'est-ce qu'un paria? demanda-t-il à son porte-flambeau. — C'est, lui répondit celui-ci, un homme qui n'a ni foi ni loi. — C'est, ajouta le chef des reispoutes, un Indien de caste si infâme, qu'il est permis de le tuer si on en est seulement touché. Si nous entrons chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes, mettre le pied dans aucune pagode, et pour nous purifier, il faudra nous baigner neuf fois dans le Gange, et nous faire laver autant de fois, de la tête aux pieds, d'urine de vache, par la main d'un brame. » Tous les Indiens s'écrièrent : « Nous n'entrerons point chez un paria. — Comment, dit le docteur à son porte-flambeau, avez-vous su que votre compatriote était un paria, c'est-à-dire sans foi ni loi ? — C'est, répondit le porte-flambeau, que lorsque j'ai ouvert sa cabane, j'ai vu qu'il était couché avec son chien sur la même natte que sa femme, à laquelle il présentait à boire dans une corne de vache. » Tous les gens de la suite du docteur répétèrent : Nous n'entrerons point chez un paria. — Restez ici si vous voulez, leur dit l'Anglais; pour moi toutes les castes de l'Inde me sont égales, lorsqu'il s'agit de me mettre à l'abri de la pluie. »

En disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et prenant sous son bras son livre de

questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. — Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve ! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais, comme à votre teint blanc et à vos habits je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance pour les alimens que vous présentera votre pauvre serviteur. » En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates

cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie, ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fît entendre ses terribles rugissemens entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des élémens. Leur

enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau ; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angoles rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun ; couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

Dès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe, et ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avait préparé, pendant le souper, avec de l'eau, de l'arrack, du jus de citron et du jus de canne de sucre.

Pendant qu'ils fumaient et buvaient alternativement, le docteur dit à l'Indien : « Je vous crois un des hommes les plus heureux que j'aie jamais rencontrés, et par conséquent un des plus sages. Permettez-moi de vous faire quelques questions. Comment êtes-vous si tranquille au milieu d'un si terrible orage? Vous n'êtes cependant à couvert que par un arbre, et les arbres attirent la foudre. Jamais, répondit le paria, la foudre n'est tombée sur un figuier des banians.—Voilà qui est fort curieux, reprit le docteur ; c'est sans doute parce que cet arbre a une électricité négative comme le lau-

rier. — Je ne vous comprends pas, repartit le paria; mais ma femme croit que c'est parce que le dieu Brama se mit un jour à l'abri sous son feuillage: pour moi, je pense que Dieu, dans ces climats orageux, ayant donné au figuier des banians un feuillage fort épais et des arcades, pour y mettre les hommes à l'abri de l'orage, il ne permet pas qu'ils y soient atteints du tonnerre. — Votre réponse est bien religieuse, repartit le docteur. Ainsi c'est votre confiance en Dieu qui vous tranquillise. La conscience rassure mieux que la science. Dites-moi, je vous prie, de quelle secte vous êtes; car vous n'êtes d'aucune de celles des Indes, puisque aucun Indien ne veut communiquer avec vous. Dans la liste des castes savantes que je devais consulter sur ma route, je n'y ai point trouvé celle des parias. Dans quel canton de l'Inde est votre pagode? — Partout, répondit le paria: ma pagode c'est la nature; j'adore son Auteur au lever du soleil, et je le bénis à son coucher. Instruit par le malheur, jamais je ne refuse mon secours à un plus malheureux que moi. Je tâche de rendre heureux ma femme, mon enfant, et même mon chat et mon chien. J'attends la mort à la fin de ma vie, comme un doux sommeil à la fin du jour. — Dans quel livre avez-vous puisé ces principes? demanda le docteur. — Dans la nature, répondit l'Indien; je n'en connais pas d'autre. — Ah! c'est un grand livre, dit l'Anglais: mais

qui vous a appris à y lire? — Le malheur, reprit le paria : étant d'une caste réputée infâme dans mon pays, ne pouvant être Indien, je me suis fait homme; repoussé par la société, je me suis réfugié dans la nature.—Mais dans votre solitude vous avez au moins quelques livres? reprit le docteur. — Pas un seul, dit le paria; je ne sais même ni lire ni écrire.—Vous vous êtes épargné bien des doutes, dit le docteur en se frottant le front. Pour moi, j'ai été envoyé d'Angleterre, ma patrie, pour chercher la vérité chez les savans de quantité de nations, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux; mais après bien des recherches vaines, et des disputes fort graves, j'ai conclu que la recherche de la vérité était une folie, parce que quand on la trouverait, on ne saurait à qui la dire sans se faire beaucoup d'ennemis. Parlez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas comme moi? — Quoique je ne sois qu'un ignorant, répondit le paria, puisque vous me permettez de dire mon avis, je pense que tout homme est obligé de chercher la vérité pour son propre bonheur; autrement, il sera avare, ambitieux, superstitieux, méchant, antropophage même, suivant les préjugés ou les intérêts de ceux qui l'auront élevé. »

Le docteur, qui pensait toujours aux trois questions qu'il avait proposées au chef des pandects, fut ravi de la réponse du paria. « Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout homme est obligé de chercher

la vérité, dites-moi donc d'abord de quel moyen on doit se servir pour la trouver; car nos sens nous trompent, et notre raison nous égare encore davantage. La raison diffère presque chez tous les hommes; elle n'est, je crois, au fond, que l'intérêt particulier de chacun d'eux: voilà pourquoi elle est si variable par toute la terre. Il n'y a pas deux religions, deux nations, deux tribus, deux familles, que dis-je? il n'y a pas deux hommes qui pensent de la même manière. Avec quel sens donc doit-on chercher la vérité, si celui de l'intelligence n'y peut servir?—Je crois, répondit le paria, que c'est avec un cœur simple. Les sens et l'esprit peuvent se tromper, mais un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais.»

« Votre réponse est profonde, dit le docteur. Il faut d'abord chercher la vérité avec son cœur, et non avec son esprit. Les hommes sentent tous de la même manière, et ils raisonnent différemment, parce que les principes de la vérité sont dans la nature, et que les conséquences qu'ils en tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc avec un cœur simple qu'on doit chercher la vérité; car un cœur simple n'a jamais feint d'entendre ce qu'il n'entendait pas, et de croire ce qu'il ne croyait pas. Il n'aide point à se tromper, ni à tromper ensuite les autres: ainsi un cœur simple, loin d'être faible comme ceux de la plupart des hommes séduits par leurs intérêts, est fort, et tel qu'il convient pour

chercher la vérité et pour la garder. — Vous avez développé mon idée bien mieux que je n'aurais fait, reprit le paria. La vérité est comme la rosée du ciel; pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur. »

« C'est fort bien dit, homme sincère, reprit l'Anglais; mais le plus difficile reste à trouver. Où faut-il trouver la vérité? Un cœur simple dépend de nous, mais la vérité dépend des autres hommes. Où la trouvera-t-on, si ceux qui nous environnent sont séduits par leurs préjugés, ou corrompus par leurs intérêts, comme ils sont pour la plupart? J'ai voyagé chez beaucoup de peuples; j'ai fouillé leurs bibliothèques, j'ai consulté leurs docteurs, et je n'ai trouvé partout que contradictions, doutes et opinions mille fois plus variées que leurs langages. Si donc on ne trouve pas la vérité dans les plus célèbres dépôts des connaissances humaines, où faudra-t-il l'aller chercher? à quoi servira d'avoir un cœur simple parmi des hommes qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu? — La vérité me serait suspecte, répondit le paria, si elle ne venait à moi que par le moyen des hommes: ce n'est point parmi eux qu'il faut la chercher, c'est dans la nature. La nature est la source de tout ce qui existe; son langage n'est point inintelligible et variable, comme celui des hommes et de leurs livres. Les hommes font des livres, mais la nature fait des choses. Fonder la vérité sur un livre, c'est comme si on la

fondait sur un tableau, ou sur une statue, qui ne peut intéresser qu'un pays, et que le temps altère chaque jour. Tout livre est l'art d'un homme, mais la nature est l'art de Dieu. »

« Vous avez bien raison, reprit le docteur, la nature est la source des vérités naturelles; mais où est, par exemple, la source des vérités historiques, si ce n'est dans les livres? comment donc s'assurer aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il y a deux mille ans? Ceux qui nous l'ont transmis étaient-ils sans préjugés, sans esprit de parti? avaient-ils un cœur simple? D'ailleurs, les livres mêmes qui nous le transmettent n'ont-ils pas besoin de copistes, d'imprimeurs, de commentateurs, de traducteurs; et tous ces gens-là n'altèrent-ils pas plus ou moins la vérité? comme vous le dites fort bien, un livre n'est que l'art d'un homme. Il faut donc renoncer à toute vérité historique, puisqu'elle ne peut nous parvenir que par le moyen des hommes, sujets à l'erreur. — Qu'importe à notre bonheur, dit l'Indien, l'histoire des choses passées? L'histoire de ce qui est, est l'histoire de ce qui a été et de ce qui sera.

« Fort bien, dit l'Anglais; mais vous conviendrez que les vérités morales sont nécessaires au bonheur du genre humain. Comment donc les trouver dans la nature? Les animaux s'y font la guerre, s'entretuent et se dévorent; les élémens mêmes combattent contre les élémens : les hommes en agiront-ils de même entre eux? — Oh!

non, répondit le bon paria; mais chaque homme trouvera la règle de sa conduite dans son propre cœur, si son cœur est simple. La nature y a mis cette loi : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que les autres vous fissent. — Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé les intérêts du genre humain sur les nôtres; mais les vérités religieuses, comment les découvrira-t-on parmi tant de traditions et de cultes qui divisent les nations? — Dans la nature même, répondit le paria; si nous la considérons avec un cœur simple, nous y verrons Dieu dans sa puissance, son intelligence et sa bonté; et comme nous sommes faibles, ignorans et misérables, en voilà assez pour nous engager à l'adorer, à le prier et à l'aimer toute notre vie sans disputer. »

« Admirablement! repartit l'Anglais. Mais maintenant, dites-moi, quand on a découvert une vérité, faut-il en faire part aux autres hommes? Si vous la publiez, vous serez persécuté par une infinité de gens qui vivent de l'erreur contraire, en assurant que cette erreur même est la vérité, et que tout ce qui tend à la détruire est l'erreur elle-même. — Il faut, répondit le paria, dire la vérité aux hommes qui ont le cœur simple, c'est-à-dire aux gens de bien qui la cherchent, et non aux méchans qui la repoussent. La vérité est une perle fine, et le méchant un crocodile qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce qu'il n'en a pas. Si vous

jetez une perle à un crocodile, au lieu de s'en parer, il voudra la dévorer; il se cassera les dents, et de fureur il se jettera sur vous. »

« Il ne me reste qu'une objection à vous faire, dit l'Anglais, c'est qu'il s'ensuit de ce que vous venez de dire, que les hommes sont condamnés à l'erreur, quoique la vérité leur soit nécessaire; car, puisqu'ils persécutent ceux qui la leur disent, quel est le docteur qui osera les instruire? — Celui, répondit le paria, qui persécute lui-même les hommes pour la leur apprendre : le malheur. — Oh! pour cette fois, homme de la nature, reprit l'Anglais, je crois que vous vous trompez. Le malheur jette les hommes dans la superstition; il abat le cœur et l'esprit. Plus les hommes sont misérables, plus ils sont vils, crédules et rampans. — C'est qu'ils ne sont pas assez malheureux, repartit le paria. Le malheur ressemble à la montagne Noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemire. »

« Charmante et juste comparaison! reprit le docteur : chacun, en effet, a dans la vie sa montagne à grimper. La vôtre, vertueux solitaire, a dû être bien rude, car vous êtes élevé par dessus tous les hommes que je connais. Vous avez donc

été bien malheureux? Mais, dites-moi d'abord, pourquoi votre caste est-elle si avilie dans l'Inde, et celle des brames si honorée? Je viens de chez le supérieur de la pagode de Jagrenat, qui ne pense pas plus que son idole, et qui se fait adorer comme un dieu. — C'est, répondit le paria, parce que les brames disent que dans l'origine ils sont sortis de la tête du dieu Brama, et que les parias sont descendus de ses pieds. Ils ajoutent de plus qu'un jour Brama, en voyageant, demanda à manger à un paria, qui lui présenta de la chair humaine : depuis cette tradition leur caste est honorée, et la nôtre est maudite dans toute l'Inde. Il ne nous est pas permis d'approcher des villes, et tout naïre ou reispoute peut nous tuer, si nous l'approchons seulement à la portée de notre haleine. — Par saint Georges! s'écria l'Anglais, voilà qui est bien fou et bien injuste! Comment les brames ont-ils pu persuader une pareille sottise aux Indiens? — En la leur apprenant dès l'enfance, dit le paria, et en la leur répetant sans cesse : les hommes s'instruisent comme les perroquets. — Infortuné! dit l'Anglais, comment avez-vous fait pour vous tirer de l'abîme de l'infamie où les brames vous avaient jeté en naissant? Je ne trouve rien de plus désespérant pour un homme que de le rendre vil à ses propres yeux : c'est lui ôter la première des consolations; car la plus sûre de toutes est celle qu'on trouve à rentrer en soi-même. »

« Je me suis dit d'abord, reprit le paria : l'histoire du dieu Brama est-elle bien vraie ? il n'y a que les brames, intéressés à se donner une origine céleste, qui la racontent. Ils ont sans doute imaginé qu'un paria avait voulu rendre Brama antropophage, pour se venger des parias qui refusaient de croire à ce qu'ils débitaient de leur sainteté. Après cela je me suis dit : Supposons que ce fait soit vrai ; Dieu est juste, il ne peut rendre toute une caste coupable du crime d'un de ses membres, lorsque la caste n'y a pas participé. Mais en supposant que toute la caste des parias ait pris part à ce crime, leurs descendans n'en ont pas été complices. Dieu ne punit pas plus dans les enfans les fautes de leurs aïeux qu'ils n'ont jamais vus, qu'il ne punirait dans leurs aïeux les fautes de leurs petits-enfans qui ne sont pas encore nés. Mais supposons encore que j'aie part aujourd'hui à la punition d'un paria, perfide envers son dieu, il y a des milliers d'années sans avoir eu part à son crime ; est-ce que quelque chose pourrait subsister haï de Dieu, sans être détruit aussitôt ? Si j'étais maudit de Dieu, rien de ce que je planterais ne réussirait. Enfin je me dis : Je suppose que je sois haï de Dieu, qui me fait du bien, je veux tâcher de me rendre agréable à lui, en faisant, à son exemple, du bien à ceux que je devrais haïr. »

« Mais, lui demanda l'Anglais, comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde ?

— D'abord, dit l'Indien, je me dis : Si tout le monde est ton ennemi, sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger, mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentai alors les champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais en disant : Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément, c'était d'entrer dans quelques villes. J'admirais de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises qui y abordaient de tous les points de l'horizon; les troupes de gens de guerre qui y venaient mon-

ter la garde du fond des provinces; les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers pour y notifier des événemens heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de desir à ce bruit confus qui sort des grandes villes, et qui, dans les campagnes voisines, ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais: Une congrégation d'hommes de tant d'états différens, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais, s'il ne m'est pas permis d'en approcher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres; elle passe de la cabane du pauvre dans le palais des rois. Pour jouir de la vie, il lui suffit de la lumière des étoiles; pourquoi me faut-il celle du soleil? C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit : j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands. De distance à autre, je

rencontrai de grands caravanserails bien fermés et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la ville, je traversai le superbe quartier des omrahs, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemna. Tout y retentissait du bruit des instrumens et des chansons des bayadères, qui dansaient sur les bords du fleuve à la lueur des flambeaux. Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle, mais j'en fus repoussé par des esclaves, qui en chassaient les misérables à coups de bâton. En m'éloignant du quartier des grands, je passai près de plusieurs pagodes de ma religion, où un grand nombre d'infortunés, prosternés à terre, se livraient aux larmes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces monumens de la superstition et de la terreur. Plus loin les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse *kaber-dar!* prenez garde à vous! Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison au bruit des chaînes et aux gémissemens qui en sortaient. J'entendis bientôt les cris de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant je rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues, des

patrouilles de gardes qui couraient après eux ; des groupes de mendians qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes du palais quelques débris de leurs festins ; et partout des femmes qui se prostituaient publiquement pour avoir de quoi vivre. Enfin, après une longue marche dans la même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le grand-mogol. Elle était couverte de tentes des rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Thibet. Un large fossé plein d'eau et hérissé d'artillerie faisait, comme la place, le tour de la forteresse. Je considérais, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais bien voulu y pénétrer, mais de grands korahs, ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le desir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes? c'est pour son obéissance, que tant de religions prêchent ; pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent ; pour ses trésors,

que tant de provinces s'épuisent; pour ses voluptés que tant de caravanes voyagent; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence!

» Pendant que je faisais ces réflexions, de grands cris de joie se firent entendre dans toute la place, et je vis passer huit chameaux décorés de banderoles. J'appris qu'ils étaient chargés de têtes de rebelles, que les généraux du Mogol lui envoyaient de la province du Décan, où un de ses fils, qu'il en avait nommé gouverneur, lui faisait la guerre depuis trois ans. Un peu après arriva, à bride abattue, un courrier monté sur un dromadaire; il venait annoncer la perte d'une ville frontière de l'Inde, par la trahison d'un de ses commandans qui l'avait livrée au roi de Perse. A peine ce courrier était passé, qu'un autre, envoyé par le gouverneur du Bengale, vint apporter la nouvelle que des Européens, auxquels l'empereur avait accordé, pour le bien du commerce, un comptoir à l'embouchure du Gange, y avaient bâti une forteresse, et s'y étaient emparés de la navigation du fleuve. Quelques momens après l'arrivée de ces deux courriers, on vit sortir du château un officier à la tête d'un détachement des gardes. Le Mogol lui avait ordonné d'aller dans le quartier des omrahs, et d'en amener trois des principaux, chargés de chaînes, accusés d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état. Il avait fait arrêter la veille un mollah, qui faisait dans ses

sermons l'éloge du roi de Perse, et disait hautement que l'empereur des Indes était infidèle, parce que, contre la loi de Mahomet, il buvait du vin. Enfin, on assurait qu'il venait de faire étrangler et jeter dans la Gemna une de ses femmes et deux capitaines de sa garde, convaincus d'avoir trempé dans la rebellion de son fils. Pendant que je réfléchissais sur ces tragiques événemens, une longue colonne de feu s'éleva tout à coup des cuisines du sérail : ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre, et les karnas ou grands hautbois de la garde sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : ces escadrons de cavalerie se répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de korahs, leurs habitans de courir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils s'en approchent de trop près. Je voulus m'échapper, mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eût été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme les eunuques en déménageaient les femmes sur des éléphans, ils

facilitèrent mon évasion; car, si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château, les éléphans, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt repoussé par les autres, je sortis de cet affreux chaos; et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où, sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à respirer. Je me dis : J'ai donc vu une ville! j'ai vu la demeure des maîtres des nations! Oh! de combien de maîtres ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves! Ils obéissent, jusque dans le temps du repos, aux voluptés, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice : ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisans, dont ils sont entourés, des voleurs, des mendians, des courtisanes, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit? Les maux de l'homme croissent avec ses jouissances : combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets même qui font sa consolation et sa defense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses femmes et ses enfans. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition; ni ses éléphans bien dressés repousser

loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela, aucun tyran n'a d'empire ni sur mon corps ni sur mon ame. Je puis servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité, un paria est moins malheureux qu'un empereur. En disant ces mots, les larmes me vinrent aux yeux, et, tombant, à genoux, je remerciai le ciel qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en avait montré de plus intolérables que les miens.

» Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là, je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour. J'admirais les tours, les maisons et les arbres, à la fois argentés et couverts de crêpes, qui se reflétaient au loin dans les eaux de Gemna. Je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi. Cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant la religion m'y avait rendu odieux ! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivans, j'en cherchais parmi les morts; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets offerts par la piété des parens. C'était dans ces lieux que j'ai-

mais à réfléchir. Je me disais : C'est ici la ville de la paix ; ici ont disparu la puissance et l'orgueil ; l'innocence et la vertu sont en sûreté : ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvai la mort desirable, et je venais à mépriser la terre. Je contemplérais l'orient, d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus, je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature, qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon ame s'élevait donc dans le firmament avec les astres ; et, lorsque l'aurore venait joindre à leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais dès que ses feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre ; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux. »

« Homme sensible et infortuné, dit l'Anglais, votre récit est bien touchant : croyez-moi, la plupart des villes ne méritent d'être vues que la nuit. Après tout, la nature a des beautés nocturnes qui ne sont pas les moins touchantes ; un poète fameux de mon pays n'en a pas célébré d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin avez-vous fait

pour vous rendre heureux à la lumière du jour? »

« C'était déja beaucoup d'être heureux la nuit, reprit l'Indien; la nature ressemble à une belle femme qui, pendant le jour, ne montre au vulgaire que la beauté de son visage, et qui, pendant la nuit, en dévoile de secrètes à son amant. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé; et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, et l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami à qui je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai long-temps parmi mes égaux; mais je n'y vis que des envieux. Cependant j'en trouvai un sensible, reconnaissant, fidèle et inaccessible aux préjugés: à la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux; c'était ce chien que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion; je l'élevai: il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon in-

séparable. Ce n'était pas assez : il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux arbrisseaux résistent à l'orage. La Providence combla mes desirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur. Une nuit que j'étais au cimetière des brames, j'aperçus, au clair de la lune, une jeune bramine à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur; mais je m'en rapprochai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui couvrait les cendres de sa mère brûlée depuis peu, toute vive, avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; elle y brûlait de l'encens, pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux, en voyant une personne plus infortunée que moi. Je me dis : Hélas! je suis lié des liens de l'infamie, mais tu l'es de ceux de la gloire. Au moins je vis tranquille au fond de mon précipice; et toi, toujours tremblante sur les bords du tien. Le même destin qui t'a enlevé ta mère, te menace aussi de t'enlever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie, et tu dois mourir de deux morts : si ta propre mort ne te fait descendre au tombeau, celle de ton époux t'y entraî

nera toute vivante. Je pleurais, et elle pleurait : nos yeux, baignés de larmes, se rencontrèrent, et se parlèrent comme ceux des malheureux : elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira. La nuit suivante, je revins au même lieu. Cette fois, elle avait mis une plus grande provision de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin ; et comme les brames empoisonnent souvent leurs mets funéraires pour empêcher les parias de les manger, pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je fus touché de cette marque d'humanité ; et pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y joignis des fleurs : c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage ; les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits à quelque distance du tombeau. La pitié et la reconnaissance m'enhardirent. N'osant lui parler comme paria, de peur de la compromettre, j'entrepris, comme homme, de lui exprimer toutes les affections qu'elle faisait naître dans mon ame : suivant l'usage des Indes, j'empruntai, pour me faire entendre, le langage des fleurs ; j'ajoutai aux pavots des soucis. La nuit d'après, je retrouvai mes pavots et mes soucis baignés d'eau. La nuit suivante, je devins plus hardi ; je joignis aux

pavots et aux soucis une fleur de foulsapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir, comme l'expression d'un amour humble et malheureux. Le lendemain, dès l'aurore, je courus au tombeau; mais j'y vis la foulsapatte desséchée, parce qu'elle n'avait pas été arrosée. La nuit suivante, j'y mis, en tremblant, une tulipe dont les feuilles rouges et le cœur noir exprimaient les feux dont j'étais brûlé : le lendemain je retrouvai ma tulipe dans l'état de la foulsapatte. J'étais accablé de chagrin; cependant le surlendemain j'y apportai un bouton de rose avec ses épines, comme le symbole de mes espérances mêlées de beaucoup de craintes. Mais quel fut mon désespoir, quand je vis, aux premiers rayons du jour, mon bouton de rose loin du tombeau! je crus que je perdrais la raison. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à ses pieds; mais j'y restai tout interdit en lui présentant ma rose. Elle prit la parole, et me dit : « Infortuné! tu me parles d'amour, et bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'accompagne au bûcher mon époux qui vient de mourir : il était vieux, je l'épousai enfant : adieu; retire-toi, et oublie-moi; dans trois jours, je ne serai qu'un peu de cendre. » En disant ces mots, elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis : « Malheureuse bramine! la nature a rompu les liens que la société vous avait

donnés; achevez de rompre ceux de la superstition : vous le pouvez en me prenant pour votre époux. — Quoi! reprit-elle en pleurant, j'échapperais à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre! Ah! si tu m'aimes, laisse-moi mourir. — A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens! Chère bramine, fuyons ensemble au fond des forêts; il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons : l'amour, la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée! déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée, appuie-toi sur moi, je serai ton palmier. » Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel; et laissant tomber une de ses mains dans la mienne, de l'autre elle prit ma rose. Aussitôt, je la saisis par le bras, et nous nous mîmes en route. Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parens qu'elle s'y était noyée. Nous marchâmes pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans des rizières. Enfin, nous arrivâmes dans cette contrée que la guerre autrefois a dépeuplée d'habitans. Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Je révère ma femme comme le soleil, et je l'aime comme la

lune. Dans cette solitude, nous nous tenons lieu de tout : nous étions méprisés du monde, mais comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne, ou celles que j'en reçois, nous paraissent plus douces que les applaudissemens d'un peuple. » En disant ces mots, il regardait son enfant dans son berceau, et sa femme qui versait des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit à son hôte : « En vérité, ce qui est en honneur chez les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré. Mais Dieu est juste ; vous êtes mille fois plus heureux dans votre obscurité que le chef des brames de Jagrenat dans toute sa gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à toutes les révolutions de la fortune ; c'est sur les brames que tombent la plupart des fléaux des guerres civiles et étrangères qui désolent votre beau pays depuis tant de siècles : c'est à eux qu'on s'adresse souvent pour avoir des contributions forcées, à cause de l'empire qu'ils exercent sur l'opinion des peuples. Mais, ce qu'il y a de plus cruel pour eux, ils sont les premières victimes de leur religion inhumaine. A force de prêcher l'erreur, ils s'en pénètrent eux-mêmes au point de perdre le sentiment de la vérité, de la justice, de l'humanité, de la piété ; ils sont liés des chaînes de la superstition dont ils veulent captiver leurs compatriotes ; ils sont forcés à chaque instant

de se laver, de se purifier et de s'abstenir d'une multitude de jouissances innocentes, enfin, ce qu'on ne peut dire sans horreur, par une suite de leur dogmes barbares, ils voient brûler vives leurs parentes, leurs mères, leurs sœurs et leurs propres filles : ainsi les punit la nature dont ils ont violé les lois. Pour vous, il vous est permis d'être sincère, bon, juste, hospitalier, pieux; et vous échappez aux coups de la fortune et aux maux de l'opinion par votre humiliation même. »

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché lorsque, le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avait pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin : il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seule-

ment au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui : il en sortait une petite source qui arrosait ce jardin planté sans ordre. On y voyait pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers et d'autres végétaux, tous chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étaient couverts; le bétel serpentait autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déja leurs sommets; on y voyait voltiger des colibris étincelans comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé, ou cinq-cents-voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmans ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais, je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop petit; à votre place, j'y ajouterais un boulingrin, et je l'etendrais dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert. Une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche. » En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui al-

laitait son enfant : elle avait servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit : « Mon hôte, les campagnes sont encore inondées des pluies de la nuit, les chemins sont impraticables; passez ce jour avec nous. — Je ne le puis, dit le docteur, j'ai trop de monde avec moi. — Je le vois, reprit le paria, vous avez hâte de quitter le pays des brames pour retourner dans celui des chrétiens, dont la religion fait vivre tous les hommes en frères. » Le docteur se leva en soupirant. Alors le paria fit un signe à sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et de fruits. Le paria, prenant la parole pour elle, dit à l'Anglais : « Seigneur, excusez notre pauvreté; nous n'avons, pour parfumer nos hôtes suivant l'usage de l'Inde, ni ambre gris, ni bois d'aloès; nous n'avons que des fleurs et des fruits; mais j'espère que vous ne mépriserez pas cette petite corbeille remplie par les mains de ma femme : il n'y a ni pavots, ni soucis, mais des jasmins, du mougris et des bergamottes, symboles, par la durée de leurs parfums, de notre affection, dont le souvenir nous restera lors même que nous ne nous verrons plus. » Le docteur prit la corbeille, et dit au paria : « Je ne saurais trop reconnaître votre hospitalité, et vous témoigner toute l'estime que je vous porte : acceptez cette montre d'or; elle est de Greenham, le plus fameux horloger de Londres;

on ne la remonte qu'une fois par an. » Le paria lui répondit : « Seigneur, nous n'avons pas besoin de montre; nous en avons une qui va toujours et qui ne se dérange jamais : c'est le soleil. — Ma montre sonne les heures, ajouta le docteur. — Nos oiseaux les chantent, repartit le paria. — Au moins, dit le docteur, recevez ces cordons de corail, pour faire des colliers rouges à votre femme et à votre enfant. — Ma femme et mon enfant, répondit l'Indien, ne manqueront jamais de colliers rouges, tant que notre jardin produira des pois d'Angole. — Acceptez donc, dit le docteur, ces pistolets pour vous défendre des voleurs dans votre solitude. — La pauvreté, dit le paria, est un rempart qui éloigne de nous les voleurs; l'argent dont vos armes sont garnies suffirait pour les attirer. Au nom de Dieu qui nous protége et de qui nous attendons notre récompense, ne nous enlevez pas le prix de notre hospitalité. — Cependant, reprit l'Anglais, je désirerais que vous conservassiez quelque chose de moi. — Eh bien, mon hôte, répondit le paria, puisque vous le voulez, j'oserai vous proposer un échange; donnez-moi votre pipe, et recevez la mienne : lorsque je fumerai dans la vôtre, je me rappellerai qu'un docteur européen n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez un pauvre paria. » Aussitôt le docteur lui présenta sa pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure était d'ambre jaune, et reçut en retour celle du paria,

dont le tuyau était de bambou, et le fourneau de terre cuite.

Ensuite il appela ses gens qui étaient tous morfondus de leur mauvaise nuit passée; et après avoir embrassé le paria, il monta dans son palanquin. La femme du paria, qui pleurait, resta sur la porte de la cabane, tenant son enfant dans ses bras, mais son mari accompagna le docteur jusqu'à la sortie du bois, en le comblant de bénédictions. « Que Dieu soit votre récompense, lui disait-il, pour votre bonté envers les malheureux! que je lui sois en sacrifice pour vous! qu'il vous ramène heureusement en Angleterre, ce pays de savans et d'amis, qui cherchent la vérité par tout le monde pour le bonheur des hommes! Le docteur lui répondit: « J'ai parcouru la moitié du globe, et je n'ai vu partout que l'erreur et la discorde: je n'ai trouvé la vérité et le bonheur que dans votre cabane. » En disant ces mots, ils se séparèrent l'un de l'autre en versant des larmes. Le docteur était déja bien loin dans la campagne, qu'il voyait encore le bon paria au pied d'un arbre, qui lui faisait signe des mains pour lui dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'embarqua pour Chandernagor, d'où il fit voile pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit les quatre-vingt-dix ballots de ses manuscrits au président de la Société royale, qui les déposa au muséum britannique, où les savans et les journalistes s'occupent

encore aujourd'hui à en faire des traductions, des éloges, des diatribes, des critiques et des pamphlets. Quant au docteur, il garda pour lui les trois réponses du paria sur la vérité. Il fumait souvent dans sa pipe; et quand on le questionnait sur ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages, il répondait : « Il faut chercher la vérité avec un cœur simple; on ne la trouve que dans la nature ; on ne doit la dire qu'aux gens de bien.» A quoi il ajoutait : « On n'est heureux qu'avec une bonne femme. »

FIN DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

NOTES DE L'AVANT-PROPOS

DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

1. A cause des intérêts de la vérité.

La science, cette commune de l'esprit humain, a aussi ses aristocraties ; ce sont les académies. On en jugera par la conduite d'un de leurs principaux membres, à l'égard de ma *Théorie des Marées*.

D'abord il l'a décriée tant qu'il a pu dans ses sociétés particulières ; il a empêché les journaux sur lesquels les académies étendent leur influence, c'est-à-dire les plus répandus, d'en faire aucun extrait : il s'est même amusé, m'a-t-on dit, dans ses cercles privés, à jeter des ridicules sur mes noms de baptême, qui sont à la tête de mes *Études de la Nature*, parce que je n'ai pas l'honneur d'accompagner, comme lui, mon nom de famille d'une longue suite de titres académiques. Comme, pendant l'ancien régime, son nom était dans toutes les feuilles publiques, et sa personne dans toutes les antichambres des *grands*, il lui a été facile d'agir comme il l'a voulu à l'égard d'un solitaire qui ne s'occupait que de l'étude de la nature ; mais jugeant, depuis la révolution, que tous ses moyens de crédit pourraient fort bien ne plus s'entr'aider, et voyant mes travaux, malgré ces obstacles, gagner peu à peu de la faveur, il a changé de conduite à mon égard. Il est venu, l'été dernier, me voir à la

campagne, où j'étais allé passer quelques jours. Il répandit d'abord dans le voisinage que j'étais un de ses bons et anciens amis. La vérité est que je ne lui avais jamais parlé, et que, malgré sa célébrité, je ne me rappelais pas même l'avoir vu. Il vint donc dans la maison où j'étais, et nous eûmes ensemble une conversation particulière, dont je retrancherai ici tout ce qui n'a pas rapport à ma *Théorie des Marées*, l'objet secret de sa visite.

Après quelques préambules de complimens, il me dit : « C'est bien dommage, monsieur, que vous ayez » avancé dans vos *Études de la Nature* que la fonte des » glaces polaires était la cause des marées. C'est une » opinion insoutenable, contraire à celle de toutes les » académies de l'Europe ; c'est une grande erreur. — » Monsieur, lui répondis-je, vous auriez dû la réfuter. » — Que réfuter, lorsque vous n'avez apporté aucune » preuve en faveur de votre théorie? — Il y en a deux » fois plus que dans celle des astronomes. Je pourrais » en faire des volumes in-4°, si je recueillais seulement » celles que j'ai notées dans les voyages des marins. » Après tout, je ne manque pas de suffrages. — Oh ! il » ne faut pas s'arrêter à ce que disent quelques journaux » qui n'y entendent rien. » Je soupçonnai alors qu'il voulait parler de l'extrait des papiers anglais, rapporté par le *Moniteur*. « Quand il n'y aurait, lui dis-je, dans » ma théorie que l'objection géométrique que j'ai faite » contre les académiciens qui se sont égarés sur les pas » de Newton, en concluant, de la grandeur des degrés » vers les pôles, que la terre y était aplatie, vous auriez » dû y répondre. — Qu'entendez-vous par un degré? » reprit-il avec chaleur. — Ce qu'entendent tous les » géomètres, la 360e partie d'un cercle. — Vous êtes

» tombé dans la même erreur que M. de La Hire, il y » a 130 ans. Ce n'est point par l'arc d'un cercle qu'on » mesure un degré, c'est par sa perpendiculaire. » En même temps, pour me le démontrer, il tira de sa poche un crayon blanc, et se mit à tracer, sur une porte, un cercle, deux rayons, une corde, des sinus, etc... Je l'arrêtai, en lui disant : « Vous sortez de la question. » Ce n'est pas de la perpendiculaire du degré de Tornéo » que les académiciens ont rapporté la mesure, mais de » la portion de la courbe terrestre comprise entre deux » rayons qui mesurent un degré céleste du méridien. Ils » ont trouvé au cercle polaire cette portion de la circon- » férence de la terre qu'ils appellent, ainsi que moi, un » degré de 57,422 toises, qui s'est trouvé surpasser de » 674 toises le degré mesuré au Pérou, près de l'équa- » teur, degré dont l'arc ne contient que 56,748 toises : » d'où ils ont conclu que les degrés ou portions de la » circonférence de la terre correspondant aux degrés du » méridien céleste, allaient en croissant vers les pôles, » et que par conséquent la circonférence de la terre y » était aplatie. Maintenant, si vous pouvez faire entrer » cette courbe construite sur le diamètre de la sphère, » et formée de degrés plus grands que ceux de la sphère, » dans la sphère même, j'ai tort. »

Ne sachant que me répondre, il changea de conversation. Il me dit : « Vous avez avancé que les marées » étaient de douze heures dans la mer du Sud, et cela » n'est pas. — Je n'ai pas dit cela, lui répondis-je, quoi- » que je sois disposé à le croire pour tout l'hémisphère » entier, mais je n'ai pas eu de preuves suffisantes pour » l'affirmer. Je n'ai cité que cinq ou six endroits de la » mer du Sud où les marées sont de douze heures. J'en

» ai trouvé depuis plusieurs autres d'une égale durée, » dans la mer des Indes et même dans notre hémisphère, » entre autres celles du Tonquin, rapportées par Dam- » pier. » Comme un quatrième volume de mes *Études de la Nature* se trouva sous ma main, je lui montrai, dans l'avis qui est en tête, les témoignages de Carteret, de Biron, de Cook, de Clerke, sur les marées de douze heures dans la mer du Sud. Après les avoir lus, il me dit: « Savez-vous l'anglais? » Je me rappelai alors la circonstance où le *Medecin malgré lui* demande: savez-vous le latin? « Non, lui répondis-je; » et je crus qu'il allait me parler anglais. « Il ne faut pas, reprit-il, citer » d'après des traductions. J'ai chez moi vos voyageurs » en originaux; il n'y est nulle part question des marées » de douze heures. J'en suis bien sûr, car j'ai fait un » traité de toutes les marées du globe, que j'ai trouvées » partout égales aux nôtres. » Il me parut d'abord fort étrange qu'il eût fait un traité des marées de tout le globe, sans avoir cité des traductions; mais ce point ne méritait pas de réponse. « Comment! lui dis-je, vous vou- » lez que des traducteurs aussi éclairés et aussi exacts » que ceux que j'ai cités se soient trompés sur des points » aussi importans à la navigation et à l'astronomie, et » qu'ils aient affirmé que les marées étaient de douze » heures dans plusieurs endroits de la mer du Sud, lors- » que les voyageurs qu'ils traduisaient assuraient positi- » vement qu'elles n'étaient que de six heures! Cela est » impossible! »

Alors je mis fin à la conversation, en lui disant: « At- » taquez publiquement ma théorie, et je vous répon- » drai. » Il me repartit qu'il n'en avait pas l'intention; mais qu'il était venu pour m'éclairer. J'ai rapporté le

précis de notre dialogue; c'est au public à juger de quel côté ont été la bonne foi et la lumière.

J'ai réfuté l'erreur des académiciens avec des preuves simples et intelligibles à tout le monde; pourquoi n'en emploient-ils pas de semblables à mon égard, si je suis moi-même dans l'erreur.

Il ne s'agit que d'une vérité élémentaire de géométrie. Il est certain que la demi-circonférence de la terre contient 180 degrés, et que ses degrés étant pour la plupart plus grands que les 180 degrés de la demi-sphère construite sur le même diamètre, elle ne peut y être renfermée.

Un officier du *génie* m'écrivit de Mézières, il y a deux ans, que, par ce simple raisonnement, il avait réduit un professeur de mathématiques, non au silence, car quel professeur s'y est vu forcé? mais à répondre une absurdité. Je lui disais, m'écrit-il, que, la courbe terrestre étant plus étendue que l'arc sphérique, elle ne pouvait y être renfermée, si on ne l'y suppose rentrante et les pôles creusés en entonnoir. Le croirez-vous? ajoute-t-il; il m'a répondu: J'aime mieux croire que les pôles du monde sont creusés en entonnoir, que de croire que Newton s'est trompé.

Plusieurs newtoniens sont disposés à adopter ma théorie des marées par la fonte des glaces polaires; c'est déjà un grand point de gagné; mais ils veulent que je leur accorde l'aplatissement des pôles, avec l'élévation des mers sous l'équateur, par la force centrifuge; et c'est ce qui est contraire à l'expérience. Je pourrais faire de nouveaux volumes en faveur de ma théorie, dussent-ils devenir la proie des contrefacteurs comme le reste de mes ouvrages. Mais comment détruire une er-

reur consacrée par le nom de Newton, et professée par tous les géomètres de l'Europe? Comment lutter seul contre des académies coalisées entre elles, qui ferment les yeux à l'évidence, et leurs journaux à mes preuves?

Malgré leur différence, j'ose leur prédire que cette vérité qu'ils rejettent deviendra un jour la base de l'étude de la nature.

O hommes de mon siècle! on ne vous intéresse qu'avec des contes.

P. S. Je me suis trompé en accusant les astronomes d'inconséquence, ainsi que je l'ai dit franchement dans une note de l'avis du premier volume de ma quatrième édition des *Études de la Nature*. J'ignorais qu'ils supposaient à la terre les degrés de son méridien la plupart plus petits que ceux de la sphère, surtout près de l'équateur. Je n'admets pas leur théorie, et il ne me sera pas difficile de la réfuter un jour par des preuves de fait, géographiques et physiques.

J'ai encore bien d'autres objections à faire contre elle. Si la force centrifuge élève la mer, sous l'équateur, de cinq lieues et demie au-dessus des pôles, elle doit y élever encore davantage l'atmosphère, qui est un fluide bien plus mobile que l'océan. Le baromètre, chargé de ce grand volume d'air, devrait hausser considérablement sous la ligne : or c'est ce qui n'arrive pas. Par la même raison, si la lune, en passant au méridien, attire l'océan, elle doit attirer aussi l'atmosphère, et le baromètre alors devrait hausser et annoncer les marées : or c'est ce qui n'arrive pas. On ne peut répondre à ces objections que par des sophismes.

D'un autre côté, on explique, par ma théorie de la fonte alternative des glaces polaires, une infinité de pro-

blèmes inexplicables par celle des physiciens. Par exemple, pourquoi l'hiver est-il plus tiède et l'été plus froid sur les bords de la mer Atlantique, que dans les parties correspondantes des continens? C'est parce qu'en hiver l'océan Atlantique vient de la zone torride, et qu'en été il descend de la zone glaciale. Voyez la note du premier volume des *Études*. On peut expliquer par la même théorie pourquoi les îles de l'Asie sont plus chaudes que celles de l'Amérique, situées aux mêmes latitudes, ainsi que beaucoup d'autres effets physiques, dont je ne puis m'occuper ici.

2. Et la seconde par la France.

La France n'a eu besoin d'imiter aucune nation sur ces deux points : depuis long-temps elle envoyait des savans dans les pays étrangers, et y répandait ses arts, ses modes et sa langue; mais c'était pour sa gloire : il faut espérer qu'elle la dirigera au bonheur des hommes par sa nouvelle constitution. Le patriotisme n'est qu'une des branches de l'humanité.

3. Quand on lui dédia le pin.

On dédia pareillement le chêne à Jupiter, l'olivier à Minerve, le pin à Pan, le laurier à Apollon, le myrte à Vénus, etc...

On consacra aussi des arbres aux demi-dieux et aux héros : le peuplier était l'arbre d'Hercule. Enfin des nymphes, des bergers et des bergères eurent part au reste de la végétation : la jalouse Clytie donna sa jaunisse et son attitude au tournesol, Adonis teignit de son sang la fleur qui porte son nom, etc. Les plantes, et surtout les arbres, furent les premiers monumens des hommes. J'ai donc pu faire servir, à l'île de France,

deux cocotiers de monumens à la naissance de Paul et de Virginie, sans prendre cette idée dans un poète moderne célèbre, qui s'en est plaint sans sujet; il est assez riche de ses propres idées pour qu'on puisse lui en emprunter; mais, si celle-là n'était pas dans la nature, je l'aurais trouvée, comme lui, dans les anciens, ses modèles. Elle est fort commune chez les botanistes, qui déterminent, avec des plantes nouvelles, des époques d'amitié et de reconnaissance, en leur faisant porter les noms de leurs patrons et de leurs amis. Enfin, les astronomes ont étendu ce sentiment aux astres; et les marins, aux terres, aux fleuves et aux îles qu'ils découvrent, auxquels ils donnent des noms de saints, de rois, de capitaines, d'événemens, de conquêtes et de massacres, dont ils veulent conserver le souvenir. Quand la plupart des objets de la terre et des cieux servent de monumens aux passions des hommes, et souvent à leurs fureurs, n'ai-je pu avoir la pensée de consacrer, dans une forêt, deux arbres à l'innocence et à l'amour maternel?

FIN DES NOTES.

LE CAFÉ DE SURATE.

Il y avait à Surate un café où beaucoup d'étrangers s'assemblaient l'après-midi. Un jour il y vint un seidre persan, ou docteur de la *loi*, qui avait écrit toute sa vie sur la théologie, et qui ne croyait plus en Dieu. Qu'est-ce que Dieu ? disait-il; d'où vient-il? qu'est-ce qui l'a créé? où est-il? Si c'était un corps, on le verrait : si c'était un esprit, il serait intelligent et juste; il ne permettrait pas qu'il y eût des malheureux sur la terre. Moi-même, après avoir tant travaillé pour son service, je serais pontife à Ispahan, et je n'aurais pas été forcé de m'enfuir de la Perse après avoir cherché à éclairer les hommes. Il n'y a donc point de Dieu. Ainsi le docteur, égaré par son ambition, à force de raisonner sur la première raison de toutes choses, était venu à perdre la sienne, et à croire que c'était non sa propre intelligence qui n'existait plus, mais celle qui gouverne l'univers. Il avait pour esclave un Cafre presque nu, qu'il laissa à la porte du café. Pour lui, il fut se coucher sur un sofa, et il prit une tasse de coquenar ou d'opium. Lorsque cette boisson commença à échauffer son cer-

veau, il adressa la parole à son esclave, qui était assis sur une pierre au soleil, occupé à chasser les mouches qui le dévoraient, et lui dit : Misérable noir ! crois-tu qu'il y ait un Dieu ? — Qui peut en douter ? lui répondit le Cafre. En disant ces mots, le Cafre tira d'un lambeau de pagne qui lui ceignait les reins, un petit marmouset de bois, et dit : Voilà le Dieu qui m'a protégé depuis que je suis au monde ; il est fait d'une branche de l'arbre fétiche de mon pays. Tous les gens du café ne furent pas moins surpris de la réponse de l'esclave que de la question de son maître.

Alors un brame haussant les épaules, dit au nègre : Pauvre imbécile ! comment ! tu portes ton dieu dans ta ceinture ! Apprends qu'il n'y a point d'autre dieu que Brama, qui a créé le monde, et dont les temples sont sur les bords du Gange. Les brames sont ses seuls prêtres, et c'est par sa protection particulière qu'ils subsistent depuis cent vingt mille ans, malgré toutes les révolutions de l'Inde. Aussitôt un courtier juif prit la parole, et dit : Comment les brames peuvent-ils croire que Dieu n'a de temples que dans l'Inde, et qu'il n'existe que pour leur caste ? Il n'y a d'autre Dieu que celui d'Abraham, qui n'a d'autre peuple que celui d'Israël. Il le conserve quoique dispersé par toute la terre, jusqu'à ce qu'il l'ait rassemblé à Jérusalem pour lui donner l'empire des nations, lorsqu'il y aura relevé son temple, jadis la mer-

veille de l'univers. En disant ces mots, l'Israélite versa quelques larmes. Il allait parler encore lorsqu'un Italien en robe bleue lui dit en colère : Vous faites Dieu injuste, en disant qu'il n'aime que le peuple d'Israël. Il l'a rejeté depuis plus de dix-sept cents ans comme vous en pouvez juger par sa dispersion même. Il appelle aujourd'hui tous les hommes dans l'église romaine, hors laquelle il n'y a point de salut. Un ministre protestant, de la mission danoise de Trinquebar, répondit en pâlissant au missionnaire catholique : Comment pouvez-vous restreindre le salut des hommes à votre communion idolâtre ? apprenez qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui, suivant l'Evangile, adorent Dieu en esprit et en vérité, sous la loi de Jésus. Alors un Turc, officier de la douane de Surate, qui fumait sa pipe, dit aux deux chrétiens d'un air grave. Padres, comment pouvez-vous borner la connaissance de Dieu à vos églises ? la loi de Jésus a été abolie depuis l'arrivée de Mahomet, le paraclet prédit par Jésus lui-même le verbe de Dieu. Votre religion ne subsiste plus que dans quelques royaumes, et c'est sur ses ruines que la nôtre s'est élevée dans la plus belle portion de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie et de ses îles. Elle est aujourd'hui assise sur le trône du Mogol, et se répand jusque dans la Chine, ce pays de lumières. Vous reconnaissez vous-même la réprobation des Juifs à leur humiliation ; reconnaissez donc la mission du pro

phète à ses victoires. Il n'y aura de sauvés que les amis de Mahomet et d'Omar : car pour ceux qui suivent Ali, ce sont des infidèles. A ces mots, le seidre qui était de Perse, où le peuple suit la secte d'Ali, se mit à sourire ; mais il s'éleva une grande querelle dans le café, à cause de tous les étrangers qui étaient de diverses religions, et parmi lesquels il y avait encore des chrétiens abyssins, des Cophtes, des Tartares lamas, des Arabes ismaélites et des Guèbres ou adorateurs du feu. Tous disputaient sur la nature de Dieu et sur son culte, chacun soutenant que la véritable religion n'était que dans son pays.

Il y avait là un lettré de la Chine, disciple de Confucius, qui voyageait pour son instruction. Il était dans un coin du café, prenant du thé, écoutant tout et ne disant mot. Le douanier turc, s'adressant à lui, lui cria d'une voix forte : Bon Chinois, qui gardez le silence, vous savez que beaucoup de religions ont pénétré à la Chine. Des marchands de votre pays, qui avaient besoin ici de mes services, me l'ont dit, en m'assurant que celle de Mahomet était la meilleure. Rendez comme eux justice à la vérité : que pensez-vous de Dieu et de la religion de son prophète ? Il se fit alors un grand silence dans le café. Le disciple de Confucius, ayant retiré ses mains dans les larges manches de sa robe, et les ayant croisées sur sa poitrine, se recueillit en lui-même, et dit d'une voie douce et

posée : Messieurs, si vous me permettez de vous le dire, c'est l'ambition qui empêche, en toutes choses, les hommes d'être d'accord; si vous avez la patience de m'entendre, je vais vous en citer un exemple qui est encore tout frais à ma mémoire. Lorsque je partis de la Chine pour venir à Surate, je m'embarquai sur un vaisseau anglais qui avait fait le tour du monde. Chemin faisant, nous jetâmes l'ancre sur la côte orientale de Sumatra. Sur le midi, étant descendus à terre avec plusieurs gens de l'équipage, nous fûmes nous asseoir sur le bord de la mer, près d'un petit village, sous des cocotiers, à l'ombre desquels se reposaient plusieurs hommes de divers pays. Il y vint un aveugle qui avait perdu la vue à force de contempler le soleil. Il avait eu l'ambitieuse folie d'en comprendre la nature, afin de s'en approprier la lumière. Il avait tenté tous les moyens de l'optique, de la chimie, et même de la nécromancie, pour renfermer un de ses rayons dans une bouteille; n'ayant pu en venir à bout, il disait : La lumière du soleil n'est point un fluide, car elle ne peut être agitée par le vent; ce n'est point un solide, car on ne peut en détacher des morceaux; ce n'est point un feu, car elle ne s'éteint point dans l'eau; ce n'est point un esprit, puisqu'elle est visible; ce n'est point un corps, puisqu'on ne peut la manier; ce n'est pas même un mouvement, puisqu'elle n'agite pas les corps les plus légers : ce n'est donc rien du

tout. Enfin, à force de contempler le soleil et de raisonner sur sa lumière, il en avait perdu les yeux, et qui pis est, la raison. Il croyait que c'était non pas sa vue, mais le soleil qui n'existait plus dans l'univers. Il avait pour conducteur un nègre qui, ayant fait asseoir son maître à l'ombre d'un cocotier, ramassa par terre un de ses cocos, et se mit à faire un lampion avec sa coque, une mèche avec son caire, et à exprimer de sa noix un peu d'huile pour mettre dans son lampion. Pendant que le nègre s'occupait ainsi, l'aveugle lui dit en soupirant : Il n'y a donc plus de lumière au monde ?— Il y a celle du soleil, répondit le nègre. — Qu'est-ce que le soleil ? reprit l'aveugle. — Je n'en sais rien, répondit l'Africain, si ce n'est que son lever est le commencement de mes travaux, et son coucher en est la fin. Sa lumière m'intéresse moins que celle de mon lampion qui m'éclaire dans ma case : sans elle, je ne pourrais vous servir pendant la nuit. Alors, montrant son petit coco, il dit : Voilà mon soleil. A ce propos, un homme du village, qui marchait avec des béquilles, se mit à rire : et, croyant que l'aveugle était un aveugle-né, il lui dit : Apprenez que le soleil est un globe de feu qui s'élève tous les jours dans la mer, et qui se couche tous les soirs à l'occident dans les montagnes de Sumatra. C'est ce que vous verriez vous-même ainsi que nous tous, si vous jouissiez de la vue. Un pêcheur prit alors la parole et dit au boi-

teux : On voit bien que vous n'êtes jamais sorti de votre village. Si vous aviez des jambes, et que vous eussiez fait le tour de l'île de Sumatra, vous sauriez que le soleil ne se couche point dans ses montagnes ; mais il sort tous les matins de la mer, et il y rentre tous les soirs pour se rafraîchir; c'est ce que je vois tous les jours le long des côtes. Un habitant de la presqu'île de l'Inde dit alors au pêcheur : Comment un homme qui a le sens commun peut-il croire que le soleil est un globe de feu, et que chaque jour il sort de la mer, et qu'il y rentre sans s'éteindre? Apprenez donc que le soleil est une deuta ou divinité de mon pays, qu'il parcourt tous les jours le ciel sur un char, tournant autour de la montagne d'or de Merouwa; que lorsqu'il s'éclipse, c'est qu'il est englouti par les serpens ragou et kétou, dont il n'est délivré que par les prières des Indiens sur les bords du Gange. C'est une ambition bien folle à un habitant de Sumatra de croire qu'il ne luit que sur l'horizon de son île; elle ne peut entrer que dans la tête d'un homme qui n'a navigué que dans une pirogue. Un Lascar, patron d'une barque de commerce qui était à l'ancre, prit alors la parole, et dit : C'est une ambition encore plus folle de croire que le soleil préfère l'Inde à tous les pays du monde. J'ai voyagé dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie, à Madagascar, aux îles Moluques et aux Philippines; le soleil éclaire tous ces pays, ainsi

que l'Inde. Il ne tourne point autour d'une montagne; mais il se lève dans les îles du Japon, qu'on appelle pour cette raison Jepon ou Gé-puen, naissance du soleil, et il se couche bien loin à l'occident, derrière les îles d'Angleterre. J'en suis bien sûr, car je l'ai ouï dire dans mon enfance à mon grand-père, qui avait voyagé jusqu'aux extrémités de la mer. Il allait en dire davantage, lorsqu'un matelot anglais de notre équipage l'interrompit, en disant : Il n'y a point de pays où l'on connaisse mieux le cours du soleil qu'en Angleterre : apprenez donc qu'il ne se lève et ne se couche nulle part. Il fait sans cesse le tour du monde; et j'en suis bien certain, car nous venons de le faire aussi, et nous l'avons rencontré partout. Alors, prenant un rotin des mains d'un des auditeurs, il traça un cercle sur le sable, tâchant de leur expliquer le cours du soleil d'un tropique à l'autre; mais, n'en pouvant venir à bout, il prit à témoin de tout ce qu'il voulait dire le pilote de son vaisseau. Ce pilote était un homme sage qui avait entendu toute la dispute sans rien dire; mais quand il vit que tous les auditeurs gardaient le silence pour l'écouter, il prit alors la parole, et leur dit : « Chacun de vous » trompe les autres et en est trompé. Le soleil ne » tourne point autour de la terre, mais c'est la » terre qui tourne autour de lui, lui présentant » tour à tour, en vingt-quatre heures, les îles du » Japon, des Philippines, les Moluques, Sumatra,

» l'Afrique, l'Europe, l'Angleterre et bien d'au-
» tres pays. Le soleil ne luit point seulement pour
» une montagne, une île, un horizon, une mer,
» ni même pour la terre; mais il est au centre de
» l'univers, d'où il éclaire avec elle cinq autres
» planètes qui tournent aussi autour de lui, et
» dont quelques-unes sont bien plus grosses que
» la terre, et bien plus éloignées qu'elle du soleil.
» Tel est entre autres Saturne, de trente mille
» lieues de diamètre, et qui en est à deux cent
» quatre-vingt-cinq millions de lieues de distance.
» Je ne parle pas des lunes qui renvoient aux pla-
» nètes éloignées du soleil sa lumière, et qui sont
» en bon nombre. Chacun de vous aurait une idée
» de ces vérités, s'il jetait seulement, la nuit, les
» yeux au ciel, et s'il n'avait pas l'ambition de
» croire que le soleil ne luit que pour son pays. »
Ainsi parla, au grand étonnement de ses auditeurs, le pilote qui avait fait le tour du monde et observé les cieux.

Il en est de même, ajouta le disciple de Confucius, de Dieu comme du soleil. Chaque homme croit l'avoir à lui seul, dans sa chapelle, ou au moins dans son pays. Chaque peuple croit renfermer dans ses temples celui que l'univers visible ne renferme pas. Cependant, est-il un temple comparable à celui que Dieu lui-même a élevé pour rassembler tous les hommes dans la même communion? Tous les temples du monde ne sont faits

qu'à l'imitation de celui de la nature. On trouve, dans la plupart, des lavoirs ou bénitiers, des colonnes, des voûtes, des lampes, des statues, des inscriptions, des livres de la loi, des sacrifices, des autels et des prêtres. Mais dans quel temple y a-t-il un bénitier aussi vaste que la mer, qui n'est point renfermé dans une coquille? d'aussi belles colonnes que les arbres des forêts, ou ceux des vergers chargés de fruits? une voûte aussi élevée que le ciel, et une lampe aussi éclatante que le soleil? Où verra-t-on des statues aussi intéressantes que tant d'êtres sensibles qui s'aiment, qui s'entr'aident et qui parlent? des inscriptions aussi intelligibles et plus religieuses que les bienfaits mêmes de la nature? un livre de la loi aussi universel que l'amour de Dieu fondé sur notre reconnaissance, et que l'amour de nos semblables sur nos propres intérêts? des sacrifices plus touchans que ceux de nos louanges pour celui qui nous a tout donné, et de nos passions pour ceux avec lesquels nous devons tout partager? enfin un autel aussi saint que le cœur de l'homme de bien, dont Dieu même est le pontife? Ainsi plus l'homme étendra loin la puissance de Dieu, plus il approchera de sa connaissance; et plus il aura d'indulgence pour les hommes, plus il imitera sa bonté. Que celui donc qui jouit de la lumière de Dieu, répandue dans tout l'univers, ne méprise pas le superstitieux qui n'en aperçoit qu'un petit rayon dans son idole, ni même

l'athée qui en est tout-à-fait privé, de peur qu'en punition de son orgueil, il ne lui arrive, comme à ce philosophe qui, voulant s'approprier la lumière du soleil, devint aveugle, et se vit réduit, pour se conduire, à se servir du lampion d'un nègre.

Ainsi parla le disciple de Confucius; et tous les gens du café qui disputaient sur l'excellence de leurs religions, gardèrent un profond silence.

FIN DU CAFÉ DE SURATE.

VOYAGE EN SILÉSIE.

Lorsque je revenais de Russie en France, je me trouvais avec un bon nombre de voyageurs de différentes nations, sur le chariot de poste qui mène de Riga à Breslau. Nous étions rangés deux à deux, assis sur des bancs de bois, nos malles sous nos pieds, le ciel sur nos têtes, voyageant jour et nuit, exposés à toutes les injures de l'air, et ne trouvant dans les auberges de la route que du pain noir, de l'eau-de-vie de grain et du café. Telle est la manière de voyager en Russie, en Prusse, en Pologne, et dans la plupart des pays du nord. Après avoir traversé, tantôt de grandes forêts de sapins et de bouleaux, tantôt des campagnes sablonneuses, nous entrâmes dans des montagnes couvertes de hêtres et de chênes, qui séparent la Pologne de la Silésie.

Quoique mes compagnons de voyage sussent le français, langue aujourd'hui universelle en Europe, ils parlaient fort peu. Un matin, au lever de l'aurore, nous nous trouvâmes sur une colline, auprès d'un château situé dans une position charmante. Plusieurs ruisseaux circulaient à travers ses longues avenues de tilleuls, et formaient au

bas des îles plantées de vergers au milieu des prairies. Au loin, autant que la vue pouvait s'étendre, nous apercevions les riches campagnes de la Silésie, couvertes de moissons, de villages et de maisons de plaisance arrosées par l'Oder, qui les traversait comme un ruban d'argent et d'azur. « Oh la belle vue! s'écria un peintre italien qui allait à Dresde; il me semble voir le Milanais. » Un astronome de l'académie de Berlin se mit à dire : « Voilà de grandes plaines; on pourrait y tracer une longue base, et par ces clochers avoir une belle suite de triangles. » Un baron autrichien souriant dédaigneusement, répondit au géomètre : « Sachez que cette terre est des plus nobles d'Allemagne; tous ces clochers que vous voyez là-bas en dépendent. — Cela étant, repartit un marchand suisse, les habitans y sont donc serfs. Par ma foi, c'est un pauvre pays. » Un officier hussard prussien, qui fumait sa pipe, la retira gravement de sa bouche, et se mit à dire d'un ton ferme : « Personne ici ne relève que du roi de Prusse. Il a délivré les Silésiens du joug de l'Autriche et de ses nobles. Je me souviens qu'il nous a fait camper ici il y a quatre ans. Oh! les belles campagnes pour donner une bataille! j'établirais mes magasins dans le château, et mon artillerie sur ses terrasses. Je border ais la rivière avec mon infanterie, je mettrais ma cavalerie sur les ailes; et avec trente mille hommes j'attendrais ici toutes les forces de l'em-

pire. Vive Frédéric! » A peine s'était-il remis à fumer, qu'un officier russe prit la parole : « Je ne voudrais pas, dit-il, vivre dans un pays comme la Silésie, ouvert à toutes les armées. Nos cosaques l'ont ravagé dans la dernière guerre, et sans nos troupes réglées qui les continrent, ils n'y auraient pas laissé une chaumière debout. C'est encore pis à présent. Les paysans peuvent y plaider contre leurs seigneurs. Les bourgeois y ont même de plus grands priviléges dans leurs municipalités. J'aime mieux les environs de Moscou. » Un jeune étudiant de Leipsick répondit aux deux officiers : « Messieurs, comment pouvez-vous parler de guerre dans des lieux si charmans ? Permettez-moi de vous apprendre que le nom même de Silésie vient de *Campi Elysii*, Champs Élysiens. Il vaut mieux s'écrier avec Virgile :

. . . . . Lycori,
. . . . . Hic ipso tecum consumerer ævo.

O Lycoris! c'est ici qu'avec toi je voudrais être dissous par le temps. » A ces mots, prononcés avec chaleur, une aimable marchande de modes de Paris, que l'ennui du voyage avait endormie, se réveilla, et, à la vue du beau paysage, s'écria à son tour : « Oh le délicieux pays! il n'y manque que des Français. Qu'avez-vous à soupirer? dit-elle à un jeune rabbin qui était à ses côtés. — Voyez, dit le docteur juif, cette montagne là-bas avec sa pointe, elle ressemble au mont Sinaï. » Tout le

monde se mit à rire. Mais un vieux ministre luthérien d'Erfurt, en Saxe, fronça le sourcil, et dit en colère : « La Silésie est une terre maudite, puisque la vérité en est bannie. Elle est sous le joug du papisme. Vous verrez, à l'entrée de Breslau, le palais des anciens ducs de Silésie, qui sert aujourd'hui de collége aux jésuites, quoique chassés de toute l'Europe. » Un gros marchand Hollandais, pourvoyeur de l'armée prussienne dans la dernière guerre, lui repartit : « Comment pouvez-vous appeler maudite une terre couverte de tant de biens? Le roi de Prusse a fort bien fait de conquérir la Silésie; c'est le plus beau fleuron de sa couronne. J'y aimerais mieux un arpent de jardin qu'un mille carré dans la Marche sablonneuse de Brandebourg. » Nous arrivâmes, ainsi disputant, à Breslau, où nous mîmes pied à terre dans une fort belle auberge. En attendant le dîner, on parla du maître du château. Le ministre saxon assura que c'était un scélérat, qui commandait l'artillerie prussienne au siége de Dresde; qu'il avait écrasé, avec des bombes empoisonnées, cette malheureuse ville, dont la moitié des maisons était encore abattue, et qu'il n'avait acquis sa terre que par des contributions levées en Saxe. Vous vous trompez, répondit le baron; il ne l'a eue que par son mariage avec une comtesse autrichienne, qui s'est mésalliée en l'épousant. Sa femme est aujourd'hui bien à plaindre : aucun de ses enfans ne pourra

entrer dans les chapitres nobles de l'Allemagne, car leur père n'est qu'un officier de fortune. — Ce que vous dites là, reprit le hussard prussien, lui fait honneur, et il en serait comblé aujourd'hui en Prusse, s'il ne l'avait perdu en sortant, à la paix, du service du roi. C'est un officier qui ne peut plus se montrer. » L'hôte, qui faisait mettre le couvert, dit : Messieurs, on voit bien que vous ne connaissez pas le seigneur dont vous parlez; c'est un homme aimé et considéré de tout le monde : il n'y a pas un mendiant dans ses domaines. Quoique catholique, il secourt les pauvres passans, de quelque pays et religion qu'ils soient. S'ils sont Saxons il les loge et les nourrit pendant trois jours, en compensation du mal qu'il a été obligé de leur faire pendant la guerre. Il est adoré de sa femme et de ses enfans. Apprenez, répondit à l'hôte le ministre luthérien, qu'il n'y a ni charité ni vertu dans sa communion. Tout son fait est pure hypocrisie, comme les vertus des païens et des papistes. »

Nous avions parmi nous plusieurs catholiques qui allaient élever une terrible dispute, lorsque l'hôte, s'étant mis à la principale place de la table, suivant l'usage de l'Allemagne, fit servir le dîner. Alors on garda un profond silence, et chacun se mit à boire et à manger en voyageur. On fit fort bonne chère. On servit au dessert des pêches, des raisins et des melons. L'hôte dit alors à sa femme

d'apporter, en attendant le café, quelques bouteilles de vin de Champagne, dont il voulait régaler la compagnie en l'honneur, dit-il, du seigneur du château, auquel il avait des obligations particulières. Les bouteilles étant arrivées, il les posa près de la dame française, en la priant d'en faire les honneurs. La joie parut alors sur tous les visages, et la conversation se ranima. Ma compatriote présenta à l'hôte le premier verre de son vin, en lui disant qu'on était aussi bien traité chez lui que dans les meilleures auberges de Paris, et qu'elle n'avait point connu de Français qui le surpassât en galanterie. L'officier russe convint qu'il y avait plus de fruits à Breslau qu'à Moscou; il compara la Silésie à la Livonie pour la fertilité, et il ajouta que la liberté des paysans rendait un pays mieux cultivé et leur seigneur plus heureux. L'astronome observa que Moscou était à peu près à la même latitude que Breslau, et par conséquent susceptible des mêmes productions. L'officier hussard dit: « En vérité je trouve que le seigneur du château sur les terres duquel nous avons passé a fort bien fait de quitter le service. Après tout, notre grand Frédéric, après avoir fait glorieusement la guerre, passe une partie de son temps à jardiner et à cultiver lui-même des melons à Sans-Souci. » Tout le monde fut de l'avis du hussard. Le ministre saxon même se mit à dire que la Silésie était une belle et bonne province, que c'était dommage

qu'elle fût dans l'erreur; mais qu'il ne doutait pas que la liberté de conscience étant établie dans les états du roi de Prusse, tous les habitans, et surtout le maître du château, ne se rendissent à la vérité, et n'embrassassent la confession d'Augsbourg : « car, ajouta-t-il, Dieu ne laisse point une bonne action sans récompense, et c'en est une qu'on ne peut trop louer dans un militaire qui a fait du mal aux gens de mon pays pendant la guerre, de leur faire du bien pendant la paix. » L'hôte alors proposa de boire à la santé de ce brave seigneur, ce qui fut exécuté aux applaudissemens de toute la compagnie.

Il n'y eut pas jusqu'au jeune rabbin qui ne voulût trinquer aussi avec elle. Il dînait seul et tristement, de ses provisions, dans un coin de la salle, suivant la coutume des juifs en voyage; il se leva, et vint présenter sa grande tasse de cuir à la dame, qui la lui remplit jusqu'au bord. Il la vida d'un seul trait : alors elle lui dit : « Que vous en semble, docteur? la terre qui produit d'aussi bon vin ne vaut-elle pas bien la terre promise? — Sans doute, madame, répondit-il d'un air riant, surtout quand ce bon vin est versé par d'aussi jolies mains. — Souhaitez donc, lui dit-elle, que votre Messie naisse en France, afin qu'il y rassemble vos tribus de toutes les parties du monde. — Plût à Dieu! repartit l'Israélite; mais auparavant il faudrait qu'il fît la conquête de l'Europe, où nous

sommes presque partout si misérables. Il faudrait que ce fût un nouveau Cyrus, qui en forçât les différens peuples de vivre en paix entre eux et avec le genre humain. — Dieu vous entende! s'écrièrent la plupart des convives.

J'admirais la variété d'opinions de tant de personnes qui disputaient avant de se mettre à table, et qui étaient d'un si parfait accord lorsqu'elles en sortaient. J'en conclus que l'homme était méchant dans le malheur, car c'en est un pour bien des gens d'être à jeun; et qu'il était bon dans le bonheur, car, quand il a bien dîné, il est en paix avec tout le monde, comme le sauvage de Jean-Jacques.

J'en tirai une autre conséquence plus importante, c'est que toutes ces opinions, qui avaient pour la plupart ébranlé la mienne tour à tour, venaient uniquement des éducations différentes de mes compagnons de voyage; et je ne doutai pas que chacun d'eux ne retournât à la sienne quand il serait de sang-froid.

Désirant fixer mon jugement sur les sujets de la conversation, je m'adressai à un voisin qui avait constamment gardé le silence, et m'avait paru d'une humeur toujours égale : « Que pensez-vous, lui dis-je, de la Silésie, et du seigneur du château? — La Silésie, me répondit-il, est un fort bon pays, puisqu'elle produit des fruits en abondance; et le seigneur du château est un excellent homme, puisqu'il fait du bien à tous les mal-

heureux. Quant à la manière d'en juger, elle diffère dans chaque individu, suivant sa religion, sa nation, son état, son tempérament, son sexe, son âge, la saison de l'année, l'heure même du jour, et surtout d'après l'éducation qui donne la première et la dernière teinture à nos jugemens; mais quand on rapporte tout au bonheur du genre humain, on est sûr de juger comme Dieu agit. C'est sur la raison générale de l'univers que nous devons régler nos raisons particulières, comme nous réglons nos montres sur le soleil. »

Depuis cette conversation, j'ai tâché de juger de tout comme ce philosophe; j'ai trouvé même qu'il en était de notre globe et de ses habitans comme de la Silésie : chacun s'en fait une idée d'après son éducation. Les astronomes n'y voient qu'un globe fait en fromage de Hollande, qui tourne autour du soleil avec quelques newtoniens; les militaires, des champs de bataille et des grades; les nobles, des terres seigneuriales et des vassaux; les prêtres, des communians et des excommuniés; les marchands, des branches de commerce et de l'argent; les peintres, des paysages; les épicuriens, des paradis terrestres. Mais le philosophe le considère par ses relations avec les besoins des hommes, et les hommes eux-mêmes par celles qu'ils ont entre eux.

FIN DU VOYAGE EN SILÉSIE.

L'ARCADIE.

FRAGMENT

SERVANT DE PRÉAMBULE

A L'ARCADIE.

..... Lorsqu'ils virent qu'après une si fâcheuse expérience des hommes, je ne soupirais qu'après une vie solitaire; que j'avais des principes dont je ne me départais pas; que mes opinions sur la nature étaient contraires à leurs systèmes; que je n'étais propre à être ni leur prôneur ni leur protégé; et qu'enfin ils m'avaient brouillé avec mon protecteur, dont ils m'avaient dit souvent du mal pour m'en éloigner, et auquel ils faisaient assidûment la cour; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux-ci étaient trop rusés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une personne à laquelle j'avais donné, au milieu même de mes infortunes, des preuves si désintéressées de mon amitié. Au contraire, ils faisaient devant elle, ainsi que devant moi, de grands éloges de mes principes et de

quelques actes faciles de modération qui en avaient été la suite ; mais ils y mettaient tant d'exagération et ils paraissaient si inquiets de l'opinion qu'en prendrait le monde, qu'il était aisé de voir qu'ils ne cherchaient qu'à m'y faire renoncer, et qu'ils ne louaient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi ils me calomnièrent en faisant semblant de me louer, et me perdirent de réputation en feignant de me plaindre : comme ces sorcières de Thessalie, dont parle Pline, qui faisaient périr les moissons, les troupeaux et les laboureurs, en disant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui se justifièrent encore à mes dépens, en me faisant passer pour un méfiant, après avoir abusé en tant de manières de ma confiance.

Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur, soit physique, soit morale. Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un important, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les supportent, les flattent même et en tirent parti ; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans la société que le jargon du monde, et que moi, j'y mets mon cœur ; qu'ils paient les trompeurs de leur propre

monnaie, et que moi, je les paie de tout mon avoir, c'est-à-dire de mes sentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, surtout à leur égard, sont venues de trop de confiance; et après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison, que s'ils avaient eu eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avaient témoigné le plus grand desir de m'y attirer quand je n'en étais pas, mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptais pas tous leurs préjugés; que je ne cherchais que la vérité; que, ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étais propre ni à intriguer ni à cabaler; que mes faibles vertus, qu'ils avaient tant exaltées, ne m'avaient mené à rien d'utile, qu'elles ne pouvaient nuire à personne; et qu'enfin je ne tenais plus ni à eux, ni à leurs antagonistes; ils me négligèrent tout-à-fait et me persécutèrent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai que, dans un siècle faible et corrompu, nos amis ne mesurent leur considération pour nous que sur celle que nous portent leurs propres ennemis, et qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles ou à craindre. J'ai vu partout bien des sortes de confédérations, et j'y ai toujours trouvé la même espèce

d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs ; mais ce sont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le désespoir de l'autre : à l'un, l'évidence paraît absurdité ; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je ? dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur, j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeun ou après-dîner, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, sont remplis de contradictions. Ainsi, je sentis que les maux de l'âme n'avaient pas moins de systèmes pour leur guérison que ceux du corps, et que c'était bien imprudemment que j'ajoutais l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puisqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remèdes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étaient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avais le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuisement total de mon faible patrimoine dispersé dans des voyages entrepris pour le service de ma patrie, les dettes dont j'étais resté grevé à cette occasion, mes espérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébran

lèrent à la fois ma santé et ma raison. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux semblables à ceux des éclairs sillonnaient ma vue. Tous les objets se présentaient à moi doubles et mouvans : comme OEdipe, je voyais deux soleils. Mon cœur n'était pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvais traverser la Seine en bateau sans éprouver des anxiétés intolérables, moi qui avais conservé le calme de mon ame dans une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre. Si je passais seulement, dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvais des mouvemens de spasme et d'horreur. Il y avait des momens où je croyais avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. Il m'était arrivé bien pis : je l'avais été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenait que dans la société des hommes. Il m'était impossible de rester dans un appartement où il y avait du monde, surtout si les portes en étaient fermées. Je ne pouvais même traverser une allée de jardin public où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur moi, je les croyais occupées à en médire; elles avaient beau m'être inconnues, je me rappelais que j'avais été calomnié par mes propres amis, et pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorsque j'étais seul, mon mal se dissipait; il se calmait

encore dans les lieux où je ne voyais que des enfans. J'allais, pour cet effet, m'asseoir assez souvent sur les buis du fer-à-cheval aux Tuileries, pour voir des enfans se jouer, sur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens qui couraient après eux. C'étaient là mes spectacles et mes tournois. Leur innocence me réconciliait avec l'espèce humaine, bien mieux que tout l'esprit de nos drames et que les sentences de nos philosophes; mais à la vue de quelque promeneur dans mon voisinage, je me sentais tout agité, et je m'éloignais. Je me disais souvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes; pourquoi est-ce que je me trouble à leur vue? En vain j'appelais la raison à mon secours : ma raison ne pouvait rien contre un mal qui lui ôtait ses propres forces [1]. Les efforts mêmes qu'elle faisait pour le surmonter l'affaiblissaient encore, parce qu'elles les employait contre elle-même; il ne lui fallait pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des secours; elle m'apprit que le foyer de mon mal était dans les nerfs. Je le sentais bien mieux qu'elle ne pouvait me le définir. Mais quand je n'aurais pas été trop pauvre pour exécuter ses ordonnances, j'étais trop expérimenté pour y croire. Trois hommes, à ma connaissance, tourmentés du même mal, périrent en peu de temps de trois remèdes différens et soi-disant spécifiques pour la guérison

du mal de nerfs. Le premier, par les bains et les saignées; le second, par l'usage de l'opium; et le troisième, par celui de l'éther. Ces deux derniers étaient deux fameux médecins * de la Faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits sur la médecine, et particulièrement sur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvais de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étais fait illusion en attendant des hommes la guérison de mes maux; combien vaines étaient leurs opinions et leurs doctrines; et combien j'avais été insensé, dans tous les temps de ma vie, de me rendre misérable en cherchant à les rendre heureux, et de me détordre moi-même pour redresser les autres.

Cependant je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de résignation. En comparant les biens et les maux dont nos jours si rapides étaient mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue; c'est qu'il n'y a rien de haïssable dans la nature, et que son Auteur nous ayant mis dans une carrière où nous devons nécessairement mourir, il nous a donné autant de raisons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en sont mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus chères, périssent plus d'une fois avant nous; et si les destinées les plus heu-

reuses se manifestaient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elles nous paraîtraient comme ces chênes qui embellissent la terre de leurs vastes rameaux, mais qui en élèvent vers le ciel encore de plus grands, que la foudre a frappés.

Pour moi, faible arbrisseau brisé par tant d'orages, il ne me restait plus rien à perdre. Voyant, de plus, que désormais je n'avais rien à espérer ni des autres ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu seul, et je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrémité que je me trouvasse réduit, et dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation fut le soulagement de mes maux. Mes anxiétés se calmèrent dès que je n'y résistai plus. Bientôt il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le crédit d'une personne que je ne connaissais pas [1], et dans le département d'un ministère auquel je n'avais jamais été utile, un secours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part au pain d'Auguste. C'était un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un ministre fort sujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires et de la malignité de mes ennemis, qui pouvaient m'en priver tôt ou

tard par leurs intrigues; mais, après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitait précisément comme le genre humain, auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moissons, qu'une subsistance annuelle, incertaine, portée par des herbes sans cesse battues des vents, et exposée aux déprédations des oiseaux et des insectes; mais elle me distinguait bien avantageusement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtait ni sueurs ni travaux, et qu'elle me laissait l'exercice plein de ma liberté.

Le premier usage que j'en fis fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avais plus besoin de solliciter. Dès que je ne les vis plus, mon ame se calma. La solitude est une grande montagne d'où ils paraissent bien petits. La solitude m'était cependant contraire, en ce qu'elle porte trop à la méditation. Ce fut à Jean-Jacques Rousseau que je dus le retour de ma santé. J'avais lu dans ses immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme est fait pour travailler, et non pour méditer. Jusqu'alors j'avais exercé mon ame et reposé mon corps; je changeai de régime; j'exerçai le corps et je reposai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux sur les ouvrages de la nature, qui parlait à tous mes sens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon histoire et mes journaux étaient les

herbes des champs et des prairies. Ce n'étaient pas mes pensées qui allaient péniblement à elle, comme dans les systèmes des hommes, mais leurs pensées qui venaient paisiblement à moi, sous mille formes agréables. J'y étudiais, sans effort, les lois de cette sagesse universelle qui m'environnait dès le berceau, et à laquelle je n'avais jamais donné qu'une attention frivole. J'en suivais les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de voyages. Ce furent les seuls des livres modernes pour lesquels je conservai du goût, parce qu'ils me transportaient dans d'autres sociétés que celle où j'étais malheureux, et surtout parce qu'ils me parlaient des divers ouvrages de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avait dans chaque partie de la terre une portion de bonheur pour tous les hommes, dont presque partout ils étaient privés ; et qu'en état de guerre dans notre ordre politique, qui les divise, ils étaient en état de paix dans l'ordre de la nature, qui les invite à se rapprocher. Ces consolantes méditations me ramenèrent insensiblement à mes anciens projets de félicité publique, non pas pour les exécuter moi-même, comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéressant. La simple spéculation d'un bonheur général suffisait maintenant à mon bonheur particulier. Je pensais aussi que mes plans imaginaires pourraient un jour se réaliser par des

hommes plus heureux. Ce desir redoublait en moi à la vue des malheureux dont nos sociétés sont composées. Je sentais, surtout par mes propres privations, la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin, j'en composai un d'après l'instinct et les besoins de mon propre cœur.

A portée, par mes voyages, et plus encore par la lecture de ceux d'autrui, de choisir à la surface du globe un site propre à tracer le plan d'une société heureuse, je le plaçai au sein de l'Amérique méridionale, sur les rivages riches et déserts de l'Amazone.

Je m'étendis, en imagination, au sein de ses vastes forêts. J'y bâtis des forts, j'y défrichai des terres, je les couvris d'abondantes moissons et de vergers chargés de toutes sortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des asiles aux hommes de toutes les nations, dont j'avais connu des individus malheureux. Il y avait des Hollandais et des Suisses sans territoire dans leur patrie, et des Russes sans moyens pour s'établir dans leurs vastes solitudes; des Anglais las des convulsions de leur liberté populaire, et des Italiens, de la léthargie de leurs gouvernemens aristocratiques; des Prussiens, de leur despotisme militaire, et des Polonais, de leur anarchie républicaine; des Espagnols, de l'intolérance de leurs opinions, et des Français, de l'inconstance des leurs; des chevaliers de Malte et des

Algériens, des paysans boémiens, polonais, russes, franc-comtois, bas-bretons, échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes; des esclaves nègres, fugitifs de nos colonies barbares; des protecteurs et des protégés de toutes les nations; des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce, de finance, tous infortunés tourmentés des maladies des opinions européennes, africaines et asiatiques, tous, pour la plupart, cherchant à s'opprimer mutuellement, et réagissant les uns sur les autres par la violence ou la ruse, l'impiété ou la superstition. Ils abjuraient les préjugés nationaux qui les avaient rendus, dès la naissance, les ennemis des autres hommes; et surtout celui qui est la source de toutes les haines du genre humain, et que l'Europe inspire, dès la mamelle, à chacun de ses enfans, le desir d'être le premier. Ils adoptaient, sous la protection immédiate de l'Auteur de la nature, des principes de tolérance universelle; et, par cet acte de justice générale, ils rentraient, sans obstacles, dans l'exercice libre de leur caractère particulier. Le Hollandais y portait l'agriculture et le commerce jusqu'au sein des marais; le Suisse, jusqu'au sommet des rochers; et le Russe, habile à manier la hache, jusqu'au centre des plus épaisses forêts; l'Anglais s'y livrait à la navigation et aux arts utiles qui font la force des sociétés; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir; le Prussien, aux exercices mi-

litaires ; le Polonais, à ceux de l'équitation ; l'Espagnol solitaire, aux talens qui demandent de la constance ; le Français, à ceux qui rendent la vie agréable, et à l'instinct sociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations. Tous ces hommes, d'opinions si différentes, se communiquaient par la tolérance ce que leur caractère a de meilleur, et tempéraient les défauts des uns par les excès des autres. Il en résultait, pour l'éducation, les lois et les habitudes, un ensemble d'arts, de talens, de vertus et de principes religieux, qui n'en formait qu'un seul peuple, propre à exister au dedans dans une harmonie parfaite, à résister au dehors aux conquérans, et à s'amalgamer avec tout le reste du genre humain.

Je jetai donc sur le papier toutes les études que j'avais faites à ce sujet ; mais lorsque je voulus les rassembler, pour me donner à moi-même et aux autres une idée d'une république dirigée suivant les lois de la nature, je vis qu'avec tout mon travail, je ne ferais jamais illusion à aucun esprit raisonnable.

A la vérité, Platon dans son Atlantide, Xénophon dans sa Cyropédie, Fénelon dans son Télémaque, ont peint le bonheur de plusieurs sociétés politiques qui n'ont peut-être jamais existé ; mais en liant leurs fictions à des traditions historiques, et les reléguant dans des siècles reculés, ils leur ont donné assez de vraisemblance pour qu'un lec-

teur indulgent croie véritables des récits qu'il n'est plus à portée de vérifier. Il n'en était pas de même de mon ouvrage. J'y supposai, de nos jours, et dans une partie du monde connu, l'existence d'un peuple considérable, formé presque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout à coup au plus haut degré de félicité; et ce rare phénomène, si digne au moins de la curiosité de l'Europe, cessait de faire illusion dès qu'il était certain qu'il n'existait pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étais procuré sur un pays si différent du nôtre, et si superficiellement décrit par nos voyageurs, n'aurait fourni à mes tableaux qu'un coloris faux et des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaisseau politique, quoique j'y eusse travaillé plusieurs années avec constance. Semblable au canot de Robinson, je le laissai dans la forêt où je l'avais dégrossi, faute de pouvoir le remuer et le faire voguer sur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas seulement de quoi asseoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses lois; car ni la république de Saint-Paul près du Brésil, formée de brigands qui faisaient la guerre à tout le monde; ni l'évangélique société de Guillaume Penn, dans l'Amérique septentrionale, qui ne se défend seulement pas contre ses

ennemis; ni les conventuelles rédemptions [4] des jésuites dans le Paraguay; ni les voluptueux insulaires de la mer du Sud, qui, au milieu de leurs plaisirs, sacrifient des hommes [5], ne me paraissaient propres à représenter un peuple usant, dans l'état de nature, de toutes ses facultés physiques et morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offrissent des images de république, la première n'était qu'une anarchie; la seconde, une simple société protégée par l'état où elle était renfermée; et les deux autres ne formaient que des aristocraties héréditaires, où une classe particulière de citoyens, s'étant réservé jusqu'au pouvoir de disposer de la subsistance nationale, tenait le peuple dans un état constant de tutelle, sans qu'il pût jamais sortir de la classe des néophytes ou des toutous [6].

Mon ame, mécontente des siècles présens, prit son vol vers les siècles anciens, et se reposa d'abord sur les peuples de l'Arcadie.

Cette portion heureuse de la Grèce m'offrit des climats et des sites semblables à ceux qui sont épars dans le reste de l'Europe. J'en pouvais faire au moins des tableaux variés et vraisemblables. Elle était remplie de montagnes fort élevées, dont quelques-unes, comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendaient semblable à la Suisse : d'un autre côté, ses marais, tels que celui de Stymphale, la faisaient ressembler, dans cette

partie de son territoire, à la Hollande. Ses végétaux et ses animaux etaient les mêmes que ceux qui sont répandus sur le sol de l'Italie, de la France et du nord de l'Europe. Il y avait des oliviers, des vignes, des pommiers, des blés, des pâturages; des forêts de chênes, de pins et de sapins; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chèvres, des loups..... Les occupations des Arcadiens étaient les mêmes que celles de nos paysans. Il y avait parmi eux des laboureurs, des bergers, des vignerons, des chasseurs. Mais, ce qui ne ressemble pas aux nôtres, ils étaient fort belliqueux au dehors et fort paisibles au dedans. Dès que leur état était menacé de la guerre, ils se présentaient d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ses dépens. Il y avait un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, sous Xénophon, cette retraite fameuse de la Perse. Ils étaient fort religieux; car la plupart des dieux de la Grèce étaient nés dans leur pays : Mercure, au mont Cyllène; Jupiter, au mont Lycée; Pan, au mont Ménale, ou, selon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, où il était particulièrement honoré. C'était dans l'Arcadie qu'Hercule avait exercé ses plus grands travaux.

A ces sentimens de patriotisme et de religion, les Arcadiens mêlaient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laissée de lui. Car les institutions politiques

et religieuses varient dans chaque pays avec les siècles, et lui sont particulières; mais les lois de la nature sont de tous temps et intéressent toutes les nations. Il est donc arrivé que les poètes anciens et modernes ont représenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excellaient dans la poésie et la musique, lesquelles sont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile, surtout, parle fréquemment de leurs talens et de leur félicité. Dans sa dixième églogue, qui respire la plus douce mélancolie, il introduit ainsi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de sa maîtresse Lycoris :

Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris : soli cantare periti,
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

« Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes regrets sur vos montagnes : vous seuls, Arcadiens, êtes habiles à chanter. Oh! que mes os reposeront mollement, si un jour vos flûtes » soupirent mes amours! Et plût aux dieux que j'eusse été » l'un de vous! plût aux dieux que j'eusse gardé vos troupeaux, ou vendangé vos raisins! »

Gallus, fils d'un consul romain dans le siècle d'Auguste, trouve le sort des peuples de l'Arcadie si doux, qu'il n'ose désirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant

propriétaire d'une vigne, mais seulement un simple gardien de troupeaux : *Custos gregis:* ou un de ces hommes qu'on loue en passant pour fouler la grappe lorsqu'elle est mûre : *Maturæ vinitor uvæ.*

Virgile est plein de ces nuances délicates de sentiment, qui disparaissent dans les traductions, et surtout dans les miennes.

Quoique les Arcadiens passassent une bonne partie de leur vie à chanter et à faire l'amour, Virgile ne les représente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur assigne des mœurs simples et un caractère particulier de force, de piété et de vertu, confirmé par tous les historiens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'origine de l'empire romain : car lorsque Énée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitaient les rivages de ce fleuve, il trouva, à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée, du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi des Arcadiens, qui l'avait bâtie. Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle servit de première forteresse. C'est pourquoi Virgile appelle le roi Évandre fondateur de la forteresse romaine :

.... Rex Evandrus, Romanæ conditor arcis.
ENEID., lib. VIII, v. 515.

Je me sens entraîner par le désir d'insérer ici

quelques morceaux de l'*Énéide*, qui ont un rapport direct aux mœurs des Arcadiens, et qui montrent en même temps leur influence sur celles du peuple romain. Je sais bien que je traduirai mal ces morceaux; mais la belle poésie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaise prose. Cette digression, d'ailleurs, n'est point étrangère à l'ensemble de mon ouvrage. J'y produirai plusieurs exemples des grands effets que font naître les consonnances et les contrastes, que j'ai regardés, dans mes Études précédentes, comme les premiers mobiles de la nature. Nous verrons qu'à son exemple Virgile en est rempli; et qu'ils sont les causes uniques de l'harmonie de son style et de la magie de ses tableaux.

D'abord, Énée, par l'ordre du dieu du Tibre qui lui était apparu en songe, vient solliciter l'alliance d'Évandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui sortaient d'Atlas, l'une par Électre, l'autre par Maïa. Évandre ne répond rien sur cette généalogie; mais à la vue d'Énée, il se rappelle avec joie les traits, la voix et les paroles d'Anchise, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée, lorsque ce prince, venant à Salamine avec Priam qui allait voir sa sœur Hésione, passa jusque dans les froides montagnes d'Arcadie :

Ut te, fortissime Teucrum,
Accipio agnoscoque libens! ut verba parentis

Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor!
Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protenus Arcadiæ gelidos invisere fines.
ÆNEID., lib. VIII, v. 154-159.

Évandre était alors à la fleur de l'âge; il brûlait du desir de joindre sa main à celle d'Anchise : *dextra conjungere dextram*. Il se ressouvient des témoignages d'amitié qu'il en reçut, et de ses présens, parmi lesquels étaient deux freins d'or, qu'il a donnés à son fils Pallas, sans doute comme les symboles de la prudence si nécessaire à un jeune prince :

Frænaque bina meus quæ nunc habet aurea Pallas.

Et il ajoute aussitôt :

Ergo et quam petitis juncta est mihi fœdere dextra :
Et lux cum primum terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam, opibusque juvabo.
ÆNEID., lib. VIII, v. 168-171.

» Ma main a donc scellé dès ce temps-là l'alliance que vous » me demandez aujourd'hui : demain, dès que les premiers » rayons de l'aurore paraîtront sur la terre, je vous renver- » rai plein de joie avec le secours que vous desirez, et je vous » aiderai de tous mes moyens. »

Ainsi Évandre, quoique Grec, et par conséquent ennemi naturel des Troyens, donne du secours à Énée, par le seul souvenir de l'amitié qu'il a portée à Anchise son hôte. L'hospitalité qu'il a exercée autrefois envers le père le détermine à aider le fils.

Il n'est pas inutile d'observer ici, à la louange de Virgile et de ses héros, que toutes les fois qu'Enée, dans ses malheurs, est obligé de recourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troie, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raison politique propre à les intéresser; mais ceux qui lui rendent service s'y déterminent toujours par des raisons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon se décide à lui offrir un asile, par un sentiment encore plus sublime que le souvenir de quelque hospitalité particulière, si sacrée d'ailleurs chez les anciens : c'est par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant et plus noble, elle s'en applique le besoin, et ne fait jaillir de son cœur, sur le roi des Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit :

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hac demum voluit consistere terra.
Non ignara mali, miseris succurrere disco.

ÆNEID., lib. I, v. 628-630.

« Et moi aussi, une fortune semblable à la vôtre m'ayant » jetée dans beaucoup de dangers, m'a enfin permis de me » fixer sur ces rivages. Instruite par le malheur, j'ai appris à » secourir les malheureux. »

Partout Virgile préfère les raisons naturelles aux raisons politiques, et l'intérêt du genre humain à l'intérêt national. Voilà pourquoi son poème,

quoique fait à la gloire des Romains, intéresse les hommes de tous les pays et de tous les siècles.

Pour revenir au roi Évandre, il était occupé à offrir un sacrifice à Hercule, à la tête de sa colonie d'Arcadiens, lorsque Énée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens et ceux qui l'accompagnaient à prendre part au banquet sacré que son arrivée avait interrompu, il l'instruit de l'origine de ce sacrifice, par l'histoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voisine du mont Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monstre, qui vomissait des flammes; ensuite il ajoute :

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem; primusque Potitius auctor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri,
Hanc aram luco statuit, quæ maxima semper
Dicetur nobis, et erit quæ maxima semper.
Quare agite, o juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, et pocula porgite dextris;
Communemque vocate deum, et date vina volentes.
Dixerat; Herculea bicolor cum populus umbra
Velavitque comas, foliisque innexa pependit;
Et sacer implevit dextram scyphus. Ocius omnes
In mensam læti libant, divosque precantur.
Devexo interea propior fit vesper olympo :
Jamque sacerdotes, primusque Potitius, ibant
Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant.
Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ
Dona ferunt, cumulantque oneratis lancibus aras.

Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
Populeis adsunt evincti tempora ramis.

ÆNEID., lib. VIII, v. 266-288.

« Depuis ce temps, nous célébrons tous les ans cette fête, » et les peuples en perpétuent la mémoire avec joie. Potitius » en est le premier instituteur; et la famille des Pinariens, à » qui appartient le soin du culte d'Hercule, a élevé, au milieu » de ce bois, cet autel auquel nous avons donné le surnom » de très-grand, et qui sera en effet, dans tous les temps, le » plus grand des autels. Maintenant donc, ô jeunesse troyenne! » en récompense d'un si grand service, couronnez vos têtes » de feuillages, prenez les coupes en main, invoquez un dieu » qui vous sera commun avec nous, et faites avec joie des li- » bations en son honneur. Il dit, et une couronne de peuplier » consacrée à Hercule ceignit son front, et l'ombragea de son » feuillage de deux couleurs. Il prit à la main la coupe sacrée. » Aussitôt tous s'empressèrent de faire des libations sur la » table, et d'invoquer les dieux. Cependant, l'étoile du soir al- » lait paraître, et le ciel achevait sa révolution. Déjà les pre- » tres, ayant Potitius à leur tête, s'avançaient ceints de peaux, » suivant la coutume, et portant des flambeaux. Ils recommen- » cent le banquet: ils présentent sur de nouvelles tables un » dessert agréable, et ils chargent les autels de bassins rem- » plis d'offrandes. Alors les Saliens, la tête couronnée de » peuplier, viennent chanter autour de l'autel où fume l'en- » cens. »

Tout ce que Virgile vient de raconter ici n'est point une fiction poétique, mais une véritable tradition de l'histoire romaine. Selon Tite-Live, liv. Ier, Potitius et Pinarius étaient les chefs de deux familles illustres chez les Romains. Évandre les instruisit et les chargea de l'administration du culte d'Hercule. Leurs descendans jouirent à Rome de

ce sacerdoce, jusqu'à la censure d'Appius Claudius. L'autel d'Hercule, *Ara Maxima*, était à Rome entre le mont Aventin et le mont Palatin, dans la place appelée *Forum Boarium*. Les Saliens étaient des prêtres de Mars institués par Numa, au nombre de douze. Virgile suppose, suivant quelques commentateurs, qu'ils existaient déja du temps du roi Évandre, et qu'ils chantaient dans les sacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a suivi encore ici la tradition historique, lui qui a recueilli, avec une sorte de religion, jusqu'aux moindres augures et aux prédictions les plus frivoles, auxquelles il attache la plus grande importance dès qu'elles regardent la fondation de l'empire romain.

Rome devait donc aux Arcadiens ses principaux usages religieux. Elle leur en devait encore de plus intéressans pour l'humanité; car Plutarque dérive une des étymologies du nom des patriciens établis par Romulus, du mot *patrocinium*, « qui vaut » autant à dire comme patronage ou protection; » duquel mot on use encore aujourd'hui en la » mesme signification, à cause que l'un de ceux » qui suivirent Évandre en Italie s'appelait Pa» tron, lequel, estant homme secourable et qui » supportoit les pauvres et les petits, donna son » nom à cet office d'humanité. »

Le sacrifice et le banquet d'Évandre se terminent par un hymne à Hercule. Je ne puis m'em-

pêcher de l'insérer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantait si mélodieusement les amours des bergers savait aussi bien célébrer les vertus des héros; et que le même poète qui, dans ses églogues, fait résonner si doucement le chalumeau champêtre, fait retentir aussi vigoureusement la trompette épique :

Hic juvenum chorus, ille senum, qui carmine laudes
Herculeas et facta ferunt : ut prima novercæ
Monstra manu geminosque premens eliserit angues;
Ut bello egregias idem disjecerit urbes,
Trojamque, Œchaliamque; ut duros mille labores
Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. Tu nubigenas, invicte, bimembres,
Hylæumque Pholumque manu, tu Cresia mactas
Prodigia, et vastum Nemea sub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus, te janitor Orci
Ossa super recubans antro semesa cruento.
Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhœus,
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumstetit anguis.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis :
Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.
Talia carminibus celebrant : super omnia Caci
Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

ÆNEID., lib. VIII, v. 287-305.

« Ici est un chœur de jeunes gens, là de vieillards, qui célèbrent par leurs chants la gloire et les actions d'Hercule : » comment de ses mains il étouffa deux serpens, premiers » monstres que lui suscitait sa marâtre; comment il saccagea » deux villes fameuses, Troie et Œchalie; comment, sous le » roi Eurysthée, par les ordres de l'implacable Junon, il sup-

» porta mille pénibles travaux. C'est vous, invincible héros,
» qui domptâtes Hylée et Pholus, ces centaures sortis d'une
» nue; c'est vous qui avez massacré les monstres de l'île de
» Crète, et un lion énorme au pied de la roche de Némée.
» Vous fîtes trembler les lacs du Styx, et le portier de l'Orcus,
» couché dans son antre sanglant sur des os à demi rongés.
» Aucun monstre ne put vous effrayer, non pas même le
» géant Typhée, accourant sur vous les armes à la main.
» Vous n'éprouvâtes aucun trouble lorsque le serpent horri-
» ble de Lerne vous entoura de ses cent têtes. Nous vous sa-
» luons, digne fils de Jupiter, nouvel ornement des cieux :
» favorable à nos vœux, abaissez-vous vers nous et vers nos
» sacrifices.

» Tels sont les sujets de leurs cantiques : ils y ajoutent sur-
» tout l'horrible caverne de Cacus, et Cacus lui-même vomis-
» sant des feux. Toute la forêt retentit du bruit de leurs chants,
» et les collines en répètent au loin les concerts. »

Voilà des chants dignes des fortes poitrines des Arcadiens : ne semble-t-il pas les entendre rouler dans les échos des bois et des collines?

Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Virgile exprime toujours les consonnances naturelles. Elles redoublent les effets de ses tableaux, et y font passer le sentiment sublime de l'infini. Les consonnances sont en poésie ce que les reflets sont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus belles odes d'Horace. Il a, quoiqu'en vers alexandrins réguliers, la tournure et le mouvement des compositions lyriques, surtout dans ses transitions.

Évandre raconte ensuite à Énée l'histoire des

antiquités du pays, à commencer par Saturne, qui, détrôné par Jupiter, s'y retira, et y fit régner l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre, appelé anciennement Albula, avait pris le nom de Tibre du géant Tibris, qui fit la conquête des rivages de ce fleuve. Il lui montre l'autel et la porte appelée depuis Carmentale par les Romains, en l'honneur de la nymphe Carmente sa mère, par les avis de laquelle il était venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chassé de l'Arcadie, sa patrie. Il lui avait fait voir un grand bois dont Romulus fit depuis un asile, et, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainsi nommée, lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens, du mont Lycée.

Nec non et sacri monstrat nemus Argileti,
Testaturque locum, et letum docet hospitis Argi.
Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.
Jam tum religio pavidos terrebat agrestes
Dira loci; jam tum sylvam saxumque tremebant.
Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
Quis deus, incertum est, habitat deus: Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, cum sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextra, nimbosque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias veterumque vides monumenta virorum:
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

ÆNEID., lib. VIII, v. 345-358.

« Il lui montre encore le bois sacré d'Argilète. Il raconte la » mort de son hôte Argus, et il prend le lieu à témoin de son » innocence. De là, il le conduit à la roche appelée depuis

» Tarpéienne, et ensuite Capitole, où l'or brille maintenant,
» mais qui n'était alors qu'une montagne hérissée de buissons
» et d'épines. Déja le respect de ce lieu remplissait d'une
» sainte frayeur les habitans d'alentour; ils ne regardaient qu'en
» tremblant le rocher et sa forêt. Un dieu, dit Évandre, ha-
» bite cette forêt et cette cime ombragée d'un sombre feuillage
» Quel est ce dieu? on l'ignore. Les Arcadiens croient y avoir
» vu souvent Jupiter lui-même agiter de sa main toute puis-
» sante sa noire égide, et s'environner de tempêtes. Voyez
» encore là-bas ces deux villes dont les murs sont renversés :
» ce sont les monumens de deux anciens rois. Celle-ci fut bâ-
» tie par Janus, et celle-là par Saturne; l'une s'appelle Jani-
» cule, et l'autre Saturnie. » .

Voilà les principaux monumens de Rome, ainsi que les premiers établissemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébraient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres et les esclaves s'asseyaient à la même table, et ces derniers avaient la liberté de dire et de faire tout ce qu'ils voulaient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnait du temps de Saturne. L'autel et la porte Carmentale ont subsisté long-temps à Rome, ainsi que la grotte de Pan Lupercal, qui était sous le mont Palatin.

Virgile oppose, en grand maître, la rusticité des anciens sites qui environnaient la petite ville arcadienne de Pallantée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome; et leur autel champêtre, avec leurs traditions vénérables et religieuses sous Évandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne croyait plus à rien sous Auguste.

Il y a encore ici un autre contraste moral qui fait plus d'effet que tous les contrastes physiques, et qui peint admirablement la simplicité et la bonne foi du bon roi d'Arcadie. C'est lorsque ce prince se justifie, sans sujet, de la mort de son hôte Argus, et qu'il prend à témoin de son innocence le bois qu'il lui a consacré. Cet Argus, ou cet Argien, était venu loger chez lui dans le dessein de le tuer; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Évandre lui fit dresser un tombeau, et il proteste ici qu'il n'a point violé à son égard les droits sacrés de l'hospitalité. La piété de ce bon roi, et la protestation qu'il fait de son innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, et condamné justement par les lois, contrastent merveilleusement avec les proscriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avait été le théâtre depuis un siècle, et dont aucun citoyen n'avait jamais eu ni scrupule ni remords. Le quartier d'Argilète s'étendait dans Rome le long du Tibre. Janicule avait été bâtie sur le mont Janicule, et Saturnie sur le rocher appelé depuis Tarpéien, et ensuite Capitole, siége de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition que Jupiter rassemblait souvent les nuages sur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, et qu'il y agitait sa noire égide, confirme ce que j'ai dit dans mes Études précédentes, de l'attraction hydraulique des sommets des montagnes et de leurs forêts, qui

sont les sources des fleuves. Il en était de même de celui de l'Olympe, souvent entouré de nuages, où les Grecs avaient fixé la demeure des dieux. Dans les siècles d'ignorance, les sentimens religieux expliquaient les effets physiques : dans des siècles de lumières, les effets physiques ramènent à des sentimens religieux. Dans tous les temps la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile achève le contraste des anciens monumens de Rome par la peinture de la demeure pauvre et simple du bon roi Évandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais :

Talibus inter se dictis, ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis,
Ut ventum ad sedes : Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo; rebusque veni non asper egenis.
Dixit, et angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit, stratisque locavit
Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ.

ÆNEID., lib. VIII, v. 359-368.

« Pendant ces entretiens, ils s'approchaient de l'humble » toit d'Évandre; ils voyaient çà et là des troupeaux de bœufs » errer dans le lieu où est aujourd'hui le magnifique quartier » des Carènes, et ils les entendaient mugir dans la place où » l'on haranguait depuis le peuple romain. Dès qu'ils furent arrivés à la petite maison d'Évandre : Voici, lui dit ce prince

» la porte par où Alcide victorieux est entré; voici le palais
» royal qui l'a reçu. Mon hôte, osez, comme lui, mépriser
» les richesses; montrez-vous, comme lui, digne fils d'un dieu,
» et approchez sans répugnance de notre pauvre demeure.
» Il dit, et il introduit le roi des Troyens sous son humble
» toit. Il le place sur un lit de feuillage, couvert de la peau
» d'une ourse de Libye. »

On voit qu'ici Virgile est pénétré de la simplicité des mœurs arcadiennes, et que c'est avec plaisir qu'il fait mugir les troupeaux d'Évandre dans le *Forum Romanum*, et qu'il les fait paître dans le superbe quartier des Carènes, ainsi appelé parce que Pompée..y avait fait bâtir un palais orné de proues de vaisseaux en bronze. Ce contraste champêtre est du plus agréable effet. Certainement l'auteur des *Églogues* s'est ressouvenu en cet endroit de son chalumeau. Maintenant il va quitter la trompette et prendre la flûte. Il va opposer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuses des monumens romains, et aux mœurs austères d'Évandre, l'épisode le plus voluptueux de tout son ouvrage. C'est celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Énée :

Nox ruit, et fusci tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequidquam exterrita mater,
Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur, thalamoque hæc conjugis aurea
Incipit, et dictis divinum adspirat amorem :
Dum bello Argolici vastabant Pergama reges

Debita, casurasque inimicis ignibus arces,
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
Incassumve tuos volui exercere labores;
Quamvis et Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
Nunc, Jovis imperiis, Rutulorum coæstitit oris:
Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo genitrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Adspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis in me excidiumque meorum.
Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet: ille repente
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru cum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis et formæ conscia conjux.
Tum pater æterno fatur devictus amore:
Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
Quo tibi, diva, mei? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset;
Nec pater omnipotens Trojam nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quidquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove potest electro,
Quantum ignes animæque valent: absiste precando
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus.
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

ÆNEID., lib. VIII, v. 369-406.

« La nuit vient, et couvre la terre de ses sombres ailes. Cependant Vénus, dont le cœur maternel est effrayé des menaces des Laurentins et des terribles préparatifs de la guerre,

» s'adresse à Vulcain ; et, couchée sur le lit d'or de son époux, » elle ranime toute sa tendresse par ces paroles divines : Tan- » dis que les rois de la Grèce ravageaient les environs de Per- » game et ses remparts destinés à périr par des feux ennemis, » je n'implorai point votre secours pour un peuple malheu- » reux ; je ne vous demandai point d'armes de votre main. » Non, cher époux, je ne voulus point employer en vain vos » divins travaux, quoique je dusse beaucoup aux enfans de » Priam, et que le sort cruel d'Énée m'eût fait souvent verser » des pleurs. Maintenant, par les ordres de Jupiter, il est sur » les frontières des Rutules. Toujours aussi inquiète, je viens » à vous, comme suppliante, implorer votre protection, qui » m'est sacrée. Une mère vous demande des armes pour un » fils. La fille de Nérée et l'épouse de Tithon ont pu vous flé- » chir par leurs larmes. Voyez combien de peuples se liguent, » quelles villes redoutables ferment leurs portes et aiguisent » le fer contre moi, et pour la destruction des miens.

» Elle dit ; et, comme il balance, la déesse presse çà et là » autour de lui ses bras blancs comme la neige, et le réchauffe » d'un doux embrassement. Aussitôt Vulcain sent renaître » son ardeur accoutumée ; un feu qu'il connaît le pénètre, et » court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi un éclair brille » dans la nuée fendue par le tonnerre, et parcourt de ses ru- » bans de feu les nuages épars dans la région de l'air. Son » épouse, qui connaît le pouvoir de ses charmes, s'aperçoit » avec joie du succès de sa ruse. Alors, le père des arts, sub- » jugué par les feux d'un amour éternel, lui adresse ces mots : » Pourquoi chercher si loin tant de raisons ? Quoi ! ma déesse, » avez-vous perdu toute confiance en moi ? Si un semblable » soin vous eût autrefois occupée, il nous était permis de » faire des armes pour les Troyens. Ni Jupiter avec toute sa » puissance, ni les destins n'auraient pas empêché que Troie » ne fût encore debout, et que Priam ne régnât dix autres » années. Si maintenant vous vous préparez à la guerre, si » tel est votre plaisir, tout ce que mon art peut vous promet- » tre de soin, tout ce qui peut se fabriquer avec le fer, les

» métaux les plus rares, les soufflets et les feux, vous devez » l'attendre de moi. Cessez, en me priant, de douter de votre » empire. Ayant dit ces mots, il donne à son épouse les embras- » semens qu'elle attend, et, couché sur son sein, il s'aban- » donne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. »

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contrastes. Il choisit le temps de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'est la nuit que la puissance de Vénus est la plus grande. Je n'ai pu faire sentir dans ma faible traduction les grâces du langage de la déesse de la beauté. Il y a dans ses paroles un mélange charmant d'élégance, de négligence, de finesse et de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de son caractère, qui me paraissent les plus faciles à saisir. D'abord, elle appuie beaucoup sur les obligations qu'elle avait aux enfans de Priam. La principale, et je crois la seule, était la pomme que Pâris, fils de Priam, lui avait adjugée au préjudice de Minerve et de Junon. Mais cette pomme, qui l'avait déclarée la plus belle, et qui de plus avait humilié ses rivales, était BEAUCOUP DE CHOSES pour Vénus; aussi l'appelle-t-elle *plurima;* et elle en étend la reconnaissance non-seulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam :

Quamvis et Priami deberem plurima natis.

Pour Énée, son fils naturel, quoiqu'il soit ici l'objet unique de sa démarche, elle ne parle que

des larmes qu'elle a versées sur ses malheurs, et encore elle n'y emploie qu'un seul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, et le désigne dans le vers suivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourrait rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchise devant son époux! Quant à Vulcain, elle le flatte, le supplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle son savoir-faire « sa sainte protection, » *sanctum numen*. Mais lorsqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots, littéralement : « Des armes, je vous prie; » une mère pour un fils : » *Arma rogo genitrix nato*. Elle ne dit pas : « Pour son fils; » elle s'exprime en général, pour éviter des explications trop particulières. Comme le pas est glissant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis et de l'Aurore, qui avaient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils : la première pour Achille, la seconde pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déesses étaient légitimes, mais ils étaient mortels comme Enée, ce qui suffit pour le moment. Elle essaie ensuite d'alarmer son époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court aussi de grands risques. « Une foule de peuples, lui dit-elle, et des villes » formidables aiguisent le fer contre moi. » Vulcain est ébranlé, mais il balance : elle le décide par un coup de maître; elle l'entoure de ses beaux

bras, elle l'embrasse. Qu'un autre rende, s'il le peut; *Cunctantem amplexu molli fovet...*, *Sensit læta dolis.....* et surtout, *formæ conscia*, que je n'ai point rendu.

La réponse de Vulcain présente des convenances parfaites avec la situation où l'ont mis les caresses de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de père :

Tum pater æterno fatur devictus amore.

J'ai traduit ce mot de *pater* par père des arts, mais improprement. Cette épithète conviendrait mieux à Apollon qu'à Vulcain : il signifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie souvent le mot de père comme synonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée, et à Jupiter même : *Pater Æneas*, *Pater omnipotens*. Le caractère principal d'un père étant la bonté, il qualifie de ce nom son héros et le souverain des dieux. Ici le mot de père signifie, dans le sens le plus littéral, bon homme; car Vulcain parle et agit avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de père, isolé, n'est pas assez relevé dans notre langue, où il emporte la même signification d'une manière triviale. Le peuple l'adresse familièrement aux vieillards et aux bonnes gens.

Des commentateurs ont observé que, dans ces mots :

. . . . . Fiducia dessit
Quotibi, diva, mei?

il y avait un renversement de construction grammaticale; et ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poétique. Ils n'ont pas vu que le désordre du langage de Vulcain venait de celui de sa tête; et que non-seulement Virgile le faisait manquer aux règles de la grammaire, mais à celles du sens commun, lorsqu'il lui fait dire que si un semblable soin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens; que Jupiter et les destins n'empêchaient point que Troie ne subsistât, et que Priam ne régnât dix autres années :

. . . . . Similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.

Il était clair que le destin avait décidé que Troie périrait dans la onzième année de son siége, et que sa volonté s'était manifestée par plusieurs oracles et augures, entre autres par le présage d'un serpent qui avait dévoré dix petits oiseaux dans leur nid, avec leur mère. Il y a dans le discours de Vulcain beaucoup de forfanterie, pour ne pas dire quelque chose de pis; car il donne à entendre que ce sont les armes qu'il aurait faites par l'ordre de Vénus qui auraient rompu les ordres du destin et ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithète de tout puissant, comme par une espèce de défi. Remarquez encore, en passant, la rime de

ces deux fins de vers, où le même mot est répété deux fois de suite sans nécessité :

. . . . . Si cura fuisset,
. . . . . armare fuisset.

Vulcain, enivré d'amour, ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraisonne dans son langage, dans ses pensées et dans ses actions, puisqu'il se détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de son infidèle épouse. Il est vrai qu'il se garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé son nom qu'une seule fois, par discrétion; et lui le tait, par jalousie. C'est à Vénus seule qu'il rend service. Il semble croire que c'est elle qui va se battre : « Si vous vous préparez à la guerre, lui » dit-il, si tel est votre plaisir : »

. . . . . Si bellare paras, atque hæc tibi mens est.

Le désordre total de sa personne termine celui de son discours. Embrasé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il se fond comme un métal :

Conjugis infusus gremio. . . .

Remarquez la justesse de cette consonnance métaphorique, *infusus*, « fondu, » si convenable au dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout sentiment :

. . . . . Placidumque petivit
. . . . . Per membra soporem.

Sopor veut dire ici beaucoup plus que sommeil. Il présente encore une consonnance de l'état des métaux après leur fusion, une stagnation parfaite.

Mais pour affaiblir ce que ce tableau a de licencieux et de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après, à la déesse de la volupté qui demande à son mari des armes pour son fils naturel, une mère de famille chaste et pauvre, occupée des arts de Minerve pour élever ses petits enfans; et il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour présenter un nouveau contraste des différens usages que font du même temps le vice et la vertu :

Inde ubi prima quies, medio jam noctis abactæ
Curriculo, expulerat somnum; cum femina primum,
Cui tolerare colo vitam tenuique minerva
Impositum, cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos.
ÆNEID., lib. VIII, v. 407-415.

« Vulcain avait à peine goûté le premier sommeil, et la nuit, » sur son char, n'avait encore parcouru que la moitié de sa » carrière : c'était le temps auquel une femme qui, pour » soutenir sa vie, n'a d'autre ressource que ses fuseaux et une » faible industrie dans les arts de Minerve, écarte la cendre » de son foyer, en rallume les charbons, pour donner au tra- » vail le reste de la nuit, et distribuer de longues tâches à ses » servantes qu'elle occupe à la lueur d'une lampe, afin que le » besoin ne la force pas de manquer à la foi conjugale, et » qu'elle puisse élever ses petits enfans. »

Virgile tire encore de nouveaux et sublimes con-

trastes des humbles occupations de cette mère de famille vertueuse. Il oppose tout de suite à sa faible industrie, « *tenui minerva*, » l'ingénieux Vulcain; à ses charbons qu'elle rallume, « *sopitos ignes*, » le cratère toujours enflammé d'un volcan; à ses servantes auxquelles elle distribue des pelotons de laine, « *longo exercet penso*, » les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour Mars, une égide pour Minerve, et qui, à l'ordre de leur maître, quittent leurs célestes ouvrages pour faire l'armure d'Énée, sur le bouclier duquel devaient être gravés les principaux événemens de l'empire romain :

Haud secus ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus e stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis;
Quam subter specus et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
Stricturæ chalybum, et fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto Genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque, metumque,
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte alia Marti currumque rotasque volucres

Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes:
Ægidaque horriferam, turbat Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant,
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores,
Ætnæi Cyclopes, et huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistra:
Præcipitate moras. Nec plura effatus: et illi
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti: fluit æs rivis, aurique metallum:
Vulnificusque chalybs vasta fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum; septenosque orbibus orbes
Impediunt: alii ventosis follibus auras
Accipiunt, reddunque; alii stridentia tingunt
Æra lacu: gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multa vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

ÆNEID., lib. VIII, v. 414-433.

« Alors le dieu du feu, aussi diligent, sort de sa couche » voluptueuse pour veiller aux travaux qui lui sont com- » mandés.

» Entre les côtes de Sicile et de Lipari, une des Éoliennes, » s'élève une île formée de rochers escarpés, toujours fu- » mans, sous lesquels sont les cavernes des Cyclopes, aussi » bruyantes et aussi enflammées que les antres et les chemi- » nées de l'Etna. Elles retentissent sans cesse du gémissement » des enclumes sous les coups des marteaux, du pétillement » de l'acier qui étincelle, et du bruit pesant des soufflets qui » animent les feux dans leurs fourneaux. Cette île est la de- » meure de Vulcain, et s'appelle Vulcanie. Ce fut dans ces » souterrains que le di u du feu descendit du ciel. Les cyclo- » pes Brontès, Stéropes et Pyracmon, les membres nus, » battaient alors le fer au milieu d'une vaste caverne. Ils te-

» naient dans leurs mains un foudre à demi formé. C'était un » de ces foudres que Jupiter lance souvent des cieux sur la » terre. Une partie était finie, et l'autre était encore impar- » faite. Ils y avaient mis trois rayons de grêle, trois d'une » pluie orageuse, trois d'un feu éblouissant, et trois d'un vent » impétueux : ils ajoutaient alors à leur ouvrage d'épouvan- » tables éclairs, des éclats, la peur, la colère céleste, et les » flammes qui la suivent. D'un autre côté, l'on se hâtait de » forger un char à Mars, avec des roues rapides, dont le bruit » alarme les hommes et les villes. D'autres Cyclopes, pour » armer Pallas dans les combats, polissaient à l'envi une » égide horrible, hérissée d'écailles de serpent en or; et pour » couvrir le sein de la déesse, une chevelure de serpens, » avec la tête de Gorgone séparée du cou, et jetant des » regards affreux.

» Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur dit Vulcain, cessez tous » ces travaux, transportez-les ailleurs, et faites attention à » ce que je vais vous dire. Il s'agit d'armer un homme redou- » table. C'est ici qu'il faut la force des bras, la diligence des » mains et l'art des plus grands maîtres : ne perdez pas un » moment. Il dit; aussitôt tous se mettent en besogne, et se » partagent le travail. L'airain et l'or coulent par ruisseaux; » l'acier le plus pur se fond dans une vaste fournaise : ils en » forment un bouclier énorme, capable de résister seul à » tous les traits des Latins. Ils couvrent sa circonférence de » sept autres lames de métal. Les uns font mouvoir les souf- » flets, les autres trempent l'airain qui siffle au fond des eaux; » l'antre retentit des coups dont gémissent les enclumes. » Tour à tour ils élèvent les bras avec de grands efforts, et » tour à tour les laissent retomber sur la masse embrasée que » tournent en tous sens de mordantes tenailles. »

On croit voir travailler ces énormes enfans de l'Etna, et entendre le bruit de leurs lourds marteaux, tant l'harmonie des vers de Virgile est imitative !

La composition du foudre mérite attention. Elle est pleine de génie, c'est-à-dire, d'observations neuves de la nature. Virgile y fait entrer et contraster les quatre élémens à la fois : la terre et l'eau, le feu et l'air :

Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant, rutili tres ignis, et alitis Austri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite; mais il donne de la solidité à l'eau pour en tenir lieu, *tres imbris torti radios*, mot à mot, « trois rayons de pluie torse, » pour dire de la grêle. Cette expression métaphorique est ingénieuse : elle suppose que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez aussi la convenance de l'expression *alitis Austri*, « l'Auster ailé : » l'Auster est le vent du midi; c'est lui qui amène presque toujours les tonnerres en Europe.

Le poète ose mettre ensuite des sensations métaphysiques sur l'enclume des Cyclopes : *metum*, « la peur; » *iras*, « des courroux. » Il les amalgame avec la foudre. Ainsi il ébranle à la fois le système physique par le contraste des élémens, et le système moral par la consonnance de l'ame et la perspective de la Divinité :

. . . . . Flammisque sequacibus iras.

Il fait gronder le tonnerre, et montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppose encore à la tête de Pallas celle de Méduse ; mais c'est un contraste qui lui est commun avec tous les poètes. En voici un qui lui est particulier : Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainsi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide et la cuirasse de Pallas; et de l'autre, les destinées de l'empire romain, qui doivent être gravées sur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'est pour l'amour de Vénus, et non pas pour la gloire d'Énée. Observez que le Dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchise, quoiqu'il y semble forcé. Il se contente de dire vaguement aux Cyclopes : « *Arma acri facienda viro.* » L'épithète de « *acer* » peut se prendre en bonne et mauvaise part. Elle peut signifier méchant, dur, et ne peut guère s'appliquer au sensible Énée, auquel Virgile donne si souvent le surnom de *pieux*.

Enfin Virgile, après le tableau tumultueux des forges éoliennes, nous ramène, par un nouveau contraste, à la demeure paisible du bon roi Évandre, presque aussi national que la bonne mère de famille et que le dieu du feu :

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ tergâ retorquens.
Necnon et gemini custodes limine ab alto
Præcedunt, gressumque canes comitantur herilem.
Hospitis Æneæ sedem et secreta petebat,
Sermonum memor et promissi muneris, heros.
Nec minus Æneas se matutinus agebat.
Filius huic Pallas, illi comes ibat Achates.

ÆNEID., lib. VIII, v. 454-466.

« Tandis que le dieu de Lemnos presse son ouvrage dans » ses forges éoliennes, Évandre est réveillé sous son humble » toit par les premiers rayons de l'aurore et par le chant ma- » tinal des oiseaux nichés sous le chaume de sa couverture. » Il se lève, malgré son grand âge. Il se revêt d'une tunique, » et attache à ses pieds une chaussure tyrrhénienne. Il met » sur ses épaules un baudrier, d'où pend à son côté une épée » d'Arcadie, et il ramène sur sa poitrine une peau de pan- » thère qui descend de son épaule gauche. Deux chiens qui » gardaient sa porte marchent devant lui, et accompagnent » les pas de leur maître. Il allait trouver dans l'intérieur de » sa maison Énée, son hôte, pour s'entretenir avec lui des » secours qu'il lui avait promis la veille. Énée, non moins » matinal, s'avançait aussi vers Évandre. L'un était accom- » pagné de son fils Pallas, et l'autre de son fidèle Achate. »

Voici un contraste moral très-intéressant :

Le bon roi Évandre, n'ayant pour gardes du corps que deux chiens, qui servaient encore à garder la porte de sa maison, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec son hôte. Ne croyez pas que, sous son toit couvert de chaume, il s'agisse de bagatelles. Il y est question du rétablissement de l'empire de Troie dans la personne d'Énée, ou

plutôt de la fondation de l'empire romain. Il s'agit de dissiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout, le roi Évandre offre à Énée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils sont choisis et commandés par Pallas, son fils unique. J'observerai ici une de ces convenances délicates, par lesquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois, ainsi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes : c'est la confiance d'Évandre dans son fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de son âge, son père l'amène à une conférence très-importante, comme son compagnon : *Comes ibat.* Il faisait porter son nom à la ville de Pallantée, qu'il avait lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens, sous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choisis dans la fleur de la jeunesse, et deux cents autres que son fils doit mener en son propre nom :

> Arcadas huic equites bis centum, robora pubis
> Lecta, dabo; totidemque suo tibi nomine Pallas.
> ÆNEID., lib. VIII, v. 518-519.

Les exemples de confiance paternelle sont rares parmi les souverains, qui regardent souvent leurs successeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi et la simplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourrait peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il l'éloigne

de sa personne et l'expose aux dangers de la guerre; mais c'est positivement par une raison contraire qu'il en agit ainsi; c'est pour le former à la vertu, en lui faisant faire ses premières armes sous un héros tel qu'Énée :

Hunc tibi præterea, spes et solatia nostri,
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magistro
Militiam et gravi Martis opus, tua cernere facta,
Assuescat, primis et te miretur ab annis.
ÆNEID., lib. VIII, v. 514-517.

« J'enverrai de plus avec vous mon fils Pallas, qui est toute » mon espérance et ma consolation. Qu'il s'accoutume, sous » un maître tel que vous, à supporter les rudes travaux de » la guerre, à se former sur vos exploits, et à vous admirer » dès ses premières années. »

On peut voir dans le reste de l'*Énéide* le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés : telles sont, entre autres, les tendres adieux que lui fait Évandre; les regrets de ce bon père, sur ce que sa vieillesse ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats; ensuite, la valeur imprudente de son fils, qui, oubliant les leçons des deux freins d'Anchise, s'attaque au redoutable Turnus et en reçoit le coup de la mort; les hauts faits d'armes d'Énée pour venger la mort du fils de son hôte et de son allié; ses regrets à la vue du jeune Pallas tué à la fleur de son âge, et le premier jour qu'il avait combattu; enfin, les honneurs qu'il rend à son corps, en l'envoyant à son père.

C'est ici qu'on peut remarquer une de ces comparaisons touchantes [7] dont Virgile, à l'exemple d'Homère, affaiblit l'horreur de ses tableaux de batailles et en augmente l'effet en y établissant des consonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'est à l'occasion de la beauté du jeune Pallas, dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.
ÆNEID., lib. XI, v. 68-71.

« Comme une tendre violette ou une languissante hyacinthe que les doigts d'une jeune fille ont cueillie : ces fleurs n'ont encore perdu ni leur éclat ni leur forme; mais on voit que la terre leur mère ne les soutient plus, et ne leur donne plus de nourriture. »

Remarquez une autre consonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point souffert lorsqu'on les a détachées de leur tige, Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : *Virgineo demessum pollice*; mot à mot : « Moissonnée par le pouce d'une vierge. » Et il résulte de cette douce image un contraste terrible avec le javelot de Turnus, qui avait cloué le bouclier de Pallas contre sa poitrine, et l'avait tué d'un seul coup.

Enfin Virgile, après avoir représenté la douleur d'Évandre à la vue du corps de son fils, et le désespoir de ce malheureux père qui implore la ven-

geance d'Énée, tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre et de l'*Énéide*; car Turnus, vaincu dans un combat particulier par Énée, lui cède la victoire, l'empire, la princesse Lavinie, et le supplie de se contenter de si grands sacrifices; mais le roi des Troyens, sur le point de lui accorder la vie, apercevant le baudrier de Pallas, dont Turnus s'était revêtu après avoir tué ce jeune prince, lui plonge son épée dans le corps, en lui disant :

. . . . . Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.
ÆNEID., lib. XII, v. 948-949.

« Pallas, c'est Pallas qui t'immole par ce coup, et qui se » venge dans ton sang criminel. »

Ainsi les Arcadiens ont influé de toute manière sur les monumens historiques, les traditions religieuses, les premières guerres et l'origine de l'empire romain.

On voit que le siècle où je parle des Arcadiens n'est point un siècle fabuleux. Je recueillis donc sur eux et leur pays les douces images que nous en ont laissées les poètes, avec les traditions les plus authentiques des historiens, que je trouvai en bon nombre dans le *Voyage de la Grèce* de Pausanias, les Œuvres de Plutarque et la *Retraite des dix mille* de Xénophon; en sorte que je rassemblai sur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, et l'histoire de plus vraisemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupais de ces agréables recherches, je me trouvai lié personnellement avec J.-J. Rousseau. Nous allions assez souvent nous promener, pendant l'été, aux environs de Paris. Sa société me plaisait beaucoup; il n'avait point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées; et encore moins celle des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres est fait pour les tirer de leur ennui par son babil. Il partageait les bénéfices et les charges de la conversation, parlant et laissant parler chacun à son tour; il laissait même aux autres le choix de l'entretien, se réglant à leur mesure avec si peu de prétention, que, parmi ceux qui ne le connaissaient pas, les gens simples le prenaient pour un homme ordinaire, et les gens du bon ton le regardaient comme bien inférieur à eux; car, avec ceux-ci, il parlait peu, ou de peu de choses; il a été quelquefois accusé d'orgueil à cette occasion par les gens du monde, qui taxent de leurs propres vices les hommes libres et sans fortune qui refusent de courber la tête sous leur joug; mais entre plusieurs traits que je pourrais citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens simples le prenaient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de sa modestie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les ermites du mont Valérien, ainsi que je l'ai rapporté

dans une note du tome cinquième de mes *Études*, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot; nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri sous des marronniers qui commençaient à avoir des feuilles, car c'était dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchait du couvert. Un des garçons du Suisse ayant aperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit : « Hé bien ! bon homme, d'où venez-vous donc? » il y a un temps infini que nous ne vous avons » vu. » Rousseau lui répondit tranquillement : « C'est que ma femme a été long-temps malade, » et moi-même j'ai été incommodé. — Oh! mon » pauvre bon homme, reprit ce garçon, vous n'é- » tes pas bien ici; venez, venez, je vais vous » trouver une place dans la maison. »

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain et du vin. Pendant qu'il nous y conduisait, je dis à Jean-Jacques : « Ce garçon me paraît bien familier avec » vous; il ne vous connaît donc point? — Oh! si, » me répondit-il, nous nous connaissons depuis » plusieurs années; nous venions de temps en temps » ici, dans la belle saison, ma femme et moi, » manger le soir une côtelette. »

Ce mot de bon homme, dit de si bonne foi par

ce garçon d'auberge, qui sans doute prenait depuis long-temps Jean-Jacques pour un homme de quelque état mécanique; sa joie en le revoyant, et son empressement à le servir, me firent connaître combien le sublime auteur d'*Émile* mettait en effet de bonhomie jusque dans ses moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fût, il convenait lui-même, avec un sentiment d'humilité bien rare, et selon moi bien injuste, qu'il n'était pas propre aux grandes conversations. « Il ne faut, me disait-il un jour, que le plus petit » argument pour me renverser; je n'ai d'esprit » qu'une demi-heure après les autres; je sais ce » qu'il faut répondre, précisément quand il n'en » est plus temps. »

Cette lenteur de réflexion ne venait pas « d'une » pesanteur maxillaire, » comme le dit, dans le prospectus d'une édition nouvelle des OEuvres de Jean-Jacques, un écrivain d'ailleurs très-estimable; mais de son équité naturelle, qui ne lui permettait pas de prononcer sur le moindre sujet sans l'avoir examiné; de son génie, qui le considérait sur toutes ses faces pour le connaître à fond; et enfin de sa modestie, qui lui interdisait le ton théâtral et les sentences d'oracles [8] de nos conversations. Il était au milieu de nos beaux-esprits avec sa simplicité comme une fille avec ses couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc et du rouge. Encore moins aurait-il cherché à se

donner en spectacle chez les grands; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, et sur les objets qui lui étaient familiers, surtout ceux qui intéressaient le bonheur des hommes, son ame prenait l'essor, ses sentimens devenaient touchans, ses idées profondes, ses images sublimes, et ses discours aussi véhémens que ses écrits.

Mais ce que je trouvais de bien supérieur à son génie, c'était sa probité; il était du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque communiquer ses pensées les plus intimes. On n'avait rien à craindre de sa malignité s'il les trouvait mauvaises, ni de son infidélité si elles lui semblaient bonnes.

Une après-midi donc que nous étions à nous reposer au bois de Boulogne, j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenait au cœur depuis que j'avais l'usage de ma raison. Nous venions de parler des hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisait un cas infini, où on lui avait appris à lire dans l'enfance, et qui, à mon avis, a été le germe de son éloquence et de ses vertus antiques; tant la première éducation a d'influence sur le reste de la vie! Je lui dis donc :

J'aurais bien voulu voir une histoire de votre façon.

Jean-Jacques. « J'ai eu bien envie d'écrire celle

» de Côme de Médicis [9]. C'était un simple parti-
» culier qui est devenu le souverain de ses conci-
» toyens, en les rendant plus heureux; il ne s'est
» élevé et maintenu que par des bienfaits. J'avais
» fait quelques brouillons à ce sujet-là, mais j'y ai
» renoncé; je n'avais pas de talent pour écrire
» l'histoire. »

Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tous pays et de toutes conditions qui vous auraient suivi.

« Oh! j'ai trop connu les hommes! » Puis me regardant, après un moment de silence, il ajouta d'un ton demi fâché : « Je vous ai prié plusieurs « fois de ne me jamais parler de cela. »

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens sans patrie et sans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établissement semblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique septentrionale, au milieu des Sauvages?

« Quelle différence de siècle! on croyait du temps
» de Penn; aujourd'hui on ne croit plus à rien. »
Puis, se radoucissant : « J'aurais bien aimé à vivre
» dans une société telle que je me la figure, com-
» me un de ses simples membres; mais pour rien
» au monde je n'aurais voulu y avoir quelque charge,

» encore moins en être le chef. Je me suis rendu » justice il y a long-temps; j'étais incapable du » plus petit emploi. »

Vous auriez trouvé assez de personnes qui auraient exécuté vos idées.

« Oh! je vous en prie, parlons d'autre chose. »

Je me suis avisé d'écrire l'histoire des peuples d'Arcadie. Ce ne sont pas des bergers oisifs comme ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. « A propos des bergers du » Lignon, me dit-il, j'ai fait une fois le voyage du » Forez, tout exprès pour voir le pays de Céladon » et d'Astrée, dont d'Urfé nous a fait de si charmans tableaux. Au lieu de bergers amoureux, » je ne vis, sur les bords du Lignon, que des maréchaux, des forgerons et des taillandiers. »

Comment! dans un pays si agréable?

« Ce n'est qu'un pays de forges. Ce fut ce voyage » du Forez qui m'ôta mon illusion. Jusqu'à ce temps-» là, il ne se passait point d'année que je ne relusse » l'*Astrée* d'un bout à l'autre; j'étais familiarisé » avec tous ses personnages. Ainsi la science nous » ôte nos plaisirs. »

Oh! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos forgerons, ni aux bergers imaginaires de d'Urfé, qui passent les jours et les nuits uniquement occupés à faire l'amour, exposés au dedans à toutes les suites de l'oisiveté, et au dehors, aux invasions des peuples voisins. Les miens exercent tous les arts

de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons; ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs et de rochers. Leurs mœurs sont patriarcales, comme aux premiers temps du monde. Il n'y a dans leur république ni prêtres, ni soldats, ni esclaves; car ils sont si religieux, que chaque père de famille en est le pontife; si belliqueux, que chaque habitant est toujours prêt à défendre sa patrie sans en tirer de solde; et si égaux, qu'il n'y a pas seulement parmi eux de domestiques. Les enfans y sont élevés à servir leurs parens. On se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, et de leur apprendre à se surpasser les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce à se prévenir par toutes sortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer son père, sa mère, son ami, sa maîtresse, à soi-même; et la patrie à tout. Là il n'y a point de querelle entre les jeunes gens, si ce n'est quelques débats entre amans, comme ceux du *Devin du Village*; mais la vertu y appelle souvent les citoyens dans les assemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il est utile de faire pour le bien public. Ils élisent, à la pluralité des voix, leurs magistrats qui gouvernent l'état comme une famille, étant chargés à la fois des fonctions de la paix, de la guerre et de la religion; il résulte une si grande force de leur union,

qu'ils ont toujours repoussé toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, fastueux, dégoûtant ou épouvantable; point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs; mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, autour d'un petit temple dont le péristyle sert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus déserts, l'humanité des habitans. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, ou sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens et le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y a pas une montagne ni un fleuve qui ne soit consacré à un dieu, et qui n'en porte le nom; pas une fontaine qui n'ait sa naïade; pas une fleur ni un oiseau qui ne soit le résultat de quelque ancienne et touchante métamorphose. Toute la physique y est en sentimens religieux, et toute la religion en monumens de la nature. La mort même, qui empoisonne tant de plaisirs, n'y offre que des perspectives consolantes. Les tombeaux des ancêtres sont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès et de sapins. Leurs descendans, dont ils se sont fait chérir pendant leur vie, vien-

nent, dans leurs plaisirs ou leurs peines, les décorer de fleurs et invoquer leurs mânes, persuadés qu'ils président toujours à leurs destins. Le passé, le présent, l'avenir, lient tous les membres de cette société des chaînons de la loi naturelle, en sorte qu'il est également doux d'y vivre et d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos plus douces conversations. Il imaginait quelquefois des incidens d'une simplicité piquante, dont je tirais parti. Un jour même il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, me » dit-il, supposer une action principale dans votre » histoire, telle que celle d'un homme qui voyage » pour connaître les hommes; il en naîtra des évé- » mens variés et agréables; de plus, il faut oppo- » ser à l'état de nature des peuples d'Arcadie, l'é- » tat de corruption d'un autre peuple, afin de faire » sortir vos tableaux par des contrastes. »

Ce conseil fut pour moi un rayon de lumière qui en produisit un autre; ce fut, avant tout, d'opposer à ces deux tableaux celui de barbarie d'un troisième peuple, afin de représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations; celui de barbarie, de nature et de corruption. J'eus ainsi une harmonie complète des trois périodes ordinaires aux sociétés humaines.

Pour représenter un état de barbarie, je choisis la Gaule, comme un pays dont les commencemens en tout genre devaient le plus nous intéresser parce que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, et se fait sentir jusque dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme dès la mamelle influe jusque sur sa décrépitude. Il semble même qu'à cette dernière époque les habitudes de l'enfance reparaissent avec plus de force que celles du reste de la vie, ainsi que je l'ai observé dans les Études précédentes. Les premières impressions effacent les dernières. Le caractère des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme. Rome, dans sa décadence, conserva l'esprit de domination universelle qu'elle avait eu dès son origine.

Je trouvai les principaux caractères des mœurs et de la religion des Gaulois tout tracés dans les *Commentaires* de César, dans Plutarque, dans les *Mœurs des Germains* de Tacite, et dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du nord.

Je reculai plusieurs siècles avant Jules César l'état des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractère plus marqué de barbarie, et approchant de celui que nous avons trouvé aux peuples sauvages de l'Amérique septentrionale. Je fixai le commencement de la civilisation de nos ancêtres à la destruction de Troie, qui fut aussi l'époque et sans doute la cause de plusieurs grandes révolutions

par toute la terre. Les nations qui composent le genre humain, quelque divisées qu'elles paraissent en langages, religions, coutumes et climats, sont en équilibre entre elles, comme les différentes mers qui composent l'Océan sous diverses latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ces mers, qu'il ne se communique plus ou moins à chacune des autres; elles tendent toutes à se mettre de niveau. Une nation est encore, par rapport au genre humain, ce qu'un homme est par rapport à sa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même temps. De même, si un état se détruit sur la terre, un autre s'y reforme à la même époque. C'est ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois états voisins, la Russie, la Prusse et l'Autriche, peu de temps après la plus grande partie des colonies anglaises du nord de l'Amérique s'est détachée des trois états d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, pour former une république; et comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu de même en Amérique une portion des colonies anglaises qui ne s'est pas séparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous les pays et dans tous les siècles. Lorsque l'en-

pire des Grecs fut renversé sur les bords du Pont-Euxin en 1453, celui des Turcs le remplaça aussitôt; et lorsque celui de Troie fut détruit en Asie, sous Priam, celui de Rome prit naissance en Italie, sous Énée.

Mais il s'ensuivit de cette ruine totale de Troie beaucoup de petites révolutions dans le reste du genre humain, et surtout en Europe.

J'opposai à l'état de barbarie des Gaules celui de corruption de l'Égypte, qui était alors à son plus haut degré de civilisation. C'est à l'époque du siége de Troie que plusieurs savans assignent le règne brillant de Sésostris. D'ailleurs, cette opinion, adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*, était une autorité suffisante pour mon ouvrage. Je choisis aussi mon voyageur en Égypte, par le conseil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établissemens politiques et religieux ont reflué de l'Égypte dans la Grèce, dans l'Italie, et même directement dans les Gaules, ainsi que l'histoire et plusieurs de nos anciens usages en font foi. C'est encore une suite des réactions politiques. Lorsqu'un état est à son dernier degré d'élévation, il est à son premier degré de décadence, parce que les choses humaines commencent à déchoir dès qu'elles ont atteint le faîte de leur grandeur. C'est alors que les arts, les sciences, les mœurs, les langues, commencent à refluer des états civilisés dans les états barbares,

ainsi que le démontrent les siècles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguste chez les Romains, et de Louis XIV parmi nous.

Ainsi j'eus des oppositions de caractères entre les Gaulois, les Arcadiens et les Égyptiens. Mais l'Arcadie seule m'offrit un grand nombre de contrastes avec le reste de la Grèce encore à demi barbare; entre les mœurs paisibles de ses cultivateurs, et les caractères discordans des héros de Pylos, de Mycènes et d'Argos; entre les douces aventures de ses bergères simples et naïves, et les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Electre et de Clytemnestre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, et j'en fis une espèce de poème épique, non suivant les lois d'Aristote et celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poème épique ne doit contenir qu'une action principale de la vie d'un héros, mais suivant les lois de la nature, et à la manière des Chinois, qui y mettent souvent la vie entière d'un héros, ce qui, à mon gré, satisfait davantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai pas pour cela de l'exemple d'Homère; car si je m'écartai du plan de son *Iliade*, je me rapprochai de celui de son *Odyssée*.

Mais pendant que je m'occupais du bonheur du genre humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma santé et mon expérience ne me permettaient

plus de solliciter dans ma patrie les faibles ressources que j'étais au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au dehors. D'ailleurs, le genre de mes travaux ne pouvait intéresser en ma faveur aucun ministre. Je songeai à en mettre au jour de plus propres à me mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes *Études de la Nature*. J'ose croire y avoir détruit de dangereuses erreurs et démontré d'importantes vérités. Leur succès m'a valu, sans sollicitations, beaucoup de compliments du public, et quelques grâces annuelles de la cour, mais si peu solides, qu'une simple révolution dans un ministère me les a enlevées la plupart, et (avec elles) ce qu'il y a de plus fâcheux d'autres plus considérables dont je jouissais depuis quatorze ans. La faveur a fait semblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de constance. Je lui dois un peu de calme et de repos. C'est sous son ombre que je fais paraître ce premier livre, intitulé *Les Gaules*, qui devait servir d'introduction à l'Arcadie. Je n'ai pas eu la satisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce sujet était trop rude pour nos entretiens. Mais, tout âpre et tout sauvage qu'il est, c'est une gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où il s'est quelquefois reposé. Lorsqu'il partit même, sans me dire adieu, pour Ermenonville où il a fini ses jours, je cherchai à me rappeler à lui par l'image de l'Arcadie et le

souvenir de nos anciennes conversations, en finissant la lettre que je lui écrivais par ces deux vers de Virgile, où je n'avais changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus, *tecumque* fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il était assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étaient blanchis d'écume qui jaillissait en gerbes sur toutes ses grèves. Des bateaux de pêcheurs, paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignaient, dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfans levaient les mains au ciel et jetaient de grands cris, à la vue du danger que couraient ces pauvres mariniers, et des longues vagues qui venaient du large se briser en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Ly-

cée répétaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui, et que la mer brisait au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes qui venaient, en battant des ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria : « Mon père, ne sommes-nous pas » sur la route d'Argos? — Mon fils, lui répondit » Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes » en Arcadie, sur le chemin de Tégée; et ces tours » que vous voyez là-bas sont celles de Bellémine. »

Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chèvre, effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étaient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne, où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue; il lui passa une laisse autour du cou, et, priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyait toujours : mais son chien, le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée, qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître, que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni son chien.

L'étranger, resté sur le grand chemin, se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : « Seigneur, le temps est rude, la nuit » s'approche, la forêt et la montagne sont pleines » de fondrières où vous pourriez vous égarer. Ve» nez prendre un peu de repos dans ma cabane, » qui n'est pas loin d'ici. Je suis bien sûr que ma chè» vre, qui est fort privée, y reviendra d'elle-même » et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de » vue. » En même temps il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier

marchait à la tête de ce troupeau; il était suivi de six chèvres, dont les mamelles pendaient jusqu'à terre; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déja grands, venaient après; une ânesse avec son ânon fermaient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas, par une pelouse découverte, parsemée çà et là de genêts et de romarins; et comme ils entraient dans la forêt de chênes qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiemens d'un chien; bientôt après, ils virent venir au devant d'eux le barbet, suivi de son maître, qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme: « Mon fils, quoique » cette chèvre soit la plus chérie de mon troupeau, » j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous » avoir donné la fatigue de la reprendre à la cour» se : mais vous vous reposerez, s'il vous plaît, » cette nuit chez moi; et demain, si vous voulez » vous mettre en route, je vous montrerai le che» min de Tégée, d'où l'on vous enseignera celui » d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en » croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point de» main d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, au » mont Lycée; on s'y rassemble de toute l'Arcadie » et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y ve» nez avec moi, vous me rendrez plus agréable à » Jupiter quand je me présenterai à son autel, pour » l'adorer, avec des hôtes. » Le jeune étranger ré-

pondit : « O bon berger ! nous acceptons volontiers » votre hospitalité pour cette nuit ; mais demain, dès » l'aurore, nous continuerons notre route pour Ar- » gos. Depuis long-temps nous luttons contre la » mer pour arriver à cette ville, fameuse dans toute » la terre par ses temples, par ses palais, et par » la demeure du grand Agamemnon. »

Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond coulait un ruisseau appelé Achéloüs [1], qui allait se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevait au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux, qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche ; mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer à gué, et on faisait si peu d'usage de son pont, que des convolvulus le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœurs et de fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont était l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fe-

nêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déja colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord, et couvrait de son feuillage toujours vert une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussitôt on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleul; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une nymphe de Diane; à son vase, pour la naïade du ruisseau; mais, à sa timidité, on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit: « Cyanée, ma fille, hâtez-vous de » traire vos chèvres et de nous préparer à manger, » tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les » pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres, qui s'étaient rassemblées autour d'elle; et quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie, qui était à un bout de la maison. Cependant Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les

pieds de ses hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faisait déja nuit; mais une lampe suspendue au plancher, et la flamme du foyer placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairaient suffisamment l'intérieur. On y voyait, accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages; et sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée était une petite statue de terre de la bonne Cérès; et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table et servit des choux verts, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre siéges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son père d'une peau de loup qu'il avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis; mais pendant qu'elle les étendait sur les siéges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit: « Ma chère fille, serez-vous toujours » inconsolable de la perte de votre mère? et ne » pourrez-vous jamais rien toucher de tout ce qui » a été à son usage, sans verser des larmes! »

Cyanée ne répondit rien; mais se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une prière et une libation à Jupiter hospitalier; et faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous fussiez » descendus chez quelque autre habitant de l'Ar» cadie, ou si vous fussiez passés ici il y a quelques » années, vous eussiez été beaucoup mieux reçus; » mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai eu sur » le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans » toutes les saisons, des légumes et d'excellens » fruits : il est maintenant confondu dans la forêt. » Ce vallon solitaire retentissait du mugissement » de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du ma» tin au soir, dans ma maison, que des chants d'al» légresse et des cris de joie. J'ai vu, autour de » cette table, trois garçons et quatre filles. Le plus » jeune de mes fils était en état de conduire un » troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habillait ses » petites sœurs, et leur tenait déja lieu de mère. Ma » femme, laborieuse et encore jeune, entretenait » toute l'année, autour de moi, la gaieté, la paix » et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a » entraîné celle de presque toute ma famille. Il ai» mait, comme un jeune homme, à faire preuve » de sa légèreté, en montant au haut des plus » grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exer-

» cices causaient une frayeur extrême, l'avait prié
» plusieurs fois de s'en abstenir. Je lui avais prédit
» qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas!
» les dieux m'ont puni de mes prédictions indis-
» crètes, en les accomplissant. Un jour d'été que
» mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux
» avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut
» envie de manger des fruits d'un merisier sauvage.
» Aussitôt l'aîné monta dans l'arbre pour en cueil-
» lir; et quand il fut au sommet, qui était très-
» élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le
» voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se
» trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir
» saisit mon malheureux fils; il tomba. Sa mère,
» revenue à elle aux cris de ses enfans, accourut
» vers lui : en vain elle essaya de le ranimer dans
» ses bras; l'infortuné tourna les yeux vers elle,
» prononça son nom et le mien, et expira. La dou-
» leur dont mon épouse fut saisie la mena en peu
» de jours au tombeau. La plus tendre union ré-
» gnait entre mes enfans, et égalait leur affection
» pour leur mère. Ils moururent tous du regret
» de sa perte, et de celle les uns des autres. Avec
» combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci!.. »
Ainsi parla Tirtée, et, malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation,

» cesse de t'affliger. Nous les reverrons un jour : » ils sont avec les dieux. » Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis, prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant les deux voyageurs fondaient en larmes. Enfin, le plus jeune prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand nous aurions été reçus dans le » palais et à la table d'Agamemnon, au moment » où, couvert de gloire, il reverra sa fille Iphigénie » et son épouse Clytemnestre, qui soupirent depuis » si long-temps après son retour, nous n'aurions » pu ni voir ni entendre des choses aussi touchantes » que celles dont nous sommes spectateurs. O bon » berger ! il faut l'avouer, vous avez éprouvé de » grands maux; mais si Céphas que vous voyez, » qui a beaucoup voyagé, voulait vous entretenir » de ceux qui accablent les hommes par toute la » terre, vous passeriez la nuit à l'entendre et à bé- » nir votre sort. Que d'inquiétudes vous sont in- » connues au milieu de ces retraites paisibles ! » Vous y vivez libre; la nature fournit à tous vos » besoins; l'amour paternel vous rend heureux, et » une religion douce vous console de toutes vos » peines. »

Céphas, prenant la parole, dit à son jeune ami :

« Mon fils, racontez-nous vos propres malheurs : » Tirtée vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il ne » m'écouterait moi-même. Dans l'âge viril, la vertu » est souvent le fruit de la raison ; mais dans la jeu- » nesse, elle est toujours celui du sentiment. »

Tirtée, s'adressant au jeune étranger, lui dit : « A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes pas trop » pressé du sommeil, j'aurai bien du plaisir à vous » entendre. Je ne suis jamais sorti de mon pays, » mais j'aime et j'honore les voyageurs. Ils sont » sous la protection de Mercure et de Jupiter. On » apprend toujours quelque chose d'utile avec eux. » Pour vous, il faut que vous ayez éprouvé de » grands chagrins dans votre patrie, pour avoir » quitté si jeune vos parens, avec lesquels il est si » doux de vivre et de mourir. »

Quoiqu'il soit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de soi avec sincérité, vous nous avez fait un si bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures, bonnes et mauvaises.

Je m'appelle Amasis. Je suis né à Thèbes, en Égypte, d'un père riche. Il me fit élever par les prêtres du temple d'Osiris. Ils m'enseignèrent toutes les sciences dont l'Égypte s'honore ; la langue sacrée, par laquelle on communique avec les siècles passés, et la langue grecque qui nous sert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui est au-dessus des sciences et des lan-

gues, ils m'apprirent à être juste, à dire la vérité, à ne craindre que les dieux, et à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier sentiment crut en moi avec l'âge. On ne parlait depuis long-temps en Égypte que de la guerre de Troie. Les noms d'Achille, d'Hector et des autres héros, m'empêchaient de dormir. J'aurais acheté un seul jour de leur renommée par le sacrifice de toute ma vie. Je trouvais heureux mon compatriote Memnon, qui avait péri sur les murs de Troie, et pour lequel on construisait à Thèbes un superbe tombeau [2]. Que dis-je ? j'aurais donné volontiers mon corps pour être changé dans la statue d'un héros, pourvu qu'on m'eût exposé sur une colonne à la vénération des peuples.

Je résolus donc de m'arracher aux délices de l'Égypte et aux douceurs de la maison paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me présentais devant mon père : « Envoyez-» moi au siége de Troie, lui disais-je, afin que je » me fasse un nom illustre parmi les hommes. Vous » avez mon frère aîné, qui vous suffit pour assurer » votre postérité. Si vous vous opposez toujours à » mes desirs dans la crainte de me perdre, sachez » que si j'échappe à la guerre, je n'échapperai » pas au chagrin. » En effet, je dépérissais à vue d'œil; je fuyais toute société, et j'étais si solitaire, qu'on m'en avait donné le surnom de Monéros. Mon père voulut en vain combattre un sentiment

qui était le fruit de l'éducation qu'il m'avait donnée.

Un jour il me présenta à Céphas, en m'exhortant à suivre ses conseils. Quoique je n'eusse jamais vu Céphas, une sympathie secrète m'attacha d'abord à lui. Ce respectable ami ne chercha point à combattre ma passion favorite ; mais, pour l'affaiblir, il lui fit changer d'objet. « Vous aimez la » gloire, me dit-il ; c'est ce qu'il y a de plus doux » dans le monde, puisque les dieux en ont fait » leur partage. Mais comment comptez-vous l'ac- » quérir au siége de Troie ? Quel parti prendrez- » vous, des Grecs ou des Troyens ? La justice est » pour la Grèce ; la pitié et le devoir pour Troie. » Vous êtes Asiatique [3] : combattrez-vous en fa- » veur de l'Europe contre l'Asie ? Porterez-vous » les armes contre Priam, ce père et ce roi infor- » tuné, près de succomber avec sa famille et son » empire sous le fer des Grecs ? D'un autre côté, » prendrez-vous la défense du ravisseur Pâris et » de l'adultère Hélène contre Ménélas, son époux ? » Il n'y a point de véritable gloire sans justice. » Mais quand un homme libre pourrait démêler » dans les querelles des rois le parti le plus juste, » croyez-vous que ce serait à le suivre que con- » siste la plus grande gloire qu'on puisse acqué » rir ? Quels que soient les applaudissemens que » les victorieux reçoivent de leurs compatriotes, » croyez-moi, le genre humain sait bien les met- » tre un jour à leur place. Il n'a placé qu'au rang

» des héros et des demi-dieux ceux qui n'ont exercé
» que la justice, comme Thésée, Hercule, Piri-
» thoüs, etc... Mais il a élevé au rang des dieux
» ceux qui ont été bienfaisans : tels sont Isis, qui
» donna des lois aux hommes; Osiris, qui leur ap-
» prit les arts et la navigation; Apollon, la musique;
» Mercure, le commerce; Pan, à conduire des
» troupeaux; Bacchus, à planter la vigne; Cérès,
» à faire croître le blé. Je suis né dans les Gaules,
» continua Céphas; c'est un pays naturellement
» bon et fertile, mais qui, faute de civilisation,
» manque de la plupart des choses nécessaires au
» bonheur. Allons y porter les arts et les plantes
» utiles de l'Égypte, une religion humaine et des
» lois sociales : nous en rapporterons peut-être des
» choses utiles à votre patrie. Il n'y a point de
» peuple sauvage qui n'ait quelque industrie, dont
» un peuple policé ne puisse tirer parti, quelque
» tradition ancienne, quelque production rare et
» particulière à son climat. C'est ainsi que Jupiter,
» le père des hommes, a voulu lier par un com-
» merce réciproque de bienfaits tous les peuples de
» la terre, pauvres ou riches, barbares ou civilisés.
» Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile
» à l'Égypte, ou si nous perdons, par quelque ac-
» cident, les fruits de notre voyage, il nous en
» restera un que ni la mort ni les tempêtes ne sau-
» raient nous enlever; ce sera le plaisir d'avoir fait
» du bien. »

Ce discours éclaira tout à coup mon esprit d'une lumière divine. J'embrassai Céphas, les larmes aux yeux. « Partons, lui dis-je; allons faire du bien » aux hommes; allons imiter les dieux! »

Mon père approuva notre projet; et, comme je prenais congé de lui, il me dit en me serrant dans ses bras : « Mon fils, vous allez entreprendre la » chose la plus difficile qu'il y ait au monde, puis- » que vous allez travailler au bonheur des hommes. » Mais, si vous pouvez y trouver le vôtre, soyez » bien sûr que vous ferez le mien. »

Après avoir fait nos adieux, Céphas et moi, nous nous embarquâmes à Canope sur un vaisseau phénicien, qui allait chercher des pelleteries dans les Gaules et de l'étain dans les îles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modèles de chariots, de charrues et de divers métiers; des cruches de vin, des instrumens de musique, des graines de toute espèce, entre autres, celles du chanvre et du lin. Nous fîmes attacher dans des caisses, autour de la poupe du vaisseau, sur son pont et jusque dans ses cordages, des ceps de vigne qui étaient en fleur et des arbres fruitiers de plusieurs sortes. On aurait pris notre vaisseau, couvert de pampres et de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord sur les côtes de l'île de Crète, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus

grande quantité de végétaux que l'Égypte, dont elle est voisine, par la variété de ses températures, qui s'étendent depuis les sables chauds de ses rivages, jusqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le sommet se perd dans les nues. Mais, ce qui doit être encore bien plus cher à ses habitans, elle est gouvernée par les sages lois de Minos.

Un vent favorable nous poussa ensuite de la Crète à la hauteur de Mélite [4]. C'est une petite île, dont les collines de pierre blanche paraissent de loin sur la mer comme des toiles tendues au soleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conserve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres secours : cette île manque de tout, quoique, par sa situation entre la Sicile et l'Afrique, et par la vaste étendue de son port qui se partage en plusieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique et même de l'Asie. Ses habitans ne vivent que de brigandages. Nous leur fîmes présent de graines de melon et de celle du xylon [5]. C'est une herbe qui se plaît dans les lieux les plus arides, et dont la bourre sert à faire des toiles très-blanches et très-légères. Quoique Mélite, qui n'est qu'un rocher, ne produise presque rien pour la subsistance des hommes et des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne [6], une quantité prodigieuse de cailles qui s'y reposent en

passant d'Europe en Afrique. C'est un spectacle curieux de les voir, toutes pesantes qu'elles sont, traverser la mer en nombre presque infini. Elles attendent que le vent du nord souffle ; et, dressant en l'air l'une de leurs ailes comme une voile, et battant de l'autre comme d'une rame, elles rasent les flots de leurs croupions chargés de graisse. Quand elles arrivent dans l'île, elles sont si fatiguées qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramasser dans un jour plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous poussèrent jusqu'aux îles d'Énosis[7], qui sont à l'extrémité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires et nous obligèrent de mouiller. Ces îles sont des écueils sablonneux qui ne produisent rien; mais, par une merveille de la providence des dieux, qui dans les lieux les plus stériles sait nourrir les hommes de mille manières différentes, elle a donné des thons à ces sables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printemps, les thons, qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, passent en si grande quantité entre la Sardaigne et les îles d'Énosis, que leurs habitans sont occupés nuit et jour à les pêcher, à les saler et à en tirer de l'huile. J'ai vu, sur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poissons, plus haut que cette maison. Mais ce présent de la nature ne rend pas les insulaires plus riches. Ils pèchent pour le profit des ha-

bitans de la Sardaigne. Ainsi nous ne vîmes que des esclaves aux îles d'Enosis et des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait présent aux habitans d'Enosis de quelques ceps de vigne, et en avoir reçu de jeunes plants de châtaigniers, qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une grosseur considérable.

Pendant le voyage, Céphas me faisait remarquer les aspects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune semblable en qualité et en forme, afin que diverses plantes et divers animaux pussent trouver, dans le même climat, des températures différentes. Quand nous n'apercevions que le ciel et l'eau, il me faisait observer les hommes. Il me disait : « Voyez » ces gens de mer, comme ils sont robustes ! Vous » les prendriez pour des Tritons. L'exercice du » corps est l'aliment de la santé [8]. Il dissipe une » infinité de maladies et de passions qui naissent » dans le repos des villes. Les dieux ont planté la » vie humaine comme les chênes de mon pays. Plus » ils sont battus des vents, plus ils sont vigoureux. » La mer, me disait-il encore, est une école de » toutes les vertus. On y vit dans des privations et » dans des dangers de toute espèce. On est forcé » d'y être courageux, sobre, chaste, prudent, pa» tient, vigilant, religieux. » Mais, lui répondis-je, pourquoi la plupart de nos compagnons de voyage

n'ont-ils aucune de ces qualités-là ? Ils sont presque tous intempérans, violens, impies, louant ou blâmant sans discernement tout ce qu'ils voient faire.

« Ce n'est point la mer qui les a corrompus, re-» prit Céphas. Ils y ont apporté leurs passions de » la terre. C'est l'amour des richesses, la paresse, » le desir de se livrer à toutes sortes de désordres » quand ils sont à terre, qui déterminent un grand » nombre d'hommes à voyager sur la mer pour » s'enrichir ; et comme ils ne trouvent qu'avec » beaucoup de peine les moyens de se satisfaire » sur cet élément, vous les voyez toujours inquiets, » sombres et impatiens, parce qu'il n'y a rien de » si mauvaise humeur que le vice, quand il se » trouve dans le chemin de la vertu. Un vaisseau » est le creuset où s'éprouvent les qualités mora-» les. Le méchant y empire, et le bon y devient » meilleur. Mais la vertu tire parti de tout. Profi-» tez de leurs défauts. Vous apprendrez ici à mé-» priser également l'injure et les vains applaudis-» semens, à mettre votre contentement en vous-» même, et à ne prendre que les dieux pour té-» moins de vos actions. Celui qui veut faire du bien » aux hommes, doit s'exercer de bonne heure à en » recevoir du mal. C'est par les travaux du corps » et par l'injustice des hommes, que vous fortifie-» rez à la fois votre corps et votre ame. C'est ainsi » qu'Hercule a acquis ce courage et cette force

» prodigieuse qui ont porté sa gloire jusqu'aux as-
» tres. »

Je suivais donc, autant que je le pouvais, les conseils de mon ami, malgré mon extrême jeunesse. Je travaillais à lever les lourdes antennes et à manœuvrer les voiles; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui se moquaient de mon inexpérience, j'étais tout déconcerté. Il m'était plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre le mépris des hommes; tant mon éducation m'avait déja rendu sensible à l'opinion d'autrui.

Nous passâmes le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe, et nous vîmes, à droite et à gauche, les deux montagnes Calpé et Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquèrent pas de nous faire observer que leur nation était la première, de toutes celles de la terre, qui avait osé pénétrer dans le vaste océan et côtoyer ses rivages jusque sous l'Ourse glacée. Ils mirent sa gloire fort au dessus de celle d'Hercule, qui avait planté, disaient-ils, deux colonnes à ce passage, avec l'inscription : ON NE VA POINT AU DELA; comme si le terme de ses travaux devait être celui des courses du genre humain. Céphas, qui ne négligeait aucune occasion de rappeler les hommes à la justice et de rendre hommage à la mémoire des héros, leur disait : « J'ai toujours ouï dire qu'il
» fallait respecter les anciens. Les inventeurs en
» chaque science sont les plus dignes de louange,

» parce qu'ils en ouvrent la carrière aux autres » hommes. Il est peu difficile ensuite à ceux qui » viennent après eux d'aller plus avant. Un en- » fant monté sur les épaules d'un grand homme, » voit plus loin que celui qui le porte. » Mais Céphas leur parlait en vain : ils ne daignèrent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmène. Pour nous, nous vénérâmes les rivages de l'Espagne, où il avait tué Géryon à trois corps; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier, et nous versâmes en son honneur du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes et verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule celtique. C'est un fils d'Hercule, appelé Galatès, qui donna à ses habitans le surnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mère, fille d'un roi des Celtes, était d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignait de prendre un mari parmi les sujets de son père; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Géryon, elle ne put refuser son cœur et sa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des îles britanniques, et en peu de jours nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout temps des flots azurés de la mer. J'étais au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étaient frais et couverts de feuilles. Plusieurs d'entre eux, entre autres les

ceps de vigne, avaient des fruits mûrs. Je pensais au bon accueil qu'allaient nous faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, lorsqu'ils nous verraient débarquer sur leurs rivages, avec les douces productions de l'Égypte et de la Crète. Les seuls travaux de l'agriculture suffisent pour fixer les peuples errans et vagabonds, et leur ôter le desir de soutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me disais-je, pour policer tous les Gaulois par les arts que l'agriculture fait naître. Cette seule graine de lin suffit pour les vêtir un jour. Ce ceps de vigne est suffisant pour répandre à perpétuité la gaieté et la joie dans leurs festins. Je sentais alors combien les ouvrages de la nature sont supérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépérissent dès qu'ils commencent à paraître; les autres, au contraire, portent en eux l'esprit de vie qui les propage. Le temps, qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyais, dans une seule semence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a, en Égypte, dans les trésors des rois.

Je me livrais à ces divines et humaines spéculations; et, dans les transports de ma joie, j'embrassais Céphas, qui m'avait donné une si juste idée des biens des peuples et de la véritable gloire. Cependant mon ami remarqua que le pilote se préparait à remonter la Seine, à l'embouchure de

laquelle nous étions alors. La nuit s'approchait; le vent soufflait de l'occident, et l'horizon était fort chargé. Céphas dit au pilote : « Je vous conseille de ne point entrer dans le fleuve; mais » plutôt de jeter l'ancre dans ce port aimé d'Amphitrite que vous voyez sur la gauche. Voici ce » que j'ai ouï raconter à ce sujet à nos anciens :

» La Seine, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, avait suivi dans les Gaules les déesses des » blés, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine par » toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses » courses, la Seine la pria de lui donner, en ré» compense de ses services, ces prairies que vous » voyez là-bas. La déesse y consentit, et accorda » de plus à la fille de Bacchus de faire croître les » blés partout où elle porterait ses pas. Elle laissa » donc la Seine sur ces rivages et lui donna pour » compagne et poursuivante la nymphe Héva, qui » devait veiller près d'elle, de peur qu'elle ne fût » enlevée par quelque dieu de la mer, comme sa » fille Proserpine l'avait été par celui des enfers. » Un jour que la Seine s'amusait à courir sur ces » sables en cherchant des coquilles, et qu'elle « fuyait, en jetant de grands cris, devant les flots » de la mer, qui quelquefois lui mouillaient la » plante des pieds, et quelquefois l'atteignaient » jusqu'aux genoux, Héva, sa compagne, aperçut » sous les ondes les cheveux blancs, le visage em» pourpré et la robe bleue de Neptune. Ce dieu

» venait des Orcades après un grand tremblement
» de terre, et il parcourait les rivages de l'Océan;
» examinant, avec son trident, si leurs fondemens
» n'avaient point été ébranlés. A sa vue, Héva jeta
» un grand cri et avertit la Seine, qui s'enfuit aus-
» sitôt vers les prairies. Mais le dieu des mers
» avait aperçu la nymphe de Cérès, et, touché de sa
» bonne grâce et de sa légèreté, il poussa sur le ri-
» vage ses chevaux marins après elle. Déja il était
» près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus
» son père et Cérès sa maîtresse. L'une et l'autre
» l'exaucèrent : dans le temps que Neptune ten-
» dait les bras pour la saisir, tout le corps de la
» Seine se fondit en eau; son voile et ses vêtemens
» verts, que les vents poussaient devant elle, de-
» vinrent des flots couleur d'émeraude ; elle fut
» changée en un fleuve de cette couleur, qui se
» plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés
» étant nymphe. Ce qu'il y a de plus remarqua-
» ble, c'est que Neptune, malgré sa métamor-
» phose, n'a cessé d'en être amoureux, comme on
» dit que le fleuve Alphée l'est encore en Sicile de
» la fontaine Aréthuse. Mais si le dieu des mers a
» conservé son amour pour la Seine, la Seine garde
» encore son aversion pour lui. Deux fois par jour
» il la poursuit avec de grands mugissemens, et
» chaque fois la Seine s'enfuit dans les prairies en
» remontant vers sa source, contre le cours na-
» turel des fleuves. En tout temps elle sépare

» ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune.
» Héva mourut du regret de la perte de sa mai-
» tresse. Mais les Néréides, pour la récompenser
» de sa fidélité, lui élevèrent sur le rivage un
» tombeau de pierres blanches et noires, qu'on
» aperçoit de fort loin. Par un art céleste, elles y
» enfermèrent même un écho, afin qu'Héva, après
» sa mort, prévînt par l'ouïe et par la vue les ma-
» rins des dangers de la terre, comme, pendant
» sa vie, elle avait averti la nymphe de Cérès des
» dangers de la mer. Vous voyez d'ici son tombeau.
» C'est cette montagne escarpée, formée de cou-
» ches funèbres de pierres blanches et noires. Elle
» porte toujours le nom de Héva [9]. Vous voyez,
» ces amas de cailloux dont sa base est couverte,
» les efforts de Neptune irrité pour en ronger les
» fondemens ; et vous pouvez entendre d'ici les
» mugissemens de la montagne qui avertit les gens
» de mer de prendre garde à eux. Pour Amphi-
» trite, touchée du malheur de la Seine et de l'in-
» fidélité de Neptune, elle pria les Néréides de
» creuser cette petite baie que vous voyez sur vo-
» tre gauche, à l'embouchure du fleuve; et elle
» voulut qu'elle fût en tout temps un havre assuré
» contre les fureurs de son époux. Entrez-y donc
» maintenant, si vous m'en croyez, pendant qu'il
» fait jour. Je puis vous certifier que j'ai vu sou-
» vent le dieu des mers poursuivre la Seine bien
» avant dans les campagnes, et renverser tout ce

» qui se rencontrait sur son passage. Gardez-vous » donc de vous trouver sur le chemin d'un dieu » que l'amour met en fureur. »

» Il faut, répondit le pilote à Céphas, que vous » me preniez pour un homme bien stupide, de me » faire de pareils contes à mon âge. Il y a quarante » ans que je navigue. J'ai mouillé de nuit et de » jour dans la Tamise, pleine d'écueils, et dans le » Tage qui est si rapide : j'ai vu les cataractes du » Nil qui font un bruit affreux ; et jamais je n'ai vu » ni ouï rien dire de semblable à ce que vous ve- » nez de me raconter. Je ne serai pas assez fou de » m'arrêter ici à l'ancre, tandis que le vent est » favorable pour remonter le fleuve. Je passerai la » nuit dans son canal, et j'y dormirai bien pro- » fondément. »

Il dit, et de concert avec les matelots, il fit une huée, comme les hommes présomptueux et ignorans ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le sens.

Céphas alors s'approcha de moi et me demanda si je savais nager. Non, lui répondis-je. J'ai appris en Égypte tout ce qui pouvait me faire honneur parmi les hommes, et presque rien de ce qui pouvait m'être utile à moi-même. Il me dit : « Ne » nous quittons pas : tenons-nous près de ce banc » de rameurs, et mettons toute notre confiance » dans les dieux. »

Cependant, le vaisseau, poussé par le vent et

sans doute aussi par la vengeance d'Hercule, entre dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de sable, qui sont à son embouchure ; ensuite nous étant engagés dans son canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaste forêt qui s'étendait jusque sur ses rivages. Nous n'apercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation que quelques fumées qui s'élevaient çà et là au dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que, la nuit nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, et de l'autre par le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais, malgré cette position dangereuse, nos matelots se mirent à boire et à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger, parce qu'ils se voyaient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas et moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous entretenant du spectacle majestueux des astres qui roulaient sur nos têtes. Déjà la constellation de l'Ourse était au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvait être. J'aperçus [10], à la blancheur de son écume, une montagne d'eau qui

venait à nous du côté de la mer, en se roulant sur elle-même. Elle occupait toute la largeur du fleuve, et surmontant ses rivages à droite et à gauche, elle se brisait avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'instant elle fut sur notre vaisseau, et, le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté : ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la première, fit tourner le vaisseau tout-à-fait. Je me souviens qu'alors j'entendis sortir une multitude de cris sourds et étouffés de cette carène renversée; mais, voulant appeler mon ami à mon secours, ma bouche se remplit d'eau salée, mes oreilles bourdonnèrent, je me sentis emporter avec une extrême rapidité, et bientôt après je perdis toute connaissance.

Je ne sais combien de temps je restai dans l'eau; mais quand je revins à moi, j'aperçus, vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux; et du côté de l'orient les premiers feux de l'aurore, qui coloraient les nuages d'argent et de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi vêtues de peaux, m'entouraient. Les unes me présentaient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'essuyaient avec des mousses, d'autres me soutenaient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, et je ne sais quoi de céleste que la pitié met sur le visage des femmes,

me firent croire que j'étais dans les cieux, et que j'étais servi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous chercher, et le second fut de vous demander, ô Céphas ! Je ne me serais pas cru heureux, même dans l'Olympe, si vous eussiez manqué à mon bonheur. Mais mon illusion se dissipa lorsque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leur bouche de rose un langage inconnu et barbare. Je me rappelai alors peu à peu les circonstances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher ; mais je ne savais où vous retrouver. J'errais aux environs au milieu des bois. J'ignorais si le fleuve où nous avions fait naufrage, était près ou loin, à ma droite ou à ma gauche, et pour surcroît d'embarras, je ne pouvais interroger personne sur sa position.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étaient humides et le feuillage des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avait plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui coulait en torrens jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devaient se jeter dans quelque ruisseau ; et le ruisseau dans le fleuve. J'allais suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcèrent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'aperçus alors que je n'étais plus libre, et que j'étais esclave chez des peuples

où je m'étais flatté d'être honoré comme un dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas ! le déplaisir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étais venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvais me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Égypte et de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelais la sagesse de vos conseils ; votre confiance dans les dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux ; vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissaient pour moi de vie et de bienveillance ; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions ; et je sentais, par les nuages qui s'élevaient dans mon cœur, que j'avais perdu en vous le premier des biens, et qu'un ami sage est le plus grand présent que la bonté des dieux puisse accorder à un homme.

Je ne pensais donc qu'au moyen de vous retrouver, et je me flattais d'y réussir en m'enfuyant au milieu de la nuit, si je pouvais seulement me rendre au bord de la mer. Je savais bien que je ne pouvais pas en être fort éloigné ; mais j'ignorais de quel côté elle était. Il n'y avait point aux environs de hauteur d'où je pusse la découvrir. Quelquefois je montais au sommet des plus grands arbres ; mais je n'apercevais que la surface de la forêt qui

s'étendait jusqu'à l'horizon. Souvent j'étais attentif au vol des oiseaux, pour voir si je n'apercevrais pas quelque oiseau de marine venant à terre faire son nid dans la forêt, ou quelque pigeon sauvage allant picorer le sel sur les bords de la mer. J'aurais préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves, lorsqu'elles viennent dans les tempêtes se réfugier sur les rochers, au doux chant des rouge-gorges qui annonçaient déja, dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étais couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer, lorsqu'ils se brisent sur ses rivages; il me sembla même que je distinguais le tumulte des eaux de la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissemens, qui m'avaient transi d'horreur, me comblèrent alors de joie. Je me levai : je sortis de la cabane et je prêtai une oreille attentive; mais bientôt des rumeurs, qui venaient des diverses parties de l'horizon, confondirent tous mes jugemens, et je reconnus que c'étaient les murmures des vents qui agitaient au loin les feuillages des chênes et des hêtres.

Quelquefois j'essayais de faire entendre aux sauvages de ma cabane que j'avais perdu un ami. Je mettais la main sur mes yeux, sur ma bouche et sur mon cœur, je leur montrais l'horizon; je levais au ciel mes mains jointes et je versais des larmes. Ils comprenaient ce langage muet de ma douleur,

car ils pleuraient avec moi; mais par une contradiction dont je ne pouvais me rendre raison, ils redoublaient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort et de les y rendre sensibles. Ils s'empressaient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrais. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différait en rien de celle de mes maîtres. Tout était commun entre nous, les vivres, le toit et la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avaient même des égards pour ma jeunesse, et ils ne me donnaient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de temps je parvins à converser avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement et de leur caractère.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés iarles, mais soumises toutes au pouvoir des druides, qui les réunissent sous une même religion et les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les druides ont persuadé à ces nations qu'elles descendaient de Pluton, dieu des enfers, qu'ils appellent Hoder, ou l'aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits et non point par jours; et ils comptent les heures

du jour du milieu de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres dieux aussi terribles que Hoder, tels que Niordex, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vaisseau qui périt sur leurs rivages leur est envoyé par Niorder. Ils ont de plus Thor ou Theutatès, le dieu de la guerre, armé d'une massue qu'il lance du haut des airs : ils lui donnent des gants de fer et un baudrier qui redouble sa fureur quand il en est ceint; Tir, aussi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des souliers fort épais, avec lesquels il peut marcher dans l'air et sur l'eau sans faire de bruit; Heimdall à la dent d'or, qui voit le jour et la nuit : il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Uller, le dieu de la glace, chaussé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la messagère de douleur, savoir : le loup Fenris, le serpent de Midgard et l'impitoyable Héla. Héla est la mort. Ils disent que son palais est la misère, sa table la famine, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la consomption. Ils ont encore plusieurs autres dieux, dont les exploits sont aussi féroces que les noms, Hérian, *Riflindi*, Svidar, Svidrer, Salsk, qui veulent dire le guerrier, le bruyant, l'exterminateur, l'incendiaire, le père du carnage. Les druides honorent ces divinités "

avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables et des sacrifices humains. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir sur les esprits effrayés des Gaulois, qu'ils président à tous leurs conseils et décident de toutes les affaires. Si quelqu'un s'oppose à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs mystères "; et dès ce moment, il est abandonné de tout le monde, même de sa femme et de ses enfans. Mais il est rare qu'on ose leur résister; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui imprimer de bonne heure, et d'une manière inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux iarles ou nobles, ils ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux. Ceux qui vivent sous des rois, leur paient la moitié du tribut qu'ils lèvent sur les peuples; d'autres les gouvernent entièrement à leur profit. Les plus riches donnent des festins aux plus pauvres de leur classe, qui les accompagnent à la guerre et font vœu de mourir avec eux. Ils sont très-braves. S'ils rencontrent à la chasse un ours, le principal d'entre eux met bas ses flèches, attaque seul l'animal, et le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maison, ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber sur eux les solives enflammées. D'autres, sur le bord de la mer, s'opposent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui brisent sur le rivage. Ils mettent la valeur à résister non-seulement aux ennemis et

aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de justice. Ils ne décident leurs différens que par les armes, et regardent la raison comme la ressource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux classes de citoyens, dont l'une emploie la ruse et l'autre la force, pour se faire craindre, se balancent entre elles; mais elles se réunissent pour tyranniser le peuple qu'elles traitent avec un souverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il semble que cette nation n'est faite que pour ses prêtres et pour ses grands. Au lieu d'être consolée par les uns et protégée par les autres, comme la justice le requiert, les druides ne l'effraient que pour que les iarles l'oppriment.

On ne trouverait cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort ingénieux, et ils excellent dans plusieurs genres d'industrie qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer [13], avec tant d'art, qu'on les prendrait pour des plaques d'argent. Ils assemblent des pièces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment des vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu et les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce

qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre et de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout temps la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, et que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Cependant ce peuple serait bientôt détruit par la tyrannie de ses chefs, s'il ne leur opposait leurs propres passions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il est si persuadé que c'est aux armes à les décider, et que la raison n'y peut rien, qu'il les force, pour mériter son estime, de se battre jusqu'à la mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'iarles. D'un autre côté, il est si convaincu des choses terribles que les druides racontent de leurs dieux, et la peur, comme c'est l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonstances si effrayantes, que ses prêtres bien souvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres

sacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes rejaillît sept fois sur son auteur, afin que personne ne pût trouver son bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a çà et là, parmi quelques peuples des Gaules, des rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défense des plus faibles; mais, ce qui préserve la nation de sa ruine totale, ce sont les femmes. Également opprimées par les lois des druides et par les mœurs féroces des iarles, elles sont réduites au plus dur esclavage. Elles sont chargées des offices les plus pénibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chasseurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles sont, de plus, assujéties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie et de mort sur la sienne; et, lorsqu'il meurt, si on soupçonne sa mort de n'être pas naturelle, on donne la question à sa femme : si elle s'avoue coupable par la violence des tourmens, on la condamne au feu [14].

Ce sexe malheureux triomphe de ses tyrans par leurs propres opinions. Comme c'est la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule : une simple chanson leur suffit pour détruire le résultat des assemblées les plus graves. Le peuple, et surtout les jeunes gens, toujours prêts à les servir, font courir cette chanson par les bourgs et les hameaux. On la chante le jour et la nuit. Celui qui

en est le sujet, quel qu'il soit, n'ose plus se montrer. De là il arrive que les femmes, si faibles en particulier, jouissent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, soit expérience des lumières des femmes, les chefs n'entreprennent rien sans les consulter; elles décident de la paix et de la guerre. Comme elles sont forcées par les maux de la société de renoncer à ses opinions et de se réfugier entre les bras de la nature, elles ne sont ni aveuglées ni endurcies par les préjugés des hommes. De là vient qu'elles voient plus sainement qu'eux dans les affaires publiques, et prévoient avec beaucoup de justesse les événemens futurs. Le peuple, dont elles soulagent les maux, frappé de leur trouver souvent plus de discernement qu'à ses chefs, sans en pénétrer les causes, se plaît à leur attribuer quelque chose de divin [15].

Ainsi les Gaulois passent successivement et rapidement de la tristesse à la crainte, et de la crainte à la joie. Les druides les épouvantent; les iarles les maltraitent; les femmes les font rire, chanter et danser. Leur religion, leurs lois et leurs mœurs étant sans cesse en contradiction, ils vivent dans une inconstance perpétuelle, qui fait leur caractère principal. Voilà encore pourquoi ils sont très-curieux de nouvelles, et de savoir ce qui se passe chez les étrangers. C'est par cette raison qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils ai-

ment à sortir, comme tous les hommes qui y sont malheureux.

Ils méprisent les laboureurs, et ils négligent par conséquent l'agriculture, qui est la base de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivaient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les fèves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le seigle et l'orge. On n'y trouvait que bien peu de froment. Cependant la terre y est très-féconde en productions naturelles : il y a beaucoup de pâturages excellens le long des rivières; les forêts y sont élevées et remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages. Comme ils manquent souvent de vivres, ils m'employaient à en chercher dans les champs et dans les bois. Je trouvais, dans les prairies, des gousses d'ail, des racines de daucus et de filipendule. Je revenais quelquefois tout chargé de baies de myrtylles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avais cueillies dans la forêt. Ils faisaient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent se manger crus, tant ils sont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produisent d'un goût excellent. J'y ai souvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur si éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici ce qu'ils racontent au sujet de ces pommiers, qui y croissent en abondance et de la plus grande beauté. Ils disent que la belle Thétis, qu'ils

appellent Friga, jalouse de ce qu'à ses propres noces, Vénus, qu'ils appellent Siofne, avait remporté la pomme qui était le prix de la beauté, sans qu'on l'eût mise seulement dans la concurrence des trois déesses, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, descendue sur cette partie du rivage des Gaules, y cherchait des perles pour sa parure et des coquillages appelés manches de couteau, pour son fils Sifionne [16], un triton lui déroba sa pomme, qu'elle avait mise sur un rocher, et la porta à la déesse des mers. Aussitôt Thétis en sema les pépins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance et de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois celtiques, la cause du grand nombre de pommiers qui croissent dans leur pays, et de la beauté singulière de leurs filles [17].

L'hiver vint, et je ne saurais vous exprimer quel fut mon étonnement lorsque je vis, pour la première fois de ma vie, le ciel se dissoudre en plumes blanches comme celles des oiseaux, l'eau des fontaines se changer en pierres et les arbres se dépouiller entièrement de leur feuillage. Je n'avais jamais rien vu de semblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderaient pas à mourir, comme les plantes et les élémens de leur pays; et sans doute la rigueur de l'air n'aurait pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avaient pris le plus grand soin de me vêtir de fourrures. Mais

qu'il est aisé à un homme sans expérience de se tromper ! Je ne connaissais pas les ressources de la nature pour chaque saison comme pour chaque climat. L'hiver est pour ces peuples septentrionaux le temps des festins et de l'abondance. Les oiseaux de rivière, les élans, les taureaux sauvages, les lièvres, les cerfs, les sangliers abondent alors dans leurs forêts et s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuses. Je ne fus pas moins surpris quand je vis le printemps revenir et étaler dans ces lieux désolés une magnificence que je ne lui avais jamais vue sur les bords même du Nil. Les rubus, les framboisiers, les églantiers, les fraisiers, les primevères, les violettes et beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Égypte, bordaient les lisières verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chèvre-feuilles, grimpaient sur les troncs des chênes et suspendaient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout était revêtu d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Un si touchant spectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me disais-je, si, parmi tant de plantes, j'en voyais s'élever une seule de celles que j'ai apportées de l'Égypte ! ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappellerait ma patrie pendant ma vie ; en mourant, je choisirais près d'elle mon tombeau ; elle apprendrait un jour à Céphas où reposent les os de son ami, et aux Gaulois le nom et les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchais à dissiper ma mélancolie, en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danseuses, et s'en vint pleurer sur moi : puis, tout à coup, elle se joignit à ses compagnes, et continua de danser en jouant et folâtrant avec elles. Je pris ce passage subit de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconstance naturelle à ce peuple, et je ne m'en mettais pas beaucoup en peine, lorsque je vis sortir de la forêt un vieillard à barbe rousse, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portait à sa main une branche de gui, et à sa ceinture un couteau de caillou. Il était suivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, et tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœuf, et d'autres instrumens de leur musique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toutes les danses cessèrent, tous les visages s'attristèrent, et tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même et sa famille se retirèrent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me passa une corde de cuir autour du cou, et ses satellites me forçant de le suivre, ils m'entraînèrent tout éperdu, comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduisirent à travers la forêt jusqu'aux bords de la Seine : là, leur chef m'arrosa de l'eau du fleuve ; ensuite, il me fit entrer dans un grand ba-

teau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute sa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours, en gardant un profond silence. Le neuvième, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquèrent vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, et ils me conduisirent dans une grande cabane sans fenêtres, qui était éclairée par des torches de sapin. Ils m'attachèrent au milieu de la cabane à un poteau; et ces jeunes gens, qui me gardaient jour et nuit, armés de haches de caillou, ne cessaient de sauter autour de moi, en soufflant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs et leurs fifres de fer. Ils accompagnaient leur affreuse musique de ces horribles paroles, qu'ils chantaient en chœur :

« O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! ô Héla! ô » Héla! Dieux du carnage et des tempêtes, nous » vous apportons de la chair. Recevez le sang de » cette victime, de cet enfant de la mort. O Nior- » der! ô Riflindi! ô Svidrer! ô Héla! ô Héla! »

En prononçant ces mots épouvantables, ils avaient les yeux tournés dans la tête et la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques, accablés de lassitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire bienfaisant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi : « Jeune infortuné, me dit-il, une guerre » cruelle s'est élevée entre les peuples de la Grande-

» Bretagne et ceux des Gaules. Les Bretons prétendent être les maîtres de la mer qui nous sépare de leur île. Nous avons déjà perdu contre » eux deux batailles navales. Le collége des druides de Chartres a décidé qu'il fallait des victimes humaines pour se rendre favorable Mars, dont » le temple est tout près d'ici. Le chef des druides, qui a des espions par toutes les Gaules, a » appris que la tempête t'avait jeté sur nos côtes : » il a été te chercher lui-même. Il est vieux et sans » pitié ; il porte les noms de deux de nos dieux » les plus redoutables. Il s'appelle Tor-Tir [13]. Mets donc ta confiance dans les dieux de ton pays, » car ceux des Gaules demandent ton sang. »

Il me fut impossible de répondre à Omfi, tant j'étais saisi de frayeur ! Je le remerciai seulement en inclinant la tête ; et aussitôt il s'éloigna de moi, de peur d'être aperçu de ses compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raison qui avait obligé les Gaulois qui m'avaient fait esclave de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignaient que je ne tombasse entre les mains des druides ; mais je n'avais pu vaincre ma fatale destinée. Ma perte maintenant me paraissait si certaine, que je ne croyais pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon sang. Je ne me rappelais plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me res-

souvenais plus même qu'ils m'avaient sauvé du naufrage. Le danger présent fait oublier les délivrances passées. Quelquefois, je pensais qu'ils ne m'avaient préservé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adressais mes prières à Jupiter, et je goûtais une sorte de repos à m'abandonner à cette Providence infinie qui gouverne l'univers, lorsque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout à coup, et une troupe nombreuse de prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à sa main une branche de gui de chêne. Aussitôt, la jeunesse barbare qui m'entourait se réveilla, et recommença ses chansons et ses danses funèbres. Tor-Tir vint à moi; il me posa sur la tête une couronne d'if et une poignée de farine de féves; ensuite il me mit un bâillon dans la bouche, et m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derrière le dos. Alors, tout son cortége se mit en marche au bruit de ses lugubres instrumens, et deux druides, me soutenant par les bras, me conduisirent au lieu du sacrifice.

Ici Tirtée, s'apercevant que le fuseau de Cyanée lui échappait des mains, et qu'elle pâlissait, lui dit: « Ma fille, il est temps de vous aller repo-» ser. Songez que vous devez vous lever demain » avant l'aurore, pour aller à la fête du mont Ly-» cée, où vous devez offrir, avec vos compagnes, » les dons des bergers sur les autels de Jupiter. »

Cyanée, toute tremblante, lui répondit : « Mon » père, j'ai tout préparé pour la fête de demain. » Les couronnes de fleurs, les gâteaux de froment, » les vases de lait, tout est prêt. Mais il n'est pas » tard : la lune n'éclaire pas le fond du vallon; les » coqs n'ont pas encore chanté; il n'est pas mi- » nuit. Permettez-moi, je vous en supplie, de » rester jusqu'à la fin de cette histoire. Mon père, » je suis auprès de vous; je n'aurai pas peur. »

Tirtée regarda sa fille en souriant; et s'excusant à Amasis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous sortîmes de la cabane, reprit Amasis, au milieu d'une nuit obscure, à la lueur enfumée des torches de sapin. Nous traversâmes d'abord un vaste champ de pierres, où l'on voyait çà et là des squelettes de chevaux et de chiens fichés sur des pieux; de là, nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creusée dans le flanc d'un rocher tout blanc [19]. Des caillots d'un sang noir, répandu aux environs, exhalaient une odeur infecte et annonçaient que c'était le temple de Mars. Dans l'intérieur de cet affreux repaire étaient rangés, le long des murs, des têtes et des ossemens humains; et au milieu, sur une pièce de roc, s'élevait jusqu'à la voûte une statue de fer représentant le dieu Mars. Elle était si difforme, qu'elle ressemblait plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au dieu de la guerre. On y distinguait cependant sa

massue hérissée de pointes, ses gants garnis de têtes de clous, et son horrible baudrier, où était figurée la mort. A ses pieds était assis le roi du pays, ayant autour de lui les principaux de l'état. Une foule immense de peuple, répandu au dedans et au dehors de la caverne, gardait un morne silence, saisi de respect, de religion et d'effroi.

Tor-Tir leur adressant la parole à tous, leur dit. « O roi, et vous iarles, rassemblés pour la défense » des Gaules, ne croyez pas triompher de vos en- » nemis sans le secours du dieu des batailles. Vos » pertes vous ont fait voir ce qu'il en coûte de né- » gliger son culte redoutable. Le sang donné aux » dieux épargne celui que versent les mortels. Les » dieux ne font naître les hommes que pour les » faire mourir. Oh! que vous êtes heureux que le » choix de la victime ne soit pas tombé sur l'un » d'entre vous! Lorsque je cherchais en moi-mê- » me quelle tête parmi nous leur serait agréable, » prêt à leur offrir la mienne pour le bien de la » patrie, Niorder, le dieu des mers, m'apparut » dans les sombres forêts de Chartres; il était tout » dégouttant de l'onde marine. Il me dit d'une » voix bruyante comme celle des tempêtes : J'en- » voie, pour le salut des Gaules, un étranger sans » parens et sans amis. Je l'ai jeté moi-même sur » les rivages de l'occident. Son sang plaira aux » dieux infernaux. Ainsi parla Niorder. Niorder » vous aime, ô enfans de Pluton! »

A peine Tor-Tir avait achevé ces mots effroyables, qu'un Gaulois assis auprès de moi s'élança jusqu'à moi; c'était Céphas. « O Amasis! ô mon » cher Amasis! s'écria-t-il. O cruels compatriotes! » vous allez immoler un homme venu des bords » du Nil pour vous apporter les biens les plus pré- » cieux de la Grèce et de l'Égypte? Vous com- » mencerez donc par moi, qui lui en donnai le pre- » mier desir, et qui le touchai de pitié pour vous, » si cruels envers lui. » En disant ces mots, il me serrait dans ses bras et me baignait de ses larmes. Pour moi, je pleurais et je sanglotais, sans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Aussitôt la caverne retentit de murmures et de gémissemens. Les jeunes druides pleurèrent et laissèrent tomber de leurs mains les instrumens de mon sacrifice; car la religion se tut dès que la nature parla. Cependant, personne de l'assemblée n'osait encore me délivrer des mains des sacrificateurs, lorsque les femmes se jetant au milieu d'eux, m'arrachèrent mes liens, mon bâillon et ma couronne funèbre. Ainsi ce fut pour la seconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ses bras, me dit : « Quoi! c'est vous, malheureux étranger, que » Céphas regrettait sans cesse! O dieux ennemis » de ma patrie, ne nous envoyez-vous des bien- » faiteurs que pour les immoler! » Alors il s'adressa aux chefs des nations, et leur parla avec

tant de force des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jurèrent de ne plus réduire à l'esclavage ceux que les tempêtes jetteraient sur leurs côtes, de ne sacrifier à l'avenir aucun homme innocent, et de n'offrir à Mars que le sang des coupables. Tor-Tir, irrité, voulut en vain s'opposer à cette loi : il se retira en menaçant le roi et tous les Gaulois de la vengeance prochaine des dieux.

Cependant le roi, accompagné de mon ami, me conduisit, au milieu des acclamations du peuple, dans sa ville, située dans l'île voisine. Jusqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avais été si troublé, que je n'avais été capable d'aucune réflexion. Chaque espèce de circonstance nouvelle de mon malheur resserrait mon cœur et obscurcissait mon esprit. Mais dès que j'eus repris l'usage de mes sens, et que je vins à envisager le péril extrême auquel je venais d'échapper, je m'évanouis. Oh ! que l'homme est faible dans la joie ! il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir, à la manière des Gaulois, en m'agitant la tête et en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avais recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes et me dit : « O mon ami, que vous m'avez coûté de lar-» mes ! Dès que les flots de l'Océan qui renver-» sèrent notre vaisseau nous eurent séparés, je » me trouvai jeté, je ne sais comment, sur la

» rive droite de la Seine. Mon premier soin fut de
» vous chercher. J'allumai des feux sur le rivage;
» je vous appelai; j'engageai plusieurs de mes
» compatriotes, accourus à mes cris, de visiter
» dans leurs barques les bords du fleuve, pour
» voir s'ils ne vous trouveraient pas : tous nos soins
» furent inutiles. Le jour vint et me montra notre
» vaisseau renversé, la carène en haut, tout près
» du rivage où j'étais. Jamais il ne me vint dans
» la pensée que vous eussiez pu aborder sur le ri-
» vage opposé, dans le Belgium, ma patrie. Ce ne
» fut que le troisième jour que, vous croyant péri,
» je me déterminai à y passer pour y voir mes pa-
» rens. La plupart étaient morts depuis mon ab-
» sence : ceux qui restaient me comblèrent d'ami-
» tiés; mais un frère même ne dédommage pas de
» la perte d'un ami. Je retournai presque aussitôt
» de l'autre côté du fleuve. On y déchargeait no-
» tre malheureux vaisseau, où rien n'avait péri
» que les hommes. Je cherchais votre corps sur le
» rivage de la mer et je le redemandais le soir, le
» matin et au milieu de la nuit, aux nymphes de
» l'Océan, afin de vous élever un tombeau près
» de celui d'Héva. J'aurais passé, je crois, ma vie
» dans ces vaines recherches, si le roi qui règne
» sur les bords de ce fleuve, informé qu'un vais-
» seau phénicien avait péri dans ses domaines,
» n'en avait réclamé les effets, qui lui apparte-
» naient suivant les lois des Gaules. Je fis donc

» rassembler tout ce que nous avions apporté de » l'Égypte, jusqu'aux arbres mêmes, qui n'avaient » pas été endommagés par l'eau, et je me rendis » avec ces débris auprès de ce prince. Bénissons » donc la providence des dieux, qui nous a réunis » et qui a rendu vos maux encore plus utiles à ma » patrie que vos présens. Si vous n'eussiez pas fait » naufrage sur nos côtes, on n'y eût pas aboli la » coutume barbare de condamner à l'esclavage » ceux qui y périssent; et si vous n'eussiez pas été » condamné à être sacrifié, je ne vous aurais peut- » être jamais revu, et le sang des innocens fume- » rait encore sur les autels du dieu Mars. »

Ainsi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvait me faire oublier le souvenir de mes malheurs. Il s'appelait Bardus. Il était déjà avancé en âge, et il portait, comme son peuple, la barbe et les cheveux longs. Son palais était bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avait pour portes [30] que de grands cuirs de bœuf qui en fermaient les ouvertures. Personne n'y faisait la garde, car il n'avait rien à craindre de ses sujets; mais il avait employé toute son industrie pour fortifier sa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avait entourée de murs faits de troncs d'arbres entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles et aux portes. Il y avait au haut de ces tours des sentinelles qui veillaient jour et nuit. Le roi Bardus avait eu cette

île de la nymphe Lutetia, sa mère, dont elle portait le nom. Elle n'était d'abord couverte que d'arbres, et Bardus n'avait pas un seul sujet. Il s'occupait à tordre, sur le bord de son île, des câbles d'écorce de tilleul, et à creuser des aunes pour en faire des bateaux. Il vendait les ouvrages de ses mains aux mariniers qui descendaient ou remontaient la Seine. Pendant qu'il travaillait, il chantait les avantages de l'industrie et du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtaient souvent pour écouter ses chansons. Ils les répétaient et les répandaient dans toutes les Gaules, où elles étaient connues sous le nom de *vers bardes*. Bientôt il vint des gens s'établir dans son île, pour l'entendre chanter et pour y vivre avec plus de sûreté. Ses richesses s'accrurent avec ses sujets. L'île se couvrit de maisons, les forêts voisines se défrichèrent, et des troupeaux nombreux peuplèrent bientôt les deux rivages voisins. C'est ainsi que ce bon roi s'était formé un empire sans violence. Mais lorsque son île n'était pas encore entourée de murs, et qu'il songeait déjà à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre pensa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontaient la Seine en canots d'écorce d'orme débarquèrent sur son rivage septentrional, tout vis-à-vis de Lutetia. Ils avaient à leur tête le iarle Carnut, troisième fils de Tendal, prince du nord.

Carnut venait de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avait jeté l'épouvante et la désolation. Il était favorisé en secret, dans les Gaules, par les druides, qui, comme tous les hommes faibles, inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus, et lui dit : « Combattons, toi et moi, à la tête de nos guerriers : le plus faible obéira au plus fort; car la » première loi de la nature est que tout cède à la » force. » Le roi Bardus lui répondit : « O Carnut! s'il ne s'agissait que d'exposer ma vie pour » défendre mon peuple, je le ferais très-volontiers; » mais je n'exposerais pas la vie de mon peuple, » quand il s'agirait de sauver la mienne. C'est la » bonté, et non la force, qui doit choisir les rois. » La bonté seule gouverne le monde, et elle emploie, pour le gouverner, l'intelligence et la » force qui lui sont subordonnées, comme toutes » les puissances de l'univers. Vaillant fils de Tendal, puisque tu veux gouverner les hommes, » voyons qui de toi ou de moi est le plus capable » de leur faire du bien. Voilà de pauvres Gaulois » tout nus. Sans reproche, je les ai plusieurs fois » vêtus et nourris, en me refusant à moi-même » des habits et des alimens. Voyons si tu sauras » pourvoir à leurs besoins. »

Carnut accepta le défi. C'était en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers; il tua beaucoup de

chevreuils, de cerfs, de sangliers et d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ces animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutetia, et vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étaient nus. Le roi Bardus lui dit : « Fils de Tendal, tu es un » grand chasseur : tu nourriras le peuple dans la » saison de la chasse; mais au printemps et en été, » il mourra de faim. Pour moi, avec mes blés, la » laine de mes brebis et le lait de mes troupeaux, » je puis l'entretenir toute l'année. »

Carnut ne répondit rien; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve, sans vouloir se retirer.

Bardus, voyant son obstination, fut le trouver à son tour, et lui proposa un autre défi. « La valeur, » lui dit-il, convient à un chef de guerre, mais la » patience est encore plus nécessaire aux rois. » Puisque tu veux régner, voyons qui de nous » deux portera le plus long-temps cette longue so- » live. » C'était le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit sur son dos; mais impatient, il le jeta promptement par terre. Bardus le chargea sur ses épaules, et le porta, sans remuer, jusqu'après le coucher du soleil, et bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut et ses guerriers ne s'en allaient point. Ils passèrent ainsi tout l'hiver, occupés de la chasse. Le printemps venu, ils menaçaient de détruire une ville naissante, qui refusait de leur obéir; et ils étaient d'autant plus à craindre, qu'ils

manquaient alors de nourriture. Bardus ne savait comment s'en défaire, car ils étaient les plus forts. En vain il consultait les plus anciens de son peuple; personne ne pouvait lui donner de conseils. Enfin, il exposa son embarras à sa mère Lutetia, qui était fort âgée, mais qui avait un grand sens.

Lutetia lui dit : « Mon fils, vous savez quantité » d'histoires anciennes et curieuses que je vous ai » apprises dès votre enfance : vous excellez à les » chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. »

Bardus fut trouver Carnut et lui dit : « Fils de » Tendal, il ne suffit pas à un roi de nourrir ses » sujets et d'être ferme et constant dans les tra- » vaux; il doit savoir bannir de leur pensée les opi- » nions qui les rendent malheureux, car ce sont » les opinions qui font agir les hommes et qui les » rendent bons ou méchans. Voyons qui de toi ou » de moi régnera sur leurs esprits. Ce ne fut point » par des combats qu'Hercule se fit suivre dans les » Gaules; mais par des chants divins qui sortaient » de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaî- » naient les oreilles de ceux qui l'écoutaient et les » forçaient à le suivre. »

Carnut accepta avec joie ce troisième défi. Il chanta les combats des dieux du nord sur les glaces; les tempêtes de Niorder sur les mers; les ruses de Vidar dans les airs; les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hoder dans les enfers. Il

y joignit le récit de ses propres victoires; et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paraissaient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube du matin; les premiers rayons » de l'aurore qui ont lui sur les Gaules, empire » de Pluton; les bienfaits de Cérès et le malheur » de l'enfant Loïs. Écoutez mes chants, esprits » des fleuves, et répétez-les aux esprits des mon- » tagnes bleues.

» Cérès venait de chercher par toute la terre sa » fille Proserpine. Elle retournait dans la Sicile où » elle était adorée. Elle traversait les Gaules sau- » vages, leurs montagnes sans chemins, leurs val- » lées désertes et leurs sombres forêts, lorsqu'elle » se trouva arrêtée par les eaux de la Seine, sa » nymphe, changée en fleuve.

» Sur la rive opposée de la Seine, se baignait » alors un bel enfant aux cheveux blonds, appelé » Loïs. Il aimait à nager dans ses eaux transpa- » rentes, et à courir tout nu sur ses pelouses so- » litaires. Dès qu'il aperçut une femme, il fut se » cacher sous une touffe de roseaux.

» Mon bel enfant, lui cria Cérès en soupirant, » venez à moi, mon bel enfant! A la voix d'une » femme affligée, Loïs sort des roseaux. Il met » en rougissant sa peau d'agneau, suspendue à un » saule. Il traverse la Seine sur un banc de sable,

» et, présentant la main à Cérès, il lui montre un » chemin au milieu des eaux.

» Cérès, ayant passé le fleuve, donne à l'enfant » Loïs un gâteau, une gerbe d'épis et un baiser; » puis lui apprend comment le pain se fait avec le » blé, et comment le blé vient dans les champs. » Grand merci, belle étrangère, lui dit Loïs, je » vais porter à ma mère vos leçons et vos doux » présens.

» La mère de Loïs partage avec son enfant et son » époux le gâteau et le baiser. Le père, ravi, cul- » tive un champ, sème le blé. Bientôt la terre se » couvre d'une moisson dorée, et le bruit se ré- » pand dans les Gaules qu'une déesse a apporté » une plante céleste aux Gaulois. ..

» Près de là vivait un druide. Il avait l'inspec- » tion des forêts. Il distribuait aux Gaulois, pour » leur nourriture, les faînes des hêtres et les glands » des chênes. Quand il vit une terre labourée et » une moisson : Que deviendra ma puissance, dit- » il, si les hommes vivent de froment ?

» Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il, où » étiez-vous quand vous vîtes l'étrangère aux beaux » épis? Loïs, sans malice, le conduit sur les bords » de la Seine. J'étais, dit-il, sous ce saule argenté; » je courais sur ces blanches marguerites; je fus » me cacher sous ces roseaux, car j'étais nu. Le » traître druide sourit : il saisit Loïs et le noie au » fond des eaux.

» La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle » s'en va dans les bois et s'écrie : Où êtes-vous, » Loïs, Loïs, mon cher enfant! Les seuls échos » répètent Loïs, Loïs, mon cher enfant! Elle court » tout éperdue le long de la Seine. Elle aperçoit » sur son rivage une blancheur : Il n'est pas loin, » dit-elle : voilà ses fleurs chéries, voilà ses blan- » ches marguerites. Hélas! c'était Loïs, Loïs son » cher enfant!

» Elle pleure, elle gémit, elle soupire; elle prend » dans ses bras tremblans le corps glacé de Loïs; » elle veut le ranimer contre son cœur : mais le » cœur de la mère ne peut plus réchauffer le corps » du fils, et le corps du fils glace déja le cœur de la » mère : elle est près de mourir. Le druide, mon- » té sur un roc voisin, s'applaudit de sa vengeance.

» Les dieux ne viennent pas toujours à la voix » des malheureux; mais aux cris d'une mère af- » fligée, Cérès apparut. Loïs, dit-elle, sois la plus » belle fleur des Gaules. Aussitôt, les joues pâles » de Loïs se développent en calice plus blanc que » la neige, ses cheveux blonds se changent en fi- » lets d'or. Une odeur suave s'en exhale. Sa taille » légère s'élève vers le ciel; mais sa tête se penche » encore sur les bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs » devient lis.

» Le prêtre de Pluton voit ce prodige et n'en est » point touché. Il lève vers les dieux supérieurs un » visage et des yeux irrités. Il blasphème, il me-

» nace Cérès; il allait porter sur elle une main » impie, lorsqu'elle lui cria : Tyran cruel et dur, » demeure.

» A la voix de la déesse il reste immobile. Mais » le roc ému s'entr'ouvre; les jambes du druide » s'y enfoncent; son visage barbu et enflammé de » colère se dresse vers le ciel en pinceau de pour- » pre, et les vêtemens qui couvraient ses bras » meurtriers se hérissent d'épines. Le druide de- » vient chardon.

» Toi, dit la déesse des blés, qui voulais nourrir » les hommes comme les bêtes, deviens toi-même » la pâture des animaux. Sois l'ennemi des mois- » sons après ta mort, comme tu le fus pendant ta » vie. Pour toi, belle fleur de Loïs, sois l'orne- » ment de la Seine, et que dans la main de ses » rois, ta fleur victorieuse l'emporte un jour sur » le gui des druides.

» Braves suivans de Carnut, venez habiter ma » ville. La fleur de Loïs parfume mes jardins; de » jeunes filles chantent jour et nuit son aventure » dans mes champs. Chacun s'y livre à un travail » facile et gai; et mes greniers, aimés de Cérès, » rompent sous l'abondance des blés. »

A peine Bardus avait fini de chanter, que les guerriers du nord, qui mouraient de faim, abandonnèrent le fils de Tendal, et se firent habitans de Lutétia. « Oh! me disait souvent ce bon roi, » que n'ai-je ici quelque fameux chantre de la

» Grèce ou de l'Égypte, pour policer l'esprit de » mes sujets ! Rien n'adoucit le cœur des hommes » comme de beaux chants. Quand on sait faire des » vers et de belles fictions, on n'a pas besoin de » sceptre pour régner. »

Il me mena voir avec Céphas le lieu où il avait fait planter les arbres et les graines réchappés de notre naufrage. C'était sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés pleins de suc et de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coings de Crète, à ses fruits cotonneux et odorans; le noyer de Jupiter, d'un vert lustré; l'avelinier, le figuier, le peuplier, le poirier du mont Ida, avec ses fruits en pyramide : tous ces arbres venaient de l'île de Crète. Il y avait encore des vignes de Thasos et de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyais un grand pays dans un petit jardin. Il y avait, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étaient mes compatriotes, entre autres le chanvre et le lin. C'étaient celles qui plaisaient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avait admiré les toiles qu'on en faisait en Égypte, plus durables et plus souples que les peaux dont s'habillaient la plupart des Gaulois. Le roi prenait plaisir à arroser lui-même ces plantes et à en ôter les mauvaises herbes. Déja le chanvre, d'un beau vert, portait toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme, et le lin en fleur couvrait la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Céphas et moi, au plaisir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers succès, non contens de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare, se préparaient à les attaquer par terre et à remonter la Seine, afin de porter le fer et le feu jusqu'au milieu de leur pays. Ils étaient partis, dans un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'est séparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyaient le rivage des Gaules et ils étaient prêts d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencèrent à l'exécuter; car les Gaulois allument des feux sur les montagnes, et, par le nombre de ces feux et l'épaisseur de leur fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oiseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules se mirent en route pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchaient sous les enseignes de leurs chefs : c'étaient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle ou de quelque autre animal malfaisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus et de son île était la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas et moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours, toutes les trou-

pes gauloises se rassemblèrent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défense de son rivage. Le premier fut d'y enfoncer des pieux pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui était d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre et que la forêt était voisine. Le deuxième fut de les combattre au moment où ils débarqueraient. Le troisième, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer lorsqu'ayant mis pied à terre, ils s'engageraient dans les bois et les vallées. Aucun de ces avis ne fut suivi; car la discorde était parmi les chefs des Gaulois. Tous voulaient commander, et aucun d'eux n'était disposé à obéir. Pendant qu'ils délibéraient, l'ennemi parut, et il débarqua au moment où ils se mettaient en ordre.

Nous étions perdus sans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avait conseillé au roi Bardus de diviser en deux sa troupe, composée des habitans de Lutétia, et de se mettre en embuscade avec la meilleure partie dans les bois qui couvraient le revers de la montagne d'Héva; tandis que lui Céphas combattrait les ennemis avec l'autre partie, jointe au reste des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de sa division les jeunes gens, qui brûlaient, comme moi, d'en venir aux mains, et de m'en donner le commandement. Je ne crains point les dangers, lui disais-je; j'ai passé par toutes les

épreuves que les prêtres de Thèbes font subir aux initiés, et je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens de sa troupe, en leur recommandant, ainsi qu'à moi, de ne pas s'écarter de sa division.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancèrent vers lui, en jetant de grands cris; mais comme ils l'attaquaient par petites troupes, ils en furent aisément repoussés; et il aurait été impossible d'en rallier un seul, s'ils n'étaient venus se remettre en ordre derrière nous. Nous aperçûmes bientôt les Bretons qui marchaient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandais s'ébranlèrent alors, et nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivait. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formaient qu'une seule colonne, longue, grosse et épaisse, qui s'avançait vers nous à petits pas, tandis que leurs barques se hâtaient d'entrer dans le fleuve pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge et de bleu, qui marchaient en silence dans le plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout à coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards, de flèches, de cailloux et de balles de plomb, qui renversèrent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allais ou-

blier moi-même que j'avais l'exemple à leur donner, lorsque je vis Céphas à mes côtés; il était suivi de toute l'armée. « Invoquons Hercule, me dit-il, » et chargeons. » La présence de mon ami me rendit tout mon courage. Je restai à mon poste, et nous chargeâmes, les piques baissées. Le premier ennemi que je rencontrai fut un habitant des îles Hébrides. Il était d'une taille gigantesque. L'aspect de ses armes inspirait l'horreur; ses épaules et sa tête étaient couvertes d'une peau de raie épineuse; il portait au cou un collier de mâchoires d'hommes, et il avait pour lance le tronc d'un jeune sapin, armé d'une dent de baleine. « Que demandes-tu à « Hercule? me dit-il. Le voici qui vient à toi. » En même temps, il me porta un coup de son énorme lance avec tant de furie, que, si elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçait de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étais armé : il en sortit aussitôt un jet de sang noir et épais, et ce Breton tomba en mordant la terre et en blasphémant les dieux.

Cependant nos troupes, réunies en un seul corps, étaient aux prises avec la colonne des ennemis. Les massues frappaient les massues, les boucliers poussaient les boucliers, les lances se croisaient avec les lances. Ainsi deux fiers taureaux se disputent l'empire des prairies : leurs cornes sont entrelacées; leurs fronts se heurtent, ils se poussent en

mugissant; et soit qu'ils reculent ou qu'ils avancent, ces deux rivaux ne se séparent point. Ainsi nous combattions corps à corps. Cependant cette colonne, qui nous surpassait en nombre, nous accablait de son poids, lorsque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ses soldats qui jetaient de grands cris. Aussitôt une terreur panique saisit ces barbares qui avaient cru nous envelopper et qui l'étaient eux-mêmes. Ils abandonnèrent leurs rangs et s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques qui étaient loin de là. On en fit alors un grand massacre et on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille, je dis à Céphas : Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi; pour moi, je vous dois l'honneur. J'avais demandé un poste que je ne connaissais pas. Il fallait y donner l'exemple, et j'en étais incapable, lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyais que les initiations de l'Égypte m'avaient fortifié contre tous les dangers, mais il est aisé d'être brave dans un péril dont on est sûr de sortir. Céphas me répondit : « O Amasis! il y a plus de force à avouer » ses fautes, qu'il n'y a de faiblesse à les commet» tre. C'est Hercule qui nous a donné la victoire; » mais après lui, c'est la surprise qui a ôté le cou» rage à nos ennemis, et qui avait ébranlé le vô» tre. La valeur militaire s'apprend par l'exercice, » comme toutes les autres vertus. Nous devons,

» en tout temps, nous méfier de nous-mêmes. En » vain nous nous appuyons sur notre expérience ; » nous ne devons compter que sur les secours des » dieux. Pendant que nous nous cuirassons d'un » côté, la fortune nous frappe de l'autre. La seule » confiance dans les dieux couvre un homme tout » entier. »

On consacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les druides voulaient qu'on brûlât les ennemis prisonniers, parce que ceux-ci en usent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me présentai dans l'assemblée des Gaulois, et je leur dis : « O peuples ! vous » voyez par mon exemple si les dieux approuvent » les sacrifices humains. Ils ont remis la victoire » dans vos mains généreuses : les souillerez-vous » dans le sang des malheureux ? N'y a-t-il pas eu » assez de sang versé dans la fureur du combat ? » En répandrez-vous maintenant sans colère et » dans la joie du triomphe ? Vos ennemis immolent » leurs prisonniers : surpassez-les en générosité, » comme vous les surpassez en courage. » Les iarles et tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils décidèrent que les prisonniers de guerre seraient désormais réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les condamnait au feu. C'était aussi à mon occasion qu'on avait abrogé la coutume de sacrifier des innocens à Mars et de réduire les naufragés en servitude.

Ainsi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules; une fois par mes succès, et deux fois par mes malheurs : tant il est vrai que les dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît! »

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs et d'applaudissemens. Le premier soin du roi, à son arrivée, fut de nous mener voir son jardin. La plupart de nos arbres étaient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avait préservé leurs fruits de l'attaque des oiseaux. La châtaigne, encore en lait, était couverte de cuir et d'une coque épineuse. Le noix tendre était protégée par une dure coquille et par un brou amer. Les fruits nous étaient défendus avant leur maturité par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Ceux qui étaient mûrs, invitaient à les cueillir. Les abricots dorés, les pêches veloutées et les coings cotonneux exhalaient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étaient couverts de fruits violets, saupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déjà vermeilles, pendaient à la vigne; et sur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laissait couler son suc en gouttes de miel et de cristal. « On voit bien, dit le roi, que ces fruits sont » des présens des dieux. Ils ne sont pas, comme » les semences des arbres de nos forêts, à une hau» teur où on ne puisse atteindre[21]. Ils sont à la » portée de la main. Leurs riantes couleurs appel» lent les yeux, leurs doux parfums l'odorat, et ils

» semblent formés pour la bouche, par leur forme » et leur rondeur. » Mais quand ce bon roi en eut savouré le goût : « O vrai présent de Jupiter ! dit- » il ; aucun mets préparé par l'homme ne leur est » comparable : ils surpassent en douceur le miel » et la crême. O mes chers amis ! mes respectables » hôtes ! vous m'avez donné plus que mon royaume : » vous avez apporté dans les Gaules sauvages une » portion de la délicieuse Égypte. Je préfère un » seul de ces arbres à toutes les mines d'étain qui » rendent les Bretons si riches et si fiers. »

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, et il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conserver précieusement les semences et de les mettre en terre dans leur saison. A la joie de ce bon roi et de son peuple, je sentis que le plus grand plaisir de l'homme était de faire du bien à ses semblables. Céphas me dit : « Il est temps de montrer à mes » compatriotes l'usage des arts de l'Égypte. J'ai » sauvé du vaisseau naufragé la plupart de nos ma- » chines, mais jusqu'ici elles sont restées inutiles, » sans que j'osasse même les regarder ; car elles » me rappelaient trop vivement le souvenir de » votre perte. Voici le moment de nous en servir. » Ces fromens sont mûrs ; cette chenevière et ces » lins ne tarderont pas à l'être. »

Quand on eut recueilli ces plantes nous apprî- mes au roi et à son peuple l'usage des moulins

pour réduire le blé en farine, et les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain [22]. Avant notre arrivée, les Gaulois mondaient le blé, l'avoine et l'orge de leurs écorces, en les battant avec des pilons de bois dans des troncs d'arbres creusés, et ils se contentaient de faire bouillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes ensuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le séparer de son chaume, à le sécher, à le briser, à le teiller, à le peigner, à le filer et à tordre ensemble plusieurs de ces fils pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force et leur souplesse, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enseignâmes à tendre les fils du lin sur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette; et comment ces doux travaux font passer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence et dans la joie.

Nous leur apprîmes l'usage de la tarière, de l'herminette, du rabot et de la scie inventée par l'ingénieux Dédale; comment ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains et façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leurs troncs noueux de grosses vis et de lourds pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité de fruits et à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de rai-

sin de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand desir d'en multiplier les ceps, non-seulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faisant goûter des vins de Crète et de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature a placés sur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds : comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen des puits inventés par Danaüs; de quelle manière on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge sur l'enclume pour les diviser en tables et en lames; comment, par des travaux plus faciles, l'argile se façonne, sur la roue du potier, en figures et en vases de toutes les formes. Nous les surprîmes bien davantage, en leur montrant des bouteilles de verre faites avec du sable et des cailloux. Ils étaient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermaient se manifester à la vue et échapper à la main. Mais, quand nous leur lûmes les livres de Mercure Trismégiste, qui traitent des arts libéraux et des sciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord ils ne pouvaient comprendre que la parole pût sortir d'un livre muet, et que les pensées des premiers Égyptiens eussent pu se transmettre jusqu'à eux sur des

feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent ensuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la mécanique, qui remue avec de petits leviers les plus lourds fardeaux, et ceux de la géométrie, qui mesure des distances inaccessibles, ils étaient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chimie et de la magie, les divers phénomènes de la physique, les faisaient passer de ravissement en ravissement. Mais, lorsque nous leur eûmes prédit une éclipse de lune, qu'ils regardaient avant notre arrivée comme une défaillance accidentelle de cette planète, et qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'astre de la nuit s'obscurcir dans un ciel serein, ils tombèrent à nos pieds en disant : « Certainement vous êtes des dieux! » Omfi, ce jeune druide qui avait paru si sensible à mes malheurs, assistait à toutes nos instructions. Il nous dit : « A vos lumières et à vos bienfaits, » je suis tenté de vous prendre pour quelques-uns » des dieux supérieurs; mais aux maux que vous » avez soufferts, je vois que vous n'êtes que des » hommes comme nous. Sans doute vous avez » trouvé quelque moyen de monter dans le ciel; » ou les habitans du ciel sont descendus dans l'heu- » reuse Égypte pour vous communiquer tant de » biens et tant de lumières. Vos sciences et vos » arts surpassent notre intelligence et ne peuvent » être que les effets d'un pouvoir divin. Vous êtes » les enfans chéris des dieux supérieurs : pour

» nous, Jupiter nous a abandonnés aux dieux in-
» fernaux. Notre pays est couvert de stériles forêts
» habitées par des génies malfaisans, qui sèment
» notre vie de discordes, de guerres civiles, de
» terreurs, d'ignorances et d'opinions malheureu-
» ses. Notre sort est mille fois plus déplorable que
» celui des bêtes qui, vêtues, logées et nourries
» par la nature, suivent leur instinct sans s'égarer
» et ne craignent point les enfers. »

« Les dieux, lui répondit Céphas, n'ont été in-
» justes envers aucun pays, ni à l'égard d'aucun
» homme. Chaque pays a des biens qui lui sont par-
» ticuliers, et qui servent à entretenir la communi-
» cation entre tous les peuples par des échanges
» réciproques. La Gaule a des métaux que l'É-
» gypte n'a pas! ses forêts sont plus belles; ses
» troupeaux ont plus de lait et ses brebis plus de
» toison. Mais, dans quelque lieu que l'homme ha-
» bite, son partage est toujours fort supérieur à
» celui des bêtes, parce qu'il a une raison qui se
» développe à proportion des obstacles qu'elle sur-
» monte; qu'il peut, seul des animaux, appliquer
» à son usage des moyens auxquels rien ne peut
» résister, tels que le feu. Ainsi Jupiter lui a donné
» l'empire sur la terre, en éclairant sa raison de
» l'intelligence même de la nature, et en ne con-
» fiant qu'à lui l'élément qui en est le premier
» moteur. »

Céphas parla ensuite à Omfi et aux Gaulois des

récompenses réservées dans un autre monde à la vertu et à la bienfaisance, et des punitions destinées au vice et à la tyrannie; de la métempsycose et des autres mystères de la religion de l'Égypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connaître. Les Gaulois, consolés par des discours et par nos présens, nous appelaient leurs bienfaiteurs, leurs pères, les vrais interprètes des dieux. Le roi Bardus nous dit : « Je ne veux adorer que » Jupiter. Puisque Jupiter aime les hommes, il » doit protéger particulièrement les rois, qui sont » chargés du bonheur des nations. Je veux aussi » honorer Isis, qui a apporté ses bienfaits sur la » terre, afin qu'elle présente au roi des dieux les » vœux de mon peuple. » En même temps il ordonna qu'on élevât un temple [23] à Isis à quelque distance de la ville, au milieu de la forêt; qu'on y plaçât sa statue avec l'enfant Orus dans ses bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaisseau; qu'elle fût servie avec toutes les cérémonies de l'Égypte; que ses prêtresses, vêtues de lin, l'honorassent nuit et jour par des chants et par une vie pure qui approche l'homme des dieux.

Ensuite il voulut apprendre à connaître et à tracer les caractères ioniques. Il fut si frappé de l'utilité de l'écriture, que dans un transport de sa joie, il chanta ces vers :

« Voici des caractères magiques, qui peuvent » évoquer les morts du sein des tombeaux. Ils

» nous apprendront ce que nos pères ont pensé il
» y a mille ans; et dans mille ans ils instruiront nos
» enfans de ce que nous pensons aujourd'hui. Il
» n'y a point de flèche qui aille aussi loin, ni de
» lance aussi forte. Ils atteindraient un homme
» retranché au haut d'une montagne; ils pénètrent
» dans la tête malgré le casque, et traversent le
» cœur malgré la cuirasse. Ils calment les sédi-
» tions, ils donnent de sages conseils, ils font ai-
» mer, ils consolent, ils fortifient; mais, si quel-
» que homme méchant en fait usage, ils produisent
» un effet contraire.

» Mon fils, me dit un jour ce bon roi, les lunes
» de ton pays sont-elles plus belles que les nôtres?
» Te reste-t-il quelque chose à regretter en Égypte?
» Tu nous en a apporté ce qu'il y a de meilleur:
» les plantes, les arts et les sciences. L'Égypte
» toute entière doit être ici pour toi. Reste avec
» nous : tu régneras avec moi sur les Gaulois. Je
» n'ai d'autre enfant qu'une fille unique qui s'ap-
» pelle Gotha : je te la donnerai en mariage. Crois-
» moi, un peuple vaut mieux qu'une famille; et
» une bonne femme qu'une patrie. Gotha demeure
» dans cette île là-bas, dont on aperçoit d'ici les
» arbres : car il convient qu'une jeune fille soit éle-
» vée loin des hommes, et surtout loin de la cour
» des rois. »

Le desir de faire le bonheur d'un peuple suspendit en moi l'amour de la patrie. Je consultai Cé-

plus qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitait sa fille, afin que, suivant la coutume des Égyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devait être un jour la compagne de mes peines et de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme, qui venait chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle dans un bateau chargé de provisions; et, nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de temps dans l'île où demeurait la fille du roi Bardus. On appelait cette île l'Ile aux Cygnes, parce que ces oiseaux venaient au printemps faire leurs nids dans les roseaux qui bordaient ses rivages, et qu'en tout temps ils paissaient l'*anserina potentilla* [1] qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes la princesse assise sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune de fleurs de l'anserina. Elle était entourée de cygnes, qu'elle appelait à elle en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassait ces oiseaux en blancheur par l'éclat de son teint et de sa robe qui était d'hermine. Ses cheveux étaient du plus beau noir; ils étaient ceints, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes, qui l'accompagnaient à quelque distance, vinrent au-devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un saule, et l'autre, me pre-

nant par la main, me conduisit vers sa maîtresse. La jeune princesse me fit asseoir sur l'herbe, auprès d'elle; après quoi elle me présenta de la farine de millet bouillie, un canard rôti sur des écorces de bouleau, avec du lait de chèvre dans une corne d'élan. Elle attendit ensuite, sans me rien dire, que je m'expliquasse sur le sujet de ma visite.

Quand j'eus goûté, suivant l'usage, aux mets qu'elle m'avait offerts, je lui dis : « O belle Go-» tha! je desire devenir le gendre du roi, votre » père; et je viens, de son consentement, savoir » si ma recherche vous sera agréable. »

La fille du roi Bardus baissa les yeux et me répondit : « O étranger! je suis demandée en ma-» riage par plusieurs iarles qui font tous les jours à » mon père de grands présens pour m'obtenir, » mais je n'en aime aucun. Ils ne savent que se » battre. Pour toi, je crois, si tu deviens mon » époux, que tu feras mon bonheur, puisque tu » fais déja celui de mon peuple. Tu m'apprendras » les arts de l'Égypte, et je deviendrai semblable à » la bonne Isis de ton pays, dont on dit tant de bien » dans les Gaules. »

Après avoir ainsi parlé, elle regarda mes habits, admira la finesse de leur tissu, et les fit examiner à ses femmes, qui levaient les mains au ciel de surprise; elle ajouta ensuite en me regardant : « Quoique tu viennes d'un pays rempli de toute » sorte de richesses et d'industrie, il ne faut pas

» croire que je manque de rien, et que je sois » moi-même dépourvue d'intelligence. Mon père » m'a élevée dans l'amour du travail, et il me fait » vivre dans l'abondance de toutes choses. »

En même temps elle me fit entrer dans son palais, où vingt de ses femmes étaient occupées à lui plumer des oiseaux de rivière et à lui faire des parures et des robes de leur plumage; elle me montra des corbeilles de nattes de jonc très-fin, qu'elle avait elle-même tissues; des vases d'étain en quantité; cent peaux de loup, de martre et de renard, avec vingt peaux d'ours. « Tous ces biens, » me dit-elle, t'appartiendront, si tu m'épouses; » mais ce sera à condition que tu n'auras point » d'autre femme que moi, que tu ne m'obligeras » point de travailler à la terre, ni d'aller chercher » les peaux des cerfs et des bœufs sauvages que » tu auras tués dans les forêts; car ce sont des usa- » ges auxquels les maris assujétissent leurs femmes » dans ce pays, et qui ne me plaisent point du » tout; que si tu t'ennuies un jour de vivre avec » moi, tu me remettras dans cette île où tu es » venu me chercher, et où mon plaisir est de » nourrir des cygnes et de chanter les louanges de » la Seine, nymphe de Cérès. »

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, et à la vue de tout ce qu'elle appelait des biens; mais comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail, la simplicité,

la franchise, la douceur; et qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ces vertus, je lui répondis : « O belle Gotha! le mariage chez les Égyptiens » est une union égale, un partage commun de » biens et de maux. Vous me serez chère comme » la moitié de moi-même. » Je lui fis présent alors d'un écheveau de lin, cru et préparé dans les jardins du roi son père. Elle le prit avec joie, et me dit : « Mon ami, je filerai ce lin et j'en ferai » une robe pour le jour de mes noces. » Elle me présenta à son tour ce chien que vous voyez, si couvert de poils qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit : « Ce chien s'appelle Gallus; il des- » cend d'une race très-fidèle; il te suivra partout, » sur la terre, sur la neige et dans l'eau; il t'ac- » compagnera à la chasse, et même dans les com- » bats; il te sera en tout temps un fidèle compa- » gnon et un symbole de mon amour. » Comme la fin du jour approchait, elle m'avertit de me retirer, de ne point descendre à l'avenir par le fleuve; mais d'aller par terre le long du rivage, jusque vis-à-vis de son île, où ses femmes viendraient me chercher, afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle, et je m'en revins chez moi en formant dans mon esprit mille projets agréables.

Un jour que j'allais la voir par un des sentiers de la forêt, suivant son conseil, je rencontrai un des principaux iarles, accompagné de quantité de

ses vassaux; ils étaient armés comme s'ils eussent été en guerre. Pour moi j'étais sans armes, comme un homme qui est en paix avec tout le monde, et qui ne songe qu'à faire l'amour. Cet iarle s'avança vers moi d'un air fier, et me dit : « Que viens-tu » faire dans ce pays de guerriers, avec tes arts de » femme? prétends-tu nous apprendre à filer le » lin, et obtenir pour ta récompense la belle Go- » tha? Je m'appelle Torstan; j'étais un des com- » pagnons de Carnut; je me suis trouvé à vingt- » deux combats de mer et à trente duels; j'ai » combattu trois fois contre Witikind, ce roi fa- » meux du nord; je veux porter ta chevelure aux » pieds du dieu Mars, auquel tu as échappé, » et boire dans ton crâne le lait de mes trou- » peaux. »

Après un discours si brutal, je crus que ce barbare allait m'assassiner; mais, joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque et sa cuirasse, qui étaient de peau de bœuf, et me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il était inutile de parler raison à un jaloux et à un furieux. J'invoquai en moi-même Jupiter, le protecteur des étrangers; et, choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légère, quoiqu'à peine je pusse la manier, nous commençâmes un combat terrible, tandis que ses vassaux nous environnaient comme témoins, en attendant que la terre rougît du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi, pour épargner sa vie; mais il ne m'en laissa pas le maître; la colère le mettait hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter fit sauter un grand éclat d'un chêne voisin; j'esquivai l'atteinte de son épée en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence. « Quand tu t'inclinerais, » me dit-il, jusqu'aux enfers, tu ne saurais m'é- » chapper. » Alors prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il voulait m'accabler, et lui en présentant la pointe, il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseaux de sang sortirent à la fois de sa blessure et de sa bouche; il tomba sur le dos; ses mains lâchèrent son épée, ses yeux se tournèrent vers le ciel, et il expira. Aussitôt ses vassaux environnèrent son corps en jetant de grands cris; mais ils me laissèrent aller sans me faire aucun mal; car il règne beaucoup de générosité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas et au roi de ce qui venait de m'arriver. « Ces iarles, dit le roi, me » donnent bien du souci; ils tyrannisent mon peu- » ple. S'il y a quelque mauvais sujet dans le pays, » ils ne manquent pas de l'attirer à eux, pour » fortifier leur parti. Ils se rendent quelquefois re- » doutables à moi-même; mais les druides le sont

» encore davantage. Personne ici n'ose rien faire » sans leur aveu. Comment m'y prendre pour af- » faiblir ces deux puissances ? J'ai cru qu'en aug- » mentant celle des iarles, j'opposerais une digue » à celle des druides; mais le contraire est arrivé. » La puissance des druides est augmentée; il sem- » ble que l'une et l'autre s'accordent pour étendre » leur oppression sur mon peuple, et jusque sur » mes hôtes. O étranger ! me dit-il, vous ne l'avez » que trop éprouvé! » Puis se tournant vers Céphas : « O mon ami! ajouta-t-il, vous qui avez » acquis dans vos voyages l'expérience nécessaire » au gouvernement des hommes, donnez quelques » conseils à un roi qui n'est jamais sorti de son » pays. Oh! je sens que les rois devraient voyager. »

« O roi! répondit Céphas, je vous dévoilerai » une partie de la politique et de la philosophie de » l'Égypte. Une des lois fondamentales de la na- » ture est que tout soit gouverné par des contrai- » res. C'est des contraires que résulte l'harmonie » du monde; il en est de même de celles des na- » tions. La puissance des armes et celle de la re- » ligion se combattent chez tous les peuples. Ces » deux puissances sont nécessaires pour la conser- » vation de l'état. Lorsque le peuple est opprimé » par ses chefs, il se réfugie vers ses prêtres; et » lorsqu'il est opprimé par ses prêtres, il se réfu- » gie vers ses chefs. La puissance des druides a » donc augmenté chez vous par celle même des

» iarles ; car ces deux puissances se balancent par-
» tout. Si vous voulez donc diminuer l'une des
» deux, loin d'augmenter celle qui lui est opposée,
» ainsi que vous l'avez fait, il faut, au contraire,
» l'affaiblir.

» Il y a un moyen encore plus simple et plus sûr
» de diminuer à la fois les deux puissances qui
» vous font ombrage ; c'est de rendre votre peuple
» heureux ; car il n'ira plus chercher de protection
» hors de vous, et ces deux puissances se détrui-
» ront bientôt, puisqu'elles ne doivent leur in-
» fluence qu'à l'opinion de ce même peuple. Vous
» en viendrez à bout en donnant aux Gaulois des
» moyens de subsistance, par l'établissement des
» arts qui adoucissent la vie, et surtout en hono-
» rant et favorisant l'agriculture, qui en est le sou-
» tien. Votre peuple vivant dans l'abondance, les
» iarles et les druides s'y trouveront aussi. Lors-
» que ces deux corps seront contens de leur sort,
» ils ne chercheront point à troubler celui des au-
» tres ; ils n'auront plus à leur disposition cette
» foule d'hommes misérables, demi-nus et à moi-
» tié morts de faim, qui, pour avoir de quoi vivre,
» sont toujours prêts à servir la violence des uns,
» ou la superstition des autres ; il résultera de cette
» politique humaine que votre propre puissance,
» fortifiée de celle d'un peuple que vous rendrez
» heureux par vos soins, anéantira celle des iarles
» et des druides. Dans toute monarchie bien ré-

» glée, le pouvoir du roi est dans le peuple, et ce-
» lui du peuple dans le roi. Vous ramènerez alors
» vos nobles et vos prêtres à leurs fonctions natu-
» relles. Les iarles défendront la nation au dehors
» et ne l'opprimeront plus au dedans; et les drui-
» des ne gouverneront plus les Gaulois par la ter-
» reur; mais ils les consoleront et les aideront, par
» leurs lumières et leurs conseils, à supporter les
» maux de la vie, ainsi que doivent faire les mi-
» nistres de toute religion.

» C'est par cette politique que l'Égypte est par-
» venue à un degré de puissance et de félicité qui
» en a fait le centre des nations; et que la sagesse
» de ses prêtres s'est rendue recommandable par
» toute la terre. Souvenez-vous donc de cette
» maxime, que tout excès dans le pouvoir d'un
» corps religieux ou militaire vient du malheur du
» peuple, parce que toute puissance vient de lui.
» Vous ne détruirez cet excès qu'en rendant le
» peuple heureux.

» Lorsque votre autorité sera suffisamment
» établie, conférez-en une partie à des magistrats
» choisis parmi les plus gens de bien. Veillez sur-
» tout sur l'éducation des enfans de votre peuple;
» mais gardez-vous de la confier au premier venu
» qui voudra s'en charger, et encore moins à au-
» cun corps particulier, tel que celui des druides,
» dont les intérêts sont toujours différens de ceux
» de l'état. Considérez l'éducation des enfans de

» votre peuple comme la partie la plus précieuse » de votre administration. C'est elle seule qui » forme les citoyens : les meilleures lois ne sont » rien sans elle.

» En attendant que vous puissiez jeter d'une » manière solide les fondemens du bonheur des » Gaulois, opposez quelques digues à leurs maux. » Instituez beaucoup de fêtes, qui les dissipent par » des chants et par des danses. Balancez l'influence » réunie des iarles et des druides par celle des fem- » mes. Aidez celles-ci à sortir de leur esclavage » domestique. Qu'elles assistent aux festins, aux » assemblées et même aux fêtes religieuses. Leur » douceur naturelle affaiblira peu à peu la férocité » des mœurs et de la religion. »

Le roi répondit à Céphas : « Vos observations » sont pleines de vérité, et vos maximes de sa- » gesse. J'en profiterai. Je veux rendre cette ville » fameuse par son industrie. En attendant, mon » peuple ne demande pas mieux que de se réjouir » et de chanter ; je lui ferai moi-même des chan- » sons. Quant aux femmes, je crois véritablement » qu'elles peuvent m'aider beaucoup : c'est par » elles que je commencerai à rendre mon peuple » heureux, au moins par les mœurs, si je ne le » puis par les lois. »

Pendant que ce bon roi parlait, nous aperçû- mes, sur le bord opposé de la Seine, le corps de Torstan. Il était tout nu, et paraissait sur l'herbe

comme un monceau de neige. Ses amis et ses vassaux l'entouraient et jetaient de temps en temps des cris affreux. Un de ses amis traversa le fleuve dans une barque et vint dire au roi : « Le sang se » paie par le sang; que l'Égyptien périsse! » Le roi ne répondit rien à cet homme; mais quand il fut parti, il me dit : « Votre défense a été légi- » time; mais ce serait ma propre injure, que je » serais obligé de m'éloigner. Si vous restez, vous » serez, par les lois, obligé de vous battre succes- » sivement avec tous les parens de Torstan, qui » sont nombreux, et vous succomberez tôt ou tard. » D'un autre coté, si je vous défends contre eux, » ainsi que je le ferai, vous entrainerez cette ville » naissante dans votre perte; car les parens, les » amis et les vassaux de Torstan ne manqueront » pas de l'assiéger, et il se joindra à eux beaucoup » de Gaulois que les druides irrités contre vous » excitent à la vengeance. Cependant soyez sûr » que vous trouverez ici des hommes qui ne vous » abandonneront pas dans le plus grand danger. »

Aussitôt il donna des ordres pour la sûreté de la ville, et on vit accourir sur ses remparts tous les habitans, disposés à soutenir un siége en ma faveur. Ici, ils faisaient des amas de cailloux; là, ils plaçaient de grandes arbalètes et de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étaient les amis, les parens, les vas-

saux de Torstan, avec leurs esclaves; les partisans des druides, ceux qui étaient jaloux de l'établissement du roi, et ceux qui, par inconstance, aiment la nouveauté. Les uns descendaient le fleuve en barques; d'autres traversaient la forêt en longues colonnes. Tous venaient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, et ils étaient en nombre infini. Il m'était impossible désormais de m'échapper. Il ne fallait pas compter d'y réussir à la faveur des ténèbres; car, dès que la nuit fut venue, les mécontens allumèrent une multitude de feux dont le fleuve était éclairé jusqu'au fond de son canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendais plus rien des hommes, je résolus de me jeter entre les bras de la vertu, et de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous, tenant à la main une branche de chêne, sur laquelle avait crû une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avait pensé m'être si fatal, je frissonnai; mais je ne savais pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut. « O roi! dit Omfi, » ô Céphas! soyez tranquilles; j'apporte de quoi » sauver votre ami. Jeune étranger, me dit-il, » quand toutes les Gaules seraient conjurées con-

» tre toi, voici de quoi les traverser sans qu'aucun
» de tes ennemis ose seulement te regarder en
» face. C'est ce rameau de gui qui a crû sur cette
» branche de chêne. Je vais te raconter d'où vient
» le pouvoir de cette plante, également redouta-
» ble aux hommes [25] et aux dieux de ce pays. Un
» jour Balder raconta à sa mère Friga qu'il avait
» songé qu'il mourait. Friga conjura le feu, les
» métaux, les pierres, les maladies, l'eau, les ani-
» maux, les serpens, de ne faire aucun mal à son
» fils; et les conjurations de Friga étaient si puis-
» santes que rien ne pouvait leur résister. Balder
» allait donc dans les combats des dieux, au milieu
» des traits, sans rien craindre. Loke, son en-
» nemi, voulut en savoir la raison. Il prit la forme
» d'une vieille et vint trouver Friga. Il lui dit :
» Dans les combats, les traits et les rochers tom-
» bent sur votre fils Balder, sans lui faire de mal.
» Je le crois bien, dit Friga; toutes ces choses me
» l'ont juré. Il n'y a rien dans la nature qui puisse
» l'offenser. J'ai obtenu cette grace de tout ce qui
» a quelque puissance. Il n'y a qu'un petit arbuste
» à qui je ne l'ai pas demandée, parce qu'il m'a
» paru trop faible. Il était sur l'écorce d'un chêne;
» à peine avait-il une racine. Il vivait sans terre.
» Il s'appelle Mistilten. C'était le gui. Ainsi parla
» Friga. Loke aussitôt courut chercher cet ar-
» buste; et venant à l'assemblée des dieux pendant
» qu'ils combattaient contre l'invulnérable Balder,

» car leurs jeux sont des combats, il s'approcha de » l'aveugle Hoder. Pourquoi, lui dit-il, ne lances- » tu pas aussi des traits à Balder? Je suis aveugle, » répondit Hoder, et je n'ai point d'armes. Loke » lui présente le gui de chêne, et lui dit : Balder » est devant toi. L'aveugle Hoder lance le gui : » Balder tombe percé et sans vie. Ainsi le fils in- » vulnérable d'une déesse fut tué par une bran- » che de gui lancée par un aveugle. Voilà l'origine » du respect porté dans les Gaules à cet arbris- » seau.

» Plains, ô étranger! un peuple gouverné par la » crainte au défaut de la raison. J'avais cru, à ton » arrivée, que tu en ferais naître l'empire par les » arts de l'Égypte, et voir l'accomplissement d'un » ancien oracle fameux parmi nous, qui prédit à » cette ville les plus grandes destinées; que ses » temples s'élèveront au-dessus des forêts; qu'elle » réunira dans son sein des hommes de toutes les » nations; que l'ignorant viendra y chercher des » lumières, l'infortuné des consolations, et que les » dieux s'y communiqueront aux hommes comme » dans l'heureuse Égypte. Mais ces temps sont en- » core bien éloignés. »

Le roi nous dit, à Céphas et à moi : « O mes » amis! profitez promptement du secours qu'Omfi » vous apporte. » En même temps, il nous fit pré- parer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il

avait ferrées lui-même, et deux lingots d'or, qui étaient les premiers fruits de son commerce. Il chargea ensuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens. « Ce sont, nous dit-il, » les meilleurs navigateurs des Gaules. Ils vous » donneront les moyens de retourner dans votre » pays; car leurs vaisseaux vont dans la Méditer- » ranée. C'est d'ailleurs un bon peuple. Pour vous, » ô mes amis! vos noms seront à jamais célèbres » dans les Gaules. Je chanterai Céphas et Amasis; » et pendant que je vivrai, leurs noms retentiront » souvent sur ces rivages.

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi et d'Omfi mon libérateur. Ils nous accompagnèrent jusqu'au bord de la Seine, et versant des larmes, ainsi que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivait en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portaient leurs petits enfans dans leurs bras et sur leurs épaules, et nous montraient en pleurant les pièces de lin dont ils étaient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus et à Omfi, qui ne pouvaient se résoudre à se séparer de nous. Nous les vîmes long-temps sur la tour la plus élevée de la ville, qui nous faisaient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torstan se jetèrent dans une multitude de barques et vinrent nous attaquer en poussant des cris

effroyables. Mais, à la vue de l'arbrisseau sacré que je portais dans mes mains, et que j'élevais en l'air, ils tombaient prosternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin; tant la superstition a de force sur des esprits séduits! Nous passâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol était çà et là couvert d'arbres renversés par le temps. Il était tapissé partout de mousses épaisses et pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Les chemins qui divisent ces forêts, et qui servent de limites à différentes nations des Gaules, étaient si peu fréquentés, que de grands arbres y avaient poussé. Les peuples qui les habitaient étaient encore plus sauvages que leur pays. Ils n'avaient d'autres temples que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque druide avait placé une tête de bœuf avec ses cornes. Lorsque, la nuit, le feuillage de ces arbres était agité par les vents et éclairé par la lumière de la lune, ils s'imaginaient voir les esprits et les dieux de ces forêts. Alors, saisis d'une terreur religieuse, ils se prosternaient à terre et adoraient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auraient jamais

osé traverser ces lieux, que la religion leur rendait redoutables, s'ils n'avaient été rassurés bien plus par la branche de gui que je portais, que par nos raisons. »

Nous ne trouvâmes, en traversant les Gaules, aucun culte raisonnable de la Divinité, si ce n'est qu'un soir, en arrivant sur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y aperçûmes un feu au milieu d'un bois de hêtres et de sapins. Un rocher moussu, taillé en forme d'autel, lui servait de foyer. Il y avait de grands amas de bois sec, et des peaux d'ours et de loup étaient suspendues aux rameaux des arbres voisins. On n'apercevait d'ailleurs autour de cette solitude, dans toute l'étendue de l'horizon, aucune marque du séjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu était consacré au dieu des voyageurs. Ce mot de consacré me fit frémir. Je dis à Céphas : Éloignons-nous d'ici. Tout autel m'est suspect dans les Gaules. Je n'honore désormais la Divinité que dans les temples de l'Égypte. Céphas me répondit : « Fuyez toute religion qui asservit un homme à » un autre homme au nom de la Divinité, fût-ce » même en Egypte; mais partout où l'homme est » servi, Dieu est dignement honoré, fût-ce même » dans les Gaules. Partout, le bonheur des hom- » mes fait la gloire de Dieu. Pour moi, je sacrifie à » tous les autels où l'on soulage les maux du genre » humain. » Alors il se prosterna et fit sa prière;

ensuite, il jeta dans le feu un tronçon de sapin et des branches de genévrier, qui parfumèrent les airs en pétillant. J'imitai son exemple; après quoi, nous fûmes nous asseoir au pied du rocher, dans un lieu tapissé de mousse et abrité du vent du nord; et, nous étant couverts de peaux suspendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous passâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions jusqu'au soir sur des hauteurs semblables, sans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une seconde fois la Providence de l'asile qu'elle nous avait donné; nous remîmes religieusement nos pelleteries aux rameaux de sapins; nous jetâmes de nouveau bois dans le foyer; et, avant de nous mettre en route, je gravai ces mots sur l'écorce d'un hêtre :

CÉPHAS ET AMASIS
ONT ADORÉ ICI LE DIEU
QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous passâmes successivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablinthes, les Redons, les Curiosolites, les habitans de Dariorigum, et enfin nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens sont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique [16]. Dès qu'ils surent que nous

étions les amis du roi Bardus, ils nous comblèrent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Égypte, où ils ont porté leur commerce; mais, comme ils trafiquaient aussi dans la Grèce, Céphas me dit : « Allons en Grèce, nous » y aurons des occasions fréquentes de retourner » dans votre patrie. Les Grecs sont amis des Égyp- » tiens. Ils doivent à l'Égypte les fondateurs les » plus illustres de leurs villes; Cécrops a donné des » lois à Athènes, et Inachus à Argos. C'est à Ar- » gos que règne Agamemnon, dont la réputation » est répandue par toute la terre. Nous l'y verrons » couvert de gloire au sein de sa famille et entouré » de rois et de héros. S'il est encore au siége de » Troie, ses vaisseaux nous ramèneront aisément » dans votre patrie. Vous avez vu le dernier degré » de civilisation en Égypte, la barbarie dans les » Gaules; vous trouverez en Grèce une politesse » et une élégance qui vous charmeront. Vous au- » rez ainsi le spectacle des trois périodes que par- » courent la plupart des nations. Dans la première, » elles sont au-dessus de la nature; elles y attei- » gnent dans la seconde; elles vont au delà dans la » troisième. »

Les vues de Céphas flattaient trop mon ambition pour la gloire pour ne pas saisir l'occasion de connaître des hommes aussi fameux que les Grecs, et surtout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la naviga-

tion ; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous passâmes cette saison dans des festins continuels, suivant l'usage de ces peuples. Dès que le printemps fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avait fait renaître la tranquillité dans les états du roi Bardus; mais que sa fille, la belle Gotha, s'était retirée avec ses femmes dans le temple d'Isis, à laquelle elle s'était consacrée, et que nuit et jour elle faisait retentir la forêt de ses chants harmonieux.

Je fus très-sensible au chagrin de ce bon roi, qui perdait sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays, qui devait le couvrir un jour de gloire ; et j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue, nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je sentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappelait le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes montagnes de la Mauritanie; Abila, située au détroit d'Hercule, et celles qu'on nomme les Sept-Frères, parce qu'elles sont d'une égale hauteur. Elles sont couvertes depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches coteaux de la Numidie, qui se

couronnent deux fois par an de moissons qui croissent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de superbes chevaux paissent en toute saison dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syrte, où croît le fruit délicieux du Lothos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous aperçûmes les sables de la Libye, au milieu desquels sont placés les jardins enchantés des Hespérides; comme si la nature se plaisait à faire contraster les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugissemens des tigres et des lions, qui venaient se baigner dans la mer; et au lever de l'aurore, nous les voyons se retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchait pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne; d'autres ensevelissent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui, à la mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont servis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers sur leurs rivages, pour les dévorer. Nous pensâmes un jour être la proie de ces anthropophages; car, pendant que nous étions descendus à terre, et que nous échangions paisiblement avec eux de l'étain et du fer pour divers fruits excellens qui croissent dans leur pays, ils nous dressèrent une embuscade dont nous ne sortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet

événement, nous n'osâmes plus débarquer sur ces côtes inhospitalières, que la nature a placées en vain sous un si beau ciel.

J'étais si irrité des traverses de mon voyage, entrepris pour le bonheur des hommes, et surtout de cette dernière perfidie, que je dis à Céphas : Je crois toute la terre, excepté l'Egypte, couverte de barbares. Je crois que des opinions absurdes, des religions inhumaines et des mœurs féroces, sont le partage naturel de tous les peuples ; et sans doute la volonté de Jupiter est qu'ils y soient abandonnés pour toujours, car il les a divisés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaisant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas seulement s'en faire entendre.

Céphas me répondit : « N'accusons point Jupiter des maux des hommes. Notre esprit est si borné, que quoique nous sentions quelquefois que nous sommes mal, il nous est impossible d'imaginer comment nous pourrions être mieux. Si nous ôtions un seul des maux naturels qui nous choquent, nous verrions naître de son absence mille autres maux plus dangereux. Les peuples ne s'entendent point ; c'est un mal, selon vous : mais s'ils parlaient tous le même langage, les impostures, les erreurs, les préjugés, les opinions cruelles, particulières à chaque nation, se répandraient par toute la terre. La confusion générale qui est dans les paroles serait

» alors dans les pensées. » Il me montra une grappe de raisin : « Jupiter, dit-il, a divisé le genre humain en plusieurs langues, comme il a divisé en » plusieurs grains cette grappe, qui renferme un » grand nombre de semences, afin que si une » partie de ces semences se trouvait attaquée par » la corruption, l'autre en fût préservée [27].

» Jupiter n'a divisé les langages des hommes » qu'afin qu'ils pussent toujours entendre celui de » la nature. Partout la nature parle à leur cœur, » éclaire leur raison et leur montre le bonheur » dans un commerce mutuel de bons offices. Partout au contraire, les passions des peuples dépravent leur cœur, obscurcissent leurs lumières, » les remplissent de haines, de guerres, de discordes et de superstitions, en ne leur montrant » le bonheur que dans leur intérêt personnel et » dans la ruine d'autrui.

» La division des langues empêche ces maux » particuliers de devenir universels ; et s'ils » sont permanens chez quelques peuples, c'est » qu'il y a des corps ambitieux qui en profitent ; » car l'erreur et le vice sont étrangers à l'homme. » L'office de la vertu est de détruire ces maux. » Sans le vice, la vertu n'aurait guère d'exercice » sur la terre. Vous allez arriver chez les Grecs. » Si ce qu'on a dit d'eux est véritable, vous trouverez dans leurs mœurs une politesse et une » élégance qui vous raviront. Rien ne doit être

» égal à la vertu de leurs héros, exercés par de » longs malheurs. »

Tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors de la barbarie des nations redoublait le desir que j'avais d'arriver à Argos et de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de sa famille. Déja nous apercevions le cap de Ténare, et nous étions près de le doubler, lorsqu'un vent d'Afrique nous jeta sur les Strophades. Nous voyions la mer se briser contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt en se retirant elle en découvrait les fondemens caverneux; tantôt s'élevant tout à coup elle les couvrait, en rugissant, d'une vaste nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obstinaient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorsqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors nous avons été forcés de relâcher à Sténiclaros.

De ce port, nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'est en allant à ce séjour du roi des rois que nous vous avons rencontré, ô bon berger! Maintenant, nous desirons vous accompagner au mont Lycée, afin de voir l'assemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs si hospitalières et si polies. En disant ces dernières paroles, Amasis regarda Céphas, qui les approuva d'un signe de tête.

Tirtée dit à Amasis : « Mon fils, votre récit nous » a beaucoup touchés; vous avez dû en juger par » nos larmes. Les Arcadiens ont été plus malheu-

» reux que les Gaulois [28]. Nous n'oublierons ja-
» mais le règne de Lycaon, changé jadis en loup,
» en punition de sa cruauté. Mais, à cette heure,
» ce sujet nous mènerait trop loin. Je remercie
» Jupiter de vous avoir disposé, ainsi que votre
» ami, à passer demain la journée avec nous
» au mont Lycée. Vous n'y verrez ni palais, ni
» ville royale, et encore moins des sauvages et des
» druides, mais des gazons, des bois, des ruis-
» seaux et des bergers qui vous recevront de bon
» cœur. Puissiez-vous prolonger long-temps votre
» séjour parmi nous! Vous trouverez demain, à
» la fête de Jupiter, des hommes de toutes les par-
» ties de la Grèce, et des Arcadiens bien plus in-
» struits que moi, qui connaîtront sans doute la
» ville d'Argos. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai
» jamais ouï parler du siége de Troie, ni de la
» gloire d'Agamemnon dont on parle, dites-vous,
» par toute la terre. Je ne me suis occupé que du
» bonheur de ma famille et de celui de mes voisins.
» Je ne connais que les prairies et les troupeaux.
» Jamais je n'ai porté ma curiosité hors de mon
» pays. La vôtre, qui vous a jeté si jeune au mi-
» lieu des nations étrangères, est digne d'un dieu
» et d'un roi. »

Alors Tirtée, se retournant vers sa fille, lui dit. « Cyanée, apportez-nous la coupe d'Hercule. » Cyanée se leva aussitôt, courut la chercher et la présenta à son père d'un air riant. Tirtée la rem-

plit de vin, puis s'adressant aux deux voyageurs, il leur dit : « Hercule a voyagé comme vous, mes » chers hôtes. Il est venu dans cette cabane, il s'y » est reposé lorsqu'il poursuivit, pendant un an, » la biche aux pieds d'airain du mont Erymanthe. » Il a bu dans cette coupe : vous êtes dignes d'y » boire après lui. Aucun étranger n'y a bu avant » vous. Je ne m'en sers qu'aux grandes fêtes, et » je ne la présente qu'à mes amis. » Il dit et il offrit la coupe à Céphas. Elle était de bois de hêtre et tenait une cyathe de vin. Hercule la vidait d'une haleine; mais Céphas, Amasis et Tirtée eurent assez de peine à la vider en y buvant deux fois tour à tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle était éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on apercevait, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avait dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légère. Alors Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des grâces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvait rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettait le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattait de voir un peuple en

tier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur aurait fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avaient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisait à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la source se précipite en mugissant du haut du mont Lycée.

NOTES

DU

PRÉAMBULE DE L'ARCADIE.

L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la maladresse des auteurs, qui se trouvent embarrassés pour interpoler dans leurs ouvrages des observations qu'ils croient intéressantes; et de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture par des digressions. Les anciens, qui écrivaient mieux que nous, n'ajoutaient point de notes à leur texte; mais ils s'y écartaient à droite et à gauche, suivant leurs besoins. C'est ainsi qu'ont écrit les philosophes et les historiens les plus célèbres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon Xénophon. Tacite, le bon Plutarque... Leurs digressions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages, Ils vous font voir bien du pays en peu de temps, et vous promènent par des lacs, des montagnes, des forêts, en vous conduisant toutefois au but; ce qui n'est pas aisé. Mais cette marche fatigue nos auteurs et nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans des plaines. Pour ôter donc aux autres, et surtout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, et je les ai mises à part. Cet ordre, de plus, a cela de

commode pour le lecteur, qu'il ne sera point obligé de les lire si le texte l'ennuie.

[1] PAGE 280.

Dieu m'a fait cette insigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'usage à mes yeux, et surtout à ceux des autres hommes. Dès que je sentais les paroxysmes de mon mal, je me retirais dans la solitude. Quelle était donc cette raison extraordinaire qui m'avertissait que ma raison ordinaire se troublait? je suis tenté de croire qu'il y a dans notre ame un foyer inaltérable de lumières, que les plus épaisses ténèbres ne peuvent obscurcir entièrement. C'est, je pense, ce *sensorium* qui avertit l'homme ivre que sa raison est exaltée, et le vieillard caduc que son jugement est affaibli. Pour voir luire ce flambeau au-dedans de nous, *il faut* le calme des passions, la solitude, et surtout l'habitude de rentrer en soi-même. Je regarde ce sentiment intime de nos fonctions intellectuelles comme l'essence même de notre ame et une preuve de son immatérialité.

[2] PAGE 281.

Le docteur Roux, auteur du *Journal de Médecine*, et le docteur Buquet, professeur de la Faculté de Médecine de Paris; tous deux morts, dans la force de l'âge, de leurs propres remèdes contre les maux de nerfs.

[3] PAGE 282.

Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorsque j'en trouve l'occasion, les personnes qui m'ont

rendu quelque service, et auxquelles j'ai des obligations essentielles, ce n'en est ni le temps ni le lieu. Je n'ai mis ici, des mémoires de ma vie, que ce qui pouvait servir de préambule à mon ouvrage sur l'Arcadie. »»

[4] PAGE 291.

Il y avait, ce me semble, plusieurs défauts dans les établissemens des jésuites au Paraguay. Comme ces religieux ne se mariaient pas, qu'ils n'avaient point en eux-mêmes de principe indépendant d'existence, qu'ils se recrutaient toujours avec des Européens, et qu'ils formaient dans leurs rédemptions mêmes une nation dans une autre nation, il est arrivé que la destruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leurs établissemens en Amérique. D'ailleurs, la régularité conventuelle et les cérémonies multipliées qu'ils avaient introduites dans leur administration politique ne pouvaient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faût sans cesse tenir par la lisière et conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir rassemblé une multitude de barbares sous des lois humaines, et leur avoir enseigné les arts utiles à la vie en les préservant de la corruption des peuples civilisés.

[5] MÊME PAGE.

Ils mangent aussi des chiens, ces amis naturels de l'homme. J'ai remarqué que tout peuple qui avait cette coutume n'épargnait pas dans l'occasion la chair de ses semblables : manger des chiens est un pas vers l'anthropophagie.

[6] MÊME PAGE.

Nom des hommes du peuple à l'île de Taïti, et dans

les îles de cet archipel. Il ne leur est pas permis de manger de la chair de porc, qui y est excellente, quoique cet animal y soit fort commun. Elle est réservée pour les E-Arrés, qui sont les chefs. Les toutous élèvent les porcs, et les E-Arrés les mangent *.

7 PAGE 324.

Ces comparaisons sont des beautés qui semblent réservées à la poésie; mais je crois que la peinture pourrait se les approprier et en tirer de grands effets. Par exemple, lorsqu'un peintre représente sur le devant d'un tableau de bataille un jeune homme d'un caractère intéressant tué et étendu sur l'herbe, il pourrait mettre auprès de lui quelque belle plante sauvage analogue à son caractère, dont les fleurs seraient pendantes et les tiges à demi coupées. Si c'était dans un tableau de bataille moderne, il pourrait y mutiler, et, si j'ose le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tels qu'un arbre à fruit, ou même un chêne; car nos boulets font un autre désordre dans nos campagnes que les flèches et les javelots des anciens. Ils labourent les gazons des collines, brisent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, et enlèvent de grands éclats du tronc des plus vieux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vu aucun de ces effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils sont cependant bien communs dans nos guerres, et redoublent les impressions de terreur que les peintres se proposent de faire naître en représentant de pareils sujets. La désolation d'un pays a encore plus d'expression que des groupes de morts et de mourans. Ses bocа-

* *Voyez* les Voyages du capitaine Cook.

ges brisés, les sillons noirs de ses prairies et ses rochers cornés montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent jusqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnaît la colère des rois qui est leur dernière raison, ainsi qu'on le lit sur leurs canons : *Ultima ratio regum*. On pourrait même exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille les détonations du bruit de l'artillerie, que les vallons répètent à plusieurs lieues de distance, en représentant dans les lointains, des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, les volées d'oiseaux qui fuient vers l'horizon, et des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les consonnances physiques redoublent les sensations morales, surtout lorsqu'elles passent d'un règne de la nature à un autre règne.

[8] PAGE 328.

Voilà les raisons personnelles qu'il pouvait avoir de parler peu dans les cercles ; mais je ne doute pas qu'il n'en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos sociétés. Je trouve ces raisons générales si bien déduites dans l'excellent chapitre des *Essais* de Montaigne, *Sur l'art de conférer*, que je ne puis m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

« Comme notre esprit se fortifie par la communication » des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire com- » bien il se perd et s'abâtardit par le continuel com- » merce et la fréquentation des esprits bas et maladifs. Il » n'est contagion qui s'espande comme celle-là. Je sais, » par assez d'expérience, combien en vaut l'aune. J'aime » à contester et à discourir ; mais c'est avec peu d'hom-

» mes et pour moi : car de servir de spectacle aux grands » et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, » je trouve que c'est un métier très-messéant à un » homme d'honneur. »

C'est en effet, pour les gens de lettres, jouer chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres et philosophes, jouaient chez les Romains.

Voilà pour la conversation active de l'honnête homme chez les gens du monde; et voici quelques pages plus loin pour la conversation passive :

« La gravité, la robe et la fortune de celui qui parle » donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes. » Il n'est pas à présumer qu'un Monsieur si suivi, si re- » douté, n'ait au dedans quelque suffisance autre que » populaire, et qu'un homme à qui on donne tant de » commissions et de charges, si dédaigneux et si mor- » guant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue » de si loin et que personne n'emploie. Non-seulement » les mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là, se » considèrent et mettent en compte, chacun s'appli- » quant à y donner quelque belle et solide interprétation. » S'ils se rabaissent à la conférence commune, et qu'on » leur présente autre chose qu'approbation et révé- » rence, ils vous assomment de l'autorité de leur expé- » rience. Ils ont ouï, ils ont vu, ils ont fait : vous êtes » accablés d'exemples. »

Qu'aurait donc dit Montaigne, dans un siècle où tant de petits se croient grands, où chacun a deux, trois, quatre titres pour se rehausser; où ceux qui n'en ont pas se retranchent sous le patronage de ceux qui en ont? A la vérité, la plupart commencent par se mettre

aux genoux d'un homme qui fait du bruit ; mais ils finissent par lui monter sur les épaules. Je ne parle pas de ces importans qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre service, s'interposent entre lui et les sources de grâces publiques, afin de le mettre dans leur dépendance particulière, et qui deviennent ses ennemis s'ils se refusent au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avait pas besoin de la fortune. Mais qu'aurait-il dit de ces hommes apathiques, si communs dans tous les rangs, qui, pour sortir de leur léthargie, recherchent la société d'un auteur célèbre, et attendent en silence qu'il leur débite à chaque phrase des sentences toutes neuves ou des bons mots ; qui n'ont pas même le sentiment de les connaître, ni l'esprit de les recueillir, s'ils ne sont débités d'un ton qui leur en impose, ou s'ils ne les voient vantés dans les journaux ; et qui enfin, s'ils en sont frappés par hasard, ont souvent la malignité de leur donner un sens médiocre ou dangereux, pour affaiblir une réputation qui leur fait ombrage? Certes, si Michel Montaigne lui-même ne se fût présenté dans nos cercles que comme Michel, malgré son jugement exquis, son élocution si naïve, son érudition si vaste et qu'il appliquait si à propos, il se fût trouvé partout réduit au silence comme Jean-Jacques. Je me suis un peu étendu sur ce chapitre pour l'honneur de l'auteur d'*Émile* et de celui des *Essais*. On leur a reproché à tous deux d'être silencieux et de peu d'intérêt dans la conversation, à tous deux d'être égoïstes dans leurs écrits, mais bien injustement sur ce dernier point comme sur l'autre. C'est l'homme qu'ils décrivent toujours dans leurs personnes ; et je trouve que, quand ils parlent d'eux, ils parlent aussi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il fuyait bien sincèrement la vanité; il rapportait sa réputation, non à sa personne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ses écrits, d'ailleurs s'estimant peu lui-même. Je lui racontais un jour qu'une demoiselle m'avait dit qu'elle serait volontiers sa servante. « Oui, reprit-il, » afin que je lui fisse pendant six ou sept heures des dis» cours d'Émile. » Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions; loin de le trouver mauvais, il convenait avec plaisir de son erreur, dès que je la lui faisais connaître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût-on m'accuser à mon tour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en disculper lui-même. Pourquoi, lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans *Émile* du serpent qui est dans le déluge du Poussin, comme de l'objet principal de ce tableau? C'est l'enfant que sa mère pose sur un rocher. Il réfléchit un moment et me dit: « Oui, oui, vous avez raison: je me suis » trompé. C'est l'enfant; certainement c'est l'enfant; » et il parut plein de joie de ce que je lui avais fait faire cette observation. Mais il n'avait pas besoin de mes faibles remarques pour revenir sur ses pas. Il me dit un jour: « Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvra» ges, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur les médecins. Il » n'y a pas d'état qui demande autant d'études que le » leur. Par tout pays ce sont les hommes les plus véritablement savans. » Une autre fois il me dit: « J'ai » mis un peu trop d'humeur dans mes querelles avec » M. Hume; mais le climat sombre de l'Angleterre, la » situation de ma fortune et les persécutions que je ve» nais d'essuyer en France, tout me jetait dans la mé-

» lancolie. » Il m'a dit plus d'une fois : « Je l'avoue, j'ai » aimé la célébrité ; mais, ajoutait-il en soupirant, Dieu » m'a puni par où j'avais péché. »

Cependant des personnes très-estimables lui ont reproché jusqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ses *Confessions*. Qu'auraient-elles donc dit, si, comme tant d'autres, il y avait fait indirectement son éloge? Plus les fautes dont il s'y accuse sont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait est sublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuser d'indiscrétion envers autrui ; c'est surtout lorsqu'il y parle des passions peu délicates de son inconstante bienfaitrice, madame de Warens. Mais j'ai lieu de croire que ses œuvres posthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il est possible qu'il ne l'ait pas nommée dans son manuscrit ; et, s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire sans conséquence, parce qu'elle n'a pas laissé de postérité. D'ailleurs, il en parle partout avec intérêt. Il arrête toujours, au milieu de ses désordres ; l'attention du lecteur sur les qualités de son ame. Enfin il a cru devoir dire le bien et le mal des personnages de son histoire, à l'exemple des plus fameux historiens de l'antiquité. Tacite dit positivement au commencement de son histoire, livre premier : « Je » n'ai aucun sujet d'aimer ni de haïr Othon, Galba et » Vitellius. Il est vrai que je dois ma fortune à Vespa- » sien, comme j'en dois le progrès à ses enfans : mais, » lorsqu'il est question d'écrire l'histoire, il faut oublier » les faveurs ainsi que les injures. » En effet, Tacite reproche à Vespasien, son bienfaiteur, l'avarice et d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avait pris pour devise : *Vitam impendere vero*, a pu se piquer d'autant d'amour pour la vérité dans sa propre histoire que Tacite dans celle des empereurs romains.

Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans réserve de Jean-Jacques dans un ordre de société tel que le nôtre, et que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans son humeur, des inconséquences dans ses écrits et quelques actions dans sa conduite, puisqu'il a lui-même publié celles-ci pour les condamner. Mais où est l'homme, où est l'écrivain, où est surtout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à se reprocher? Jean-Jacques a agité des questions si susceptibles de pour et de contre, il s'est trouvé à la fois une ame si grande et une fortune si misérable, des besoins si pressans et des amis si trompeurs, qu'il a été souvent forcé de sortir des routes communes. Mais lors même qu'il s'égare et qu'il est la victime des autres ou de lui-même, on le voit partout oublier ses propres maux, pour ne s'occuper que de ceux du genre humain : partout il est le défenseur de ses droits et l'avocat des malheureux. On pourrait écrire sur son tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un si sublime éloge, et dont il portait toujours avec lui quelques pages choisies dans les dernières années de sa vie : « ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'IL A BEAUCOUP AIMÉ. »

[9] PAGE 330.

Voici le jugement qu'en porte Philippe de Comines, le Plutarque de son siècle pour la naïveté :

« Cosme de Médicis, qui fut le chef de cette maison et » la commença, homme digne d'être nommé entre les » très-grands, et, en son cas, qui étoit de marchandise, » étoit la plus grande maison que je crois qui ait jamais » été au monde. Car leurs serviteurs ont eu tant de cre- » dit sous couleur de ce nom Médicis, que ce seroit mer- » veille à croire ce que j'en ai vu en France et en An-

» gleterre..... J'en ai vu un de ses serviteurs, appelé » Guérard Quanèse, presque être occasion de soutenir » le roi Édouard le quart en son état, étant en guerre » en son royaume d'Angleterre. »

Et plus bas : « L'autorité des prédécesseurs nuisoit à » ce Pierre de Médicis, combien que celle de Cosme, qui » avoit été le premier, fût douce et aimable, et telle » qu'elle était nécessaire à une ville de liberté [1]. »

[1] Liv. VII.

FIN DES NOTES DU PRÉAMBULE DE L'ARCADIE.

NOTES DE L'ARCADIE.

[1] PAGE 345.

Il y avait en Grèce plusieurs fleuves et ruisseaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruisseau qui sortait du mont Lycée, avec le fleuve du même nom qui descendait du Pinde et séparait l'Étolie de l'Acarnanie. Ce fleuve Achéloüs, selon la fable, se changea en taureau pour disputer à Hercule Déjanire, fille d'Œnée, roi d'Étolie. Mais Hercule, l'ayant saisi par une de ses cornes, la lui rompit; et le fleuve désarmé fut obligé, pour ravoir sa corne, de lui donner une de celles de la chèvre Amalthée. Les Grecs voilaient les vérités naturelles sous des fables ingénieuses. Voici le sens de celle-ci. Les Grecs donnaient le nom d'Achéloüs à plusieurs fleuves, du mot Ἀγελη (Aghélè) qui signifie troupeau de bœufs, ou à cause du mugissement de leurs eaux, ou plutôt parce que leurs têtes se séparent ordinairement, comme celles des bœufs, en cornes ou embouchures qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainsi que nous l'avons observé dans nos Études précédentes. Or, l'Achéloüs étant sujet à se déborder, Hercule, ami d'Œnée, roi d'Étolie, tira de ce fleuve, suivant Strabon, un canal d'arrosement qui affaiblit une de ses embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avait rompu une de ses cornes. Mais comme, d'un autre côté, il résulta

de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajoutèrent qu'Achéloüs, à la place de sa corne de taureau, avait donné en échange celle de la chèvre Amalthée qui, comme on sait, était le symbole de l'abondance.

[2] PAGE 352.

Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, fut tué au siége de Troie par Achille. On lui érigea à Thèbes, en Égypte, un superbe tombeau, dont les ruines subsistent encore sur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium, et aujourd'hui par les Arabes Médinet Habou, c'est-à-dire ville du Père. On y voit des débris colossaux de sa statue, d'où sortaient autrefois des sons harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propose de faire ici quelques observations au sujet du bruit que produisait cette statue, parce qu'il intéresse particulièrement l'étude de la nature. D'abord on ne peut révoquer ce fait en doute. L'Anglais Richard Pocoke, qui vit en 1738 les restes du Memnonium, dont il nous a donné une description aussi détaillée qu'on puisse la faire aujourd'hui, rapporte sur l'effet merveilleux de la statue de Memnon, plusieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il y avait dans le Memnonium, entre autres figures colossales, deux statues à peu de distance l'une de l'autre; que la partie supérieure de l'une avait été renversée, et qu'il sortait une fois le jour de son piédestal un bruit pareil à celui qu'on entend lorsqu'on frappe sur quelque chose de dur. Il ouït lui-même le son, étant sur le lieu avec Ælius Gallus; mais il ne put

savoir s'il venait ou de la base, ou de la statue, ou de ceux qui étaient autour.

Pline le naturaliste, bien plus circonspect qu'on ne le croit, lorsqu'il s'agit d'attester un fait extraordinaire, se contente de rapporter celui-ci sur la foi publique, en employant ces expressions de doute : *Narratur, ut putant, dicunt*, dont il se sert si fréquemment dans son ouvrage. C'est en parlant de la pierre de basalte. *Hist. nat. l. 36, chap. 7.*

Invenit eadem Ægyptus in Æthiopia quem vocant basalten ferrei coloris atque duritiæ....

Non absimilis illi narratur in Thebis, delubro Serapis, ut putant, Memnonis statua dicatus; quem quotidiano solis ortu contactum radiis crepare dicunt.

« Les Égyptiens trouvent aussi en Éthiopie une pierre appelée basalte, qui a la couleur et la dureté du fer.... »

« On raconte que c'est de cette même pierre qu'est faite à Thèbes, dans le temple de Sérapis, la statue de Memnon, qui, dit-on, fait du bruit chaque jour, lorsqu'elle est touchée par les rayons du soleil levant. »

Juvénal, si en garde contre les superstitions, et surtout contre celles de l'Égypte, adopte ce fait dans sa satire 15e, qu'il a dirigée contre ces mêmes superstitions :

Effigies sacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

« Le simulacre doré d'un singe sacré, à longue queue, brille encore où résonnent les cordes magiques de la moitié de la statue de Memnon, dans l'ancienne Thèbes ensevelie sous les débris de ses cent portes. »

Pausanias rapporte que ce fut Cambyse qui brisa cette statue; que la moitié du tronc était par terre; que l'autre

moitié rendait tous les jours, au lever du soleil, un son pareil à celui que rend la corde d'un arc, qui casse, pour être trop tendue.

Philostrate en parle comme témoin. Il dit, dans la vie d'Apollonius de Tyane, que le Memnonium était non-seulement un temple, mais un forum; c'est-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ses places publiques, ses bâtimens particuliers, etc. Car les temples, dans l'antiquité, avaient beaucoup de dépendances extérieures, des bois qui leur étaient consacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes, et pour recevoir les étrangers. Philostrate assure qu'il vit la statue de Memnon entière, ce qui suppose que de son temps on en avait réparé la partie supérieure. Il la représente sous la forme d'un jeune homme assis qui regardait le soleil levant. Elle était de pierre noire. Elle avait ses deux pieds de niveau, comme toutes les statues anciennement faites avant Dédale qui, le premier, dit-on, porta les pieds des statues l'un devant l'autre. Ses deux mains étaient appuyées sur ses cuisses, comme si elle voulait se lever.

On aurait cru, à ses yeux et à sa bouche, qu'elle allait parler. Philostrate et ses compagnons de voyage ne furent point surpris de l'attitude de cette statue, parce qu'ils ignoraient sa vertu: mais, lorsque les rayons du soleil levant vinrent à darder sur sa tête, ils ne furent pas plus tôt arrivés à sa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainsi, voilà une suite d'auteurs graves, depuis Strabon qui vivait sous Auguste, jusqu'à Philostrate sous Caracalla et Géta, c'est-à-dire pendant un espace de deux cents ans, qui affirment que la statue de Memnon faisait du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pocoke, qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même état que Strabon l'avait vue environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en sortait aucun son. Il dit qu'elle était d'une espèce particulière de granit dur et poreux, tel qu'il n'en avait jamais vu, qui ressemble beaucoup à la pierre d'aigle. A trente pieds d'elle, au nord, il y a, ainsi que du temps de Strabon, une autre statue colossale entière, bâtie de cinq assises de pierres, dont le piédestal a trente pieds de long et dix-sept de large. Mais le piédestal de la statue mutilée, qui est celle de Memnon, a trente-trois pieds de long sur dix-neuf pieds de largeur. Il est d'une seule pièce, quoique fendu à dix pieds du dos de la statue. Pocoke ne parle point de la hauteur de ces piédestaux, sans doute parce qu'ils sont encombrés dans les sables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle et insensible de la pesanteur les aura fait enfoncer dans la terre, ainsi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne sont point fondés sur le roc vif. Cet effet s'observe même sur les canons et sur les piles de boulets posés sur le sol de nos arsenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne sont supportés par de bonnes plates-formes.

Quant au reste de la statue de Memnon, voici les dimensions que Pocoke en donne :

Depuis la plante des pieds jusqu'à la cheville, 2 pieds 6 pouces.

Idem, jusqu'au coude-pied, 4 pieds.

Idem, jusqu'au haut du genou, 19 pieds.

Le pied a cinq pieds de largeur, et la jambe quatre pieds d'épaisseur.

Il y a apparence que Pocoke rapporte ces dimensions

au pied anglais, ce qui les diminue à peu près d'un onzième. Au reste, il trouva sur le piédestal, ainsi que sur les jambes et les pieds de la statue, plusieurs inscriptions en caractères inconnus; d'autres très-anciennes, grecques et latines, assez mal gravées, qui sont des témoignages de ceux qui ont entendu le son qu'elle rendait.

Les restes du Memnonium offrent tout autour, jusqu'à une grande distance, des ruines d'une immense et étrange architecture, des excavations dans le roc vif, qui font partie d'un temple, de grands pans de mur renversés et à moitié détruits, et d'autres debout; une porte pyramidale, des avenues, des piliers carrés, surmontés de statues dont la tête est brisée, qui tiennent un *lituus* d'une main et un fouet de l'autre, comme celle d'Osiris; plus loin, des débris de figures gigantesques épars sur la terre, des têtes de six pieds de diamètre et de onze pieds de longueur, des épaules larges de vingt et un pieds, des oreilles humaines de trois pieds de long et de seize pouces de large; enfin, d'autres figures qui semblent sortir de terre, dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces ouvrages gigantesques sont faits des matériaux les plus précieux; de marbre noir et blanc, de marbre tout noir, de marbre tacheté de rouge, de granit noir, de granit jaune, et sont chargés la plupart d'hiéroglyphes. Quels sentimens de respect et d'admiration devaient produire sur des peuples superstitieux ces énormes et mystérieuses fabriques, surtout lorsque dans leurs parvis silencieux on entendait, aux premiers rayons de l'aurore, des sons plaintifs sortir d'une poitrine de pierre, et le colossal Memnon soupirer à la vue de sa mère!

Ce fait est trop bien attesté et a duré trop long-temps,

pour qu'on puisse le révoquer en doute. Cependant, plusieurs savans l'ont attribué à quelque artifice extérieur et momentané des prêtres de Thèbes. Il paraît même que Strabon, témoin du bruit de la statue, le donne à entendre. En effet, nous savons que les ventriloques peuvent, sans remuer les lèvres, faire ouïr des paroles et des bruits qui semblent venir de bien loin, quoiqu'ils les produisent de fort près. Pour moi, quelque durable qu'on suppose l'effet merveilleux de la statue de Memnon, je le conçois produit par l'aurore, et facile à imiter sans qu'on soit obligé d'en renouveler l'artifice qu'après des siècles. On sait que les prêtres de l'Égypte faisaient une étude particulière de la nature; qu'ils en avaient fait une science connue sous le nom de magie, dont ils se réservaient la connaissance. Ils n'ignoraient pas sans doute l'effet de la dilatation des métaux, et entre autres du fer, que le froid raccourcit et que la chaleur alonge. Ils pouvaient avoir placé dans la grande base de la statue de Memnon une longue verge de fer en spirale, et susceptible, par son étendue, de se contracter et de se dilater à la plus légère action du froid et de la chaleur.

Ce moyen était suffisant pour y faire résonner quelque timbre de métal. Leurs statues colossales étant creuses en partie, comme on le voit au sphinx, près des pyramides du Caire, ils y pouvaient disposer toutes sortes de machines. La pierre même de la statue de Memnon étant, selon Pline, un basalte qui a la dureté et la couleur du fer, peut fort bien se contracter et se dilater comme ce métal, dont elle paraît composée. Elle est certainement d'une nature différente des autres pierres, puisque Pocoke, qui en avait observé de toutes les es-

pèces, dit qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Il lui attribue un caractère particulier de pureté et de porosité qui convient en général aux pierres ferrugineuses. Elle pouvait donc être susceptible de contraction et de dilatation, et avoir ainsi en elle-même un principe de mouvement, surtout au lever de l'aurore, où le contraste du froid de la nuit et des premiers rayons du soleil levant a le plus d'action.

Cet effet devait être infaillible sous un ciel comme celui de la haute Égypte, où il ne pleut presque jamais. Les sons de la statue de Memnon, au moment où le soleil paraissait sur l'horizon de Thèbes, n'avaient donc rien de plus merveilleux que l'explosion du canon du Palais-Royal et celle du mortier du Jardin du Roi au moment où le soleil passe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des mèches et de la poudre à canon, on pourrait rendre, au milieu d'un désert, une statue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année, et même à telle heure du jour et de la nuit que l'on voudrait. Elle paraitrait d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne tonnerait qu'en temps serein, comme les foudres à grands présages chez les anciens. Quels prodiges n'opérerait-on pas aujourd'hui sur des peuples prévenus des préjugés de la superstition, avec l'électricité, qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une manière invisible, peut tuer un homme d'un seul coup; fait tomber le tonnerre du sein de la nue et le dirige où l'on veut dans sa chute? Quel effet ne pourrait-on pas produire avec l'aérostatique, cet art nouveau parmi nous, qui, au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élastique et rempli d'un air putride huit ou dix fois plus léger que celui que nous respirons, élève

plusieurs hommes à la fois au-dessus des nuages, où les vents les transportent à des distances prodigieuses, en leur faisant faire neuf ou dix lieues par heure sans la moindre fatigue? A la vérité, nos aérostats nous sont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents, et que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger; mais je suis persuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au sujet de cette invention, un passage fort curieux dans l'histoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aérostats, et qu'ils savaient les conduire où ils voulaient, de jour et de nuit. Cela ne doit point surprendre de la part d'une nation qui avait inventé avant nous l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales chinoises en entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonspects, lorsqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'histoire de l'antiquité, et les lecteurs crédules moins faciles, lorsqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la physique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'est au sujet de l'empereur Ki, selon le P. Le Comte, ou Kieu, selon la prononciation du P. Martini, qui nous a donné une histoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince, qui régnait il y a environ trois mille six cents ans, se livra à tant de cruautés et à de six grands désordres, que son nom est encore aujourd'hui détesté à la Chine, et que lorsqu'on veut y parler d'un homme deshonoré par toutes sortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir sans distraction de ses voluptés, il se retira avec son épouse et ses favoris dans un superbe palais

fermé de tous côtés à la clarté du soleil. Il y suppléait par un nombre prodigieux de magnifiques lanternes, dont la lumière lui semblait préférable à celle de l'astre du jour, parce qu'elle était toujours constante, et qu'elle ne lui rappelait point, par les révolutions du jour et de la nuit, le cours rapide de la vie humaine. Ainsi, au milieu de ses appartemens toujours illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour subir le joug de ses propres passions. Mais les peuples dont il abandonnait les intérêts s'étant révoltés, le forcèrent de sortir de sa retraite infâme, d'où il fut errant pendant toute sa vie, ayant privé, par sa conduite, ses descendans de la couronne, qui passa dans une autre famille, et laissant une mémoire en si grande exécration, que les historiens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, sans lui donner le titre d'Empereur.

« Cependant, dit le P. Le Comte, on détruisit son palais, et, pour conserver à la postérité la mémoire d'une » si indigne action, on en suspendit les lanternes dans » tous les quartiers de la ville. Cette coutume se renouvela tous les ans et devint depuis ce temps-là une fête » considérable dans tout l'empire. On la célèbre à Yamt-» Cheou avec plus de magnificence que nulle autre part, » et l'on dit qu'autrefois les illuminations en étaient si » belles, qu'un empereur, n'osant quitter ouvertement » sa cour pour y aller, se mit avec la reine et plusieurs » princesses de sa maison entre les mains d'un magicien » qui promit de les y transporter en très-peu de temps. » Il les fit monter durant la nuit sur des trônes magnifi-» ques, qui furent enlevés par des cygnes, et qui, en un » moment, arrivèrent à Yamt-Cheou.

» L'empereur, porté en l'air sur des nuages qui s'a-

» baissèrent peu à peu sur la ville, vit à loisir toute la » fête : il en revint ensuite avec la même vitesse et par le » même équipage, sans qu'on se fût aperçu à la cour de » son absence. Ce n'est pas la seule fable que les Chinois » racontent. Ils ont des histoires sur tout ; car ils sont » superstitieux à l'excès, en matière de magie, soit feinte, » soit véritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les » ait égalés. » *Mémoire sur l'état présent de la Chine, par le P. Louis Le Comte, lettre* 6.

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appelait Tam selon le P. Magaillans, et cet événement arriva deux mille ans après le règne de Kieu, c'est-à-dire il y a environ seize cents ans. Le P. Magaillans, qui ne révoque point cet événement en doute, quoiqu'il le suppose opéré par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air par ses musiciens un concert de voix et d'instrumens qui surprit beaucoup les habitans d'Yant-Cheou. Cette ville est à environ dix-huit lieues de Nankin, où on peut supposer qu'était alors l'empereur. Cependant, s'il était à Pékin, comme Magaillans le donne à entendre, en disant que le courrier d'Yant-Cheou fut un mois en route pour lui porter la nouvelle de cette musique extraordinaire qu'on attribuait à des habitans du ciel, le voyage aérien fut de cent soixante-quinze lieues en ligne droite.

Mais, sans sortir du fait en lui-même, si le P. Le Comte avait vu en plein midi, ainsi que tous les habitans de Paris, de Londres et de plusieurs villes considérables de l'Europe, des physiciens suspendus à des globes au-dessus des nuages, portés en peu d'heures à quarante et cinquante lieues du point de leur départ, et un d'entre eux traverser dans les airs le bras de mer qui sépare

l'Angleterre de la France, il n'aurait pas traité si légèrement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes entre ces *trônes magnifiques* et ces *nuages qui s'abaissaient peu à peu sur la ville d'Yamt-Choon*, et nos globes aérostatiques auxquels on peut donner si aisément ces décorations volumineuses. Il n'y a que les cygnes qui les guidaient, qui peuvent nous paraître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auraient-ils pu dresser au simple vol les cygnes, oiseaux herbivores, si aisés à apprivoiser par la domesticité, tandis que nous avons instruit le faucon, oiseau de proie toujours sauvage, à attaquer le gibier et à revenir ensuite sur le poing du chasseur? Les Chinois, mieux policés, plus anciens et plus pacifiques que nous, ont eu, sur la nature, des lumières que nos discordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, et ce sont sans doute ces lumières naturelles que le P. Le Comte, d'ailleurs homme d'esprit, regarde comme une *magie feinte ou véritable*, dans laquelle il avoue que les Chinois surpassent toutes les nations. Pour moi, qui ne suis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aérostats, même contre le vent; mais je ne le publierais pas, quand je serais certain de son succès. Quels maux n'a pas attirés au genre humain la perfection de la boussole et de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus savans, mais meilleurs. La science est un flambeau qui éclaire entre les mains des sages, et qui incendie entre les mains des méchans.

PAGE 358.

Amasis était Égyptien, et l'Égypte est en Afrique;

mais les anciens la mettaient en Asie. Le Nil servait de limite à l'Asie du côté de l'occident. *Voyez Pline et les anciens géographes.* »

[4] PAGE 356.

C'est l'île de Malte.

[5] MÊME PAGE.

C'est le coton en herbe : il est originaire d'Égypte. On en fait maintenant à Malte de très-jolis ouvrages, qui servent à faire vivre la plupart du peuple qui y est fort pauvre. Il y en a une seconde espèce en arbrisseau, que l'on cultive en Asie et dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troisième espèce en Amérique, portée par un grand arbre épineux, tant la nature a pris soin de répandre une végétation si utile dans les parties chaudes du monde ! Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages des parties de l'Amérique comprises entre les tropiques, se faisaient des habits et des hamacs de coton, lorsque Colomb y aborda.

[6] MÊME PAGE.

Ces cailles passent encore à Malte à jour nommé et marqué sur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne varient point ; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique ; entre autres ils y ont conduit l'eau d'un ruisseau jusque dans le port. Il y reste sans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

7 PAGE 357.

Ce sont aujourd'hui les îles de Saint-Pierre et de Saint-Antioche. Elles sont fort petites ; mais on y pêche une grande quantité de thons, et on y fait beaucoup de sel.

8 PAGE 358.

Quelques philosophes ont poussé la chose plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps était l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'est bon que pour la santé; l'ame a le sien à part. Rien n'est si commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, et des hommes robustes qui en manquent. La vertu n'est pas plus le résultat des qualités physiques, que la force du corps n'est l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens sont également propres au vice et à la vertu.

9 PAGE 365.

Il y a, en effet, à l'embouchure de la Seine, sur sa rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires et blanches, qui s'appelle la Hève. Elle sert de renseignement aux marins, et on y a placé un pavillon pour signaler leurs vaisseaux.

10 PAGE 367.

Cette montagne d'eau est produite par les marées qui entrent de la mer dans la Seine, et la font refluer contre son cours. On l'entend venir de fort loin, surtout la unit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette barre est ordinairement suivie

d'une seconde barre encore plus élevée, qui la suit à cent toises de distance. Elles courent beaucoup plus vite qu'un cheval au galop.

[11] PAGE 373.

On peut consulter, sur les mœurs et la mythologie des anciens peuples du nord, Hérodote, les *Commentaires* de César, Suétone, Tacite, l'*Eda* de M. Mallet, et les collections suédoises traduites par M. le chevalier de Kéralio.

[12] PAGE 374.

César dit précisément la même chose dans ses *Commentaires*.

[13] PAGE 375.

Des Lapons savent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général, on reconnaît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples sauvages. Les canots et les raquettes des Esquimaux, les pros des insulaires de la mer du Sud, les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les flèches, les haches de pierre, les habits et les parures de tête de la plupart de ces nations, ont la plus exacte conformité avec leurs besoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en pastel, etc.

[14] PAGE 377.

Voyez les *Commentaires* de César.

[15] PAGE 378.

Voyez Tacite sur *les Mœurs des Germains*.

[16] PAGE 380.

Les Gaulois, ainsi que les peuples du nord, appelaient Vénus Siofne, et Cupidon Sifionne. *Voyez l'Eda.* L'arme la plus dangereuse chez les Celtes, n'était ni l'arc, ni l'épée; mais le couteau. Ils en armaient les Nains, qui triomphaient avec cette arme de l'épée des Géans. L'enchantement fait avec un couteau ne pouvait plus se rompre. L'amour gaulois devait donc être armé, non d'un arc et d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici sont des coquillages bivalves, et alongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment sur les grèves de la Normandie, où ils s'enfouissent dans le sable.

[17] MÊME PAGE.

Et peut-être des procès si communs en Normandie, puisque cette pomme fut, dans son origine, un présent de la Discorde. On pourrait trouver une cause moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux de petites juridictions dont cette province est remplie, dans ses coutumes litigieuses et surtout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance: *Sois le premier.*

Il ne serait pas aisé de trouver les causes morales ou physiques de la beauté singulièrement remarquable du sexe dans le pays de Caux, surtout parmi les filles de la campagne. Ce sont des yeux bleus, une délicatesse de traits, une fraicheur de teint, et des tailles qui feraient honneur aux plus jolies femmes de la cour. Je ne connais qu'un autre canton dans tout le royaume, où les femmes

du peuple soient aussi belles : c'est à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractère. Ce sont de grands yeux noirs et doux, des nez aquilins, des têtes d'Angélica Kauffmann. En attendant que la philosophie moderne s'en occupe, on doit permettre à la mythologie des Gaulois de rendre raison de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auraient peut-être pas rejetée.

[18] PAGE 381.

Peut-être est-ce des noms de ces deux dieux cruels du nord que s'est formé le mot de torture.

[19] PAGE 386.

C'est Montmartre, *Mons Martis*. On sait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, est formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons Martyrum*. Ces deux étymologies peuvent fort bien se concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyrs sur cette montagne, c'est qu'il est probable qu'il y avait quelque idole fameuse à laquelle on les sacrifiait.

[20] PAGE 391.

Les portes étaient difficiles à faire pour des peuples sauvages qui ne connaissaient point l'usage de la scie, sans laquelle il est fort malaisé de réduire un arbre en planches. Aussi, quand ils quittaient un pays, ceux qui avaient des portes les emportaient avec eux. Un héros de Norwége, dont je ne me rappelle pas le nom, celui qui découvrit le Groënland, jeta les siennes à la mer pour connaître où les destins voulaient le fixer, et il s'e

tablit dans la partie du Groënland où elles abordèrent. Les portes et les seuils étaient et sont encore sacrés dans l'Orient.

[21] PAGE 407.

La noix et la châtaigne croissent à une grande hauteur; mais ces fruits tombent quand ils sont mûrs, et ils ne se brisent pas dans leur chute, comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent sur des arbres faciles à escalader.

[22] PAGE 409.

Les Gaulois vivaient, ainsi que tous les peuples sauvages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'usage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur servait de principale nourriture.

[23] PAGE 413.

On prétend que c'est l'ancienne église de Sainte-Geneviève, élevée à Isis avant l'établissement du christianisme dans les Gaules.

[24] PAGE 415.

L'anserina potentilla se trouve fréquemment sur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de sa fleur. Cette fleur est en rose, de la largeur d'une pièce de 24 sous, sans tige élevée. Elle tapisse la terre, ainsi que son feuillage, qui s'étend fort loin en forme de réseau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles, en forme de pattes d'oie, qui sont collées contre la terre, permettent aux oiseaux aquatiques de s'y

promener comme sur un tapis ; et la couleur jaune de ses fleurs forme un contraste très-agréable avec l'azur de la rivière et la verdure des arbres, mais surtout avec la couleur marbrée des oies qu'on y aperçoit de fort loin.

[25] PAGE 427.

Voyez la Volupsa des Islandais. Cette histoire de Balder a une ressemblance singulière avec celle d'Achille plongé, par Thétis sa mère, dans le Styx jusqu'au talon, pour le rendre invulnérable, et tué ensuite par cette partie de son corps qui n'y avait pas été plongée, d'un coup de flèche que lui décocha l'efféminé Pâris. Ces deux fables des Grecs et des peuples sauvages du nord renferment un sens moral bien vrai ; c'est que les forts ne doivent jamais mépriser les faibles.

[26] PAGE 432.

Les Carnutes étaient des habitans du pays Chartrain ; les Cénomanes, ceux du Mans ; et les Diablintes, ceux des environs. Les Redons, qui habitaient la ville de Rennes, avaient les Curiosolites dans leur voisinage, et les peuples de Dariorigum étaient voisins des Vénitiens, qui habitaient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénitiens du golfe Adriatique, qui portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. *Voyez* César, Strabon, et la géographie de Danville.

[27] PAGE 437.

La plupart des fruits qui renferment une agrégation de semences, comme les grenades, les pommes, les

poires, les oranges, et même les productions des graminées, telles que les épis de blé, les portent divisées par des peaux molles, sous des capsules fragiles; mais les fruits qui ne contiennent qu'une seule semence, ou rarement deux, comme la noix, la noisette, l'amande, la châtaigne, le cocotier, et tous les fruits à noyau, tels que la cerise, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppée de capsules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. La nature a assuré la conservation des semences agrégées, en multipliant leurs cellules, et celles des semences solitaires, en fortifiant leurs enveloppes.

[28] PAGE 139.

Il semble que le premier état des nations soit celui de barbarie. On est tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée; des Arcadiens, sous Lycaon; des Gaulois, sous les Druides; des Romains, avant Numa; et de presque tous les Sauvages de l'Amérique.

Je suis persuadé que la barbarie est une maladie de l'enfance des nations, et qu'elle est étrangère à la nature de l'homme. Elle n'est souvent qu'une réaction du mal que des peuples naissans éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de leur état est plus aisée à renverser. Ainsi les petites hordes sauvages du Nouveau-Monde mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable que les animaux faibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille en-

fonce son aiguillon dans la main qui s'approche de sa ruche ; mais l'éléphant voit passer près de lui la flèche du chasseur, sans se détourner de son chemin.

Quelquefois, a barbarie s'introduit dans une société naissante, par les individus qui s'agrégent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple romain, formé en partie de brigands rassemblés par Romulus, et qui ne commencèrent à être civilisés que par Numa. D'autres fois, elle se communique comme une épidémie à un peuple déja policé, par la simple fréquentation de ses voisins. Telle fut celle des Juifs, qui, malgré la sévérité de leurs lois, sacrifiaient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus souvent, elle s'incorpore à la législation d'un peuple par la tyrannie d'un despote, comme en Arcadie, sous Lycaon ; et encore plus dangereusement, par l'influence d'un corps aristocratique qui la perpétue pour l'intérêt de son autorité jusque dans les âges de civilisation. Tels sont de nos jours les féroces préjugés de religion inspirés aux Indiens si doux, par leurs brames ; et ceux de l'honneur aux Japonais si polis, par leurs nobles.

Je le répète pour la consolation du genre humain, le mal moral est étranger à l'homme ainsi que le mal physique. Ils ne naissent l'un et l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avait fait méchant, elle, qui est si conséquente dans ses ouvrages, lui aurait donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offensive, ainsi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractère est d'être féroce. Elle ne l'a pas seulement armé d'armes défensives, comme le reste des animaux ; mais elle l'a créé le plus nu et le plus misérable de tous, sans doute pour l'obliger de recourir

sans cesse à l'humanité de ses semblables, et d'en user envers eux. La nature ne fait pas plus des nations entières d'hommes jaloux, envieux, médisans, désirant se surpasser les uns les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont constamment la lèpre, le pourpre, la fièvre, la petite-vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux physiques, attribuez-les, à coup sûr, à quelque mauvais aliment dont il se nourrit, ou à un air putride qui se trouve dans son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de son éducation ou au mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple est semblable au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre ressemble à celui de ses rameaux.

Je m'étais occupé dans mon texte du progrès moral des sociétés: la barbarie, la civilisation et la corruption. J'avais jeté ici un coup d'œil non moins important sur leur progrès naturel: l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse; mais ces rapprochemens se sont étendus bien au-delà d'une simple note.

D'ailleurs, pour porter sa vue au-delà de son horizon, il faut grimper sur des montagnes trop souvent orageuses. Redescendons dans les paisibles vallées. Reposons-nous entre les croupes du mont Lycée, sur les rives de l'Achéloüs. Si le temps, les Muses et les lecteurs favorisent ces nouvelles Études, il suffira à mes pinceaux et à mon ambition de peindre les prés, les bois et les bruyères de l'heureuse Arcadie.

FIN DES NOTES DE L'ARCADIE.

LA

MORT DE SOCRATE.

ARGUMENT.

« Socrate, le plus sage des Athéniens, s'étant » fait beaucoup d'ennemis parmi les superstitieux » et les athées, en soutenant l'existence d'un seul » Dieu, fut condamné à mort sur l'accusation de » Mélitus magistrat, appuyée par Anytus prêtre » de Cérès, et par Lycon sophiste. L'accusation » était conçue en ces termes :

» Mélitus, fils de Mélitus du peuple de Pithos, » accuse Socrate, fils de Sophronisque du peuple » d'Alopécé.

» Socrate est criminel, parce qu'il ne reconnaît » point les dieux que la république reconnaît, et » qu'il introduit de nouvelles divinités. Il est en- » core criminel, parce qu'il corrompt la jeunesse. » Pour sa punition, la mort. »

» Socrate fut condamné par des juges tirés de » toutes les sections, de toutes les tribus, ainsi que » de tous les peuples qui composaient les habitans » d'Athènes, quoiqu'il leur eût prouvé la fausseté » de cette accusation.

» Je suppose que, le jour où il mourut, ses trois » accusateurs s'introduisirent dans sa prison en lui » promettant la vie, la liberté, de la fortune et des » honneurs, s'il voulait s'avouer coupable. Quant » aux paroles de Socrate et aux raisonnemens de » ses ennemis, on les trouve presque en entier » dans Platon, Xénophon et Plutarque; je n'ai » guère eu d'autre mérite que de les mettre en » ordre.

» Je suppose donc qu'Anytus, Mélitus, Lycon, » entrent dans le vestibule intérieur de la prison, » éclairé par une lampe. »

ANYTUS.

Cher Mélitus, la mort de Socrate va nous faire beaucoup d'ennemis : je connais l'inconstance des Athéniens; ils se réjouissent à présent de sa condamnation, ils le pleureront dès qu'ils le verront mort.

MÉLITUS.

Vous avez raison, sage Anytus. Offrons-lui la vie, et tout ce qui peut la lui rendre agréable, pourvu qu'il se reconnaisse criminel. Par cet aveu, il perdra son crédit, et nous serons tranquilles; nous n'avons à craindre que son innocence.

LYCON.

Son innocence ! je vous le garantis coupable. J'ai préparé contre lui de nouveaux argumens auxquels je le défie de répondre.

ANYTUS.

Holà, quelqu'un! »

« Le geôlier paraît, avec un grand trousseau de » clefs à sa ceinture. »

LE GEÔLIER.

Que souhaitez-vous, illustres seigneurs?

MÉLITUS.

Qui es-tu?

LE GEÔLIER.

Je suis le geôlier, le valet des Onze.

MÉLITUS.

Mène-nous où est Socrate.

LE GEÔLIER, *d'un ton attendri.*

Il est au cachot et aux fers.

MÉLITUS, *d'un ton courroucé.*

Il est où il doit être.

LE GEÔLIER.

Il n'était pas besoin de tant de précautions; c'est le plus tranquille de mes prisonniers.

MÉLITUS.

Tais-toi, et obéis.

« Le geôlier prend la lampe, et ouvre la porte » d'un souterrain au fond duquel on aperçoit So- » crate les fers aux mains, et les jambes engagées » dans une grosse pièce de bois. »

MÉLITUS, *au geôlier.*

Va-t'en. (*Le geôlier sort.*)

ANYTUS, *à Socrate.*

Dans quel état nous vous trouvons, grand homme! Il y a ici beaucoup de prisonniers, mais nous ne venons voir que vous seul; c'est un sentiment d'humanité qui nous amène.

SOCRATE, *souriant.*

C'est l'humanité du cyclope, qui promit à Ulysse de le manger le dernier.

ANYTUS.

Socrate, vous aimez à railler jusque dans les fers. Qui peut donc vous rendre si gai au milieu de ces épaisses ténèbres?

SOCRATE.

Je n'étais pas privé de lumière. Je viens d'achever un hymne à Apollon et à Diane.

MÉLITUS.

Cependant, vous ne reconnaissez pas les dieux de la république!

SOCRATE.

Je reconnais pour agens de la Divinité tous ceux de la nature; il n'y en a point qui en soit une image aussi vive que le soleil.

ANYTUS.

Hélas! je viens vous apprendre une bien triste nouvelle. Vous savez que le vaisseau que nous envoyons tous les ans à l'île de Délos, pour y célébrer par des sacrifices la naissance des enfans de Latone, est parti du Pirée depuis trente jours. Vous

savez aussi qu'on ne peut faire mourir personne à Athènes pendant son absence.

SOCRATE.

Je sais tout cela. J'aurais trouvé son retour bien long, si je n'en eusse employé le temps à faire un hymne au soleil et à la lune; mais est-ce que ce vaisseau a péri?

MÉLITUS.

Non, il vient d'arriver.

SOCRATE.

J'avais bien raison de célébrer l'astre des nuits; il vient me délivrer précisément après un mois révolu de son cours. O l'heureuse nouvelle! elle confirme le songe que j'ai fait il y a deux nuits. Une femme d'une beauté excellente m'est apparue, et m'a dit ce vers d'Homère :

Tu seras dans trois jours à Phthia la fertile.

LYCON.

Laissez-là vos hymnes et vos rêves; ne songez qu'à la vie, qui est une réalité.

ANYTUS.

Socrate, votre sort est bien digne de compassion; vous êtes au moment de perdre ce que vous avez de plus cher, votre femme, vos enfans, l'estime publique. Vous allez mourir haï du peuple, flétri par la religion et les magistrats...

LYCON.

Et méprisé des savans.

MÉLITUS.

Lorsque le soleil sera ce soir à la fin de sa carrière, vous finirez la vôtre. Ouvrez les yeux sur le précipice effroyable où vous allez tomber, il en est encore temps. Obéissez aux lois, reconnaissez qu'elles vous ont justement condamné ; nous vous sauverons la vie : vous connaissez notre crédit sur le peuple et sur vos juges. Vous avez d'ailleurs par la loi le pouvoir de demander la diminution de la peine portée dans l'accusation : vous n'avez point usé de votre privilége, vous n'avez été jugé que par un seul jugement.

SOCRATE.

Les lois m'ont jugé, je leur obéis en mourant.

LYCON.

Si les moyens proposés par Mélitus ne vous plaisent pas, nous nous chargerons nous-mêmes de votre évasion. Nous avons des amis dans tous les pays où fleurissent les sciences ; nous vous recommanderons à eux : mais il faut avouer auparavant que vous avez eu tort de ne pas croire à leurs systèmes.

SOCRATE.

Croyez-vous, Lycon, qu'il y ait hors de l'Attique quelque lieu où l'on ne meure pas? Quant à vos amis, je ne doute point qu'ils n'aient le pouvoir de faire sortir un de leurs ennemis de prison, et même de la vie ; mais ils n'ont pas celui de l'y re-

tenir long-temps. J'ai ri quelquefois de leurs systèmes ; cependant je ne les ai jamais ni calomniés ni offensés.

MÉLITUS.

Songez ce que c'est que d'être condamné à la mort. A la mort !

SOCRATE.

La nature m'y avait condamné avant vous. Mais, après tout, cette mort, dont vous voulez me faire peur, va me délivrer, sans aucune recommandation, des fers, des persécutions, des calomnies, de tous les soucis de la vie et des infirmités de la vieillesse à laquelle je touche. La mort est un bien pour moi.

ANYTUS.

Ce n'est pas la mort que vous devez craindre ; c'est cette vie sans fin où vous allez entrer, où vous serez à jamais puni dans les enfers par des tourmens horribles, si vous n'expiez pas vos erreurs et vos crimes par un prompt repentir. Hâtez-vous, la loi vous accorde encore une heure ; croyez-en, Socrate, un ministre des dieux qui ne vient ici que pour votre salut éternel.

SOCRATE.

Je vous sais bon gré, Anytus, de votre zèle. Après m'avoir livré aux bourreaux, vous me donnez en proie aux démons. Mais, croyez-moi, qui ne craint que Dieu ne craint point les mauvais gé-

nies : il n'y a d'autres démons que les méchans, et d'autre enfer que leur cœur.

ANYTUS.

Impie! il vous sied bien de réclamer un dieu auquel vous ne croyez pas, et de nier les enfers que tant de témoignages attestent. Voyez ces écritures, écoutez et tremblez. (*Il déroule un volume qu'il portait sous son manteau.* « Du temps de Deucalion, fils de Minos, il y avait dans l'Attique... »

SOCRATE, *souriant.*

Je crois bien qu'il y avait, dès ce temps-là, des hommes intéressés à faire peur aux autres.

ANYTUS.

Comment! vous ne croyez point à des écritures d'une antiquité si reculée! Sachez qu'il faut être très-savant pour pouvoir même y lire.

SOCRATE.

Les écritures ne sont point pour moi des témoignages divins : tout livre est l'art d'un homme. Les lois de Dieu ne sont point écrites sur des parchemins intelligibles aux seuls savans; mais elles sont tracées dans la nature et dans le cœur de tous les hommes. Je n'ai jamais lu dans le mien qu'il y eût des enfers, mais j'y ai éprouvé le sentiment d'une Providence très-bonne, dont les bienfaits remplissent l'univers.

LYCON.

Où est-elle cette Providence? dans des atomes.

ANYTUS.

Lycon, mon cher Lycon, il n'est pas question de philosopher; gardez ces questions pour le Portique. Pour vous, Socrate, dites-moi comment vous honorez cette Providence. Vous voit-on fréquenter les temples des dieux?

SOCRATE.

Je m'y suis souvent présenté aux jours solennels; j'ai enseigné aux jeunes gens à vivre entre eux comme des frères, adorant tous ensemble le Dieu qui est le père commun des hommes. J'ai toujours respecté la religion de mon pays.

ANYTUS.

Que comptez-vous devenir, impie, qui vous êtes fait une religion à vous-même? Où sont vos autorités?

SOCRATE.

Dans la nature. Ma religion se manifeste à tous les hommes : ils n'ont qu'à ouvrir les yeux et consulter leur cœur.

MÉLITUS.

Celle d'Athènes en réunit les habitans : elle est d'une si haute antiquité qu'elle commence avant ses premiers rois.

SOCRATE.

La mienne commence avec le monde, et ne fi-

nira qu'avec lui : c'est d'elle que sortent toutes les autres religions. Elles ne s'en seraient jamais séparées, si des politiques ne les avaient altérées pour leurs propres intérêts. Voyez celles de la Thrace, de la Perse, de l'Égypte; chaque cité y a son dieu, qui en met les habitans en guerre : j'adore celui de l'univers, qui fait vivre tous les hommes en paix.

ANYTUS.

Où est donc son temple? où sont ses autels, ses statues, ses oracles, ses ministres? quels sacrifices lui faites-vous? quelles lampes brûlez-vous en son honneur, vous qui jamais n'avez mis une goutte d'huile dans les nôtres?

SOCRATE.

Il n'a pas besoin du pauvre Socrate pour enrichir ses autels. Son temple est l'univers, et la terre est un de ses autels; la lampe qui l'éclaire, le soleil; les sacrifices qu'il me demande sont ceux de mes passions; ses statues sont les animaux et les hommes, qui se meuvent, agissent, s'entr'aident, et ne sont pas morts comme les ouvrages des sculpteurs; enfin ses oracles et ses ministres sont les sages qui m'instruisent, et surtout mon bon génie.

MÉLITUS.

Que dites-vous de bon génie? Il n'y a de bons

génies que les magistrats des républiques; ce n'est qu'à ceux-là qu'il faut obéir.

SOCRATE.

Il faut obéir avant tout aux lois de la nature, mais je n'ai pas moins été fidèle à celles d'Athènes. J'ai combattu dans ma jeunesse pour leur défense, et j'accepte avec plaisir la mort qu'elles me donnent dans ma vieillesse.

ANYTUS.

Puisque la religion est une loi de votre patrie, pourquoi ne vous y soumettez-vous donc pas?

SOCRATE.

J'en ai rempli les principaux actes. Tout citoyen doit respecter non-seulement celle de son pays, mais celles des autres nations.

ANYTUS.

Ainsi tout culte vous est indifférent. Vous adoreriez le vent avec les Thraces, le feu avec les Perses, l'eau avec les Indiens, et vous immoleriez des hommes chez les habitans de la Chersonèse.

SOCRATE.

Non, certes. C'est pour cela que j'ai dit qu'il fallait obéir avant tout aux lois de la nature. Je m'opposerais à une religion injurieuse à Dieu et aux hommes, comme j'ai fait au gouvernement des Trente. Je tâcherais de ramener peu à peu mes concitoyens à un culte pur.

ANYTUS.

Cependant vous ne croyez pas à la pluralité des dieux.

SOCRATE.

Non; je ne crois qu'à un seul Dieu. Mais parce que je m'éclaire de la lumière du soleil, je n'empêche personne de se servir de celle des lampes.

ANYTUS.

Subtilité, sophisme, absurdité, hypocrisie détestable! Comme la raison humaine, livrée à elle-même, s'égare!

LYCON.

Ce n'est pas la raison qui nous égare, c'est l'orgueil.

SOCRATE.

Sans doute la raison est le plus beau don que nous ayons reçu du ciel : elle ne se trouble que par nos passions. Prenez garde que l'ambition et l'intérêt particulier n'égarent la vôtre.

ANYTUS.

Impiété manifeste! Quand on ne croit pas aux dieux, on regarde leurs ministres comme des imposteurs. Vous me traitez donc d'imposteur, Socrate?

SOCRATE.

Vous me faites dire ce que je ne dis pas. Vous pouvez n'être qu'un homme égaré. D'ailleurs, on doit respecter les ministres de tous les cultes qui

ne sont pas inhumains, parce que dans leur origine ce sont des rayons de la Divinité qui se proposent pour but le bonheur des hommes. Je me suis honoré de l'estime et de l'amitié de plusieurs de leurs ministres. »

ANYTUS.

Mais quelle est donc votre religion?

SOCRATE.

Je vous l'ai déja dit : celle de tous les temps et de tous les lieux.

ANYTUS.

A quoi vous a-t-elle servi?

SOCRATE.

A vivre tranquille, et à mourir content.

ANYTUS.

Et qui vous assure d'un heureux avenir?

SOCRATE.

Ma conscience.

ANYTUS.

Qui vous l'a dit?

SOCRATE.

Ma raison.

LYCON.

Mais s'il n'y a pas de Dieu?

SOCRATE.

S'il n'y a pas de Dieu, je n'ai rien à craindre; s'il y en a un, comme me le dit toute la nature, j'ai tout à espérer.

LYCON.

Que fera-t-il pour vous après votre mort, puis-

qu'il n'a rien fait pour vous pendant votre vie?

SOCRATE.

Il a tout fait pour moi en me faisant marcher dans les sentiers de la vertu; après la mort, il est assez puissant pour me récompenser. Le passé et le présent sont dans ses mains; pourquoi non l'avenir? L'univers est rempli de ses bienfaits.

ANYTUS.

La religion d'Athènes est pleine de ses miracles. Voyez Jupiter et ses métamorphoses; l'Olympe, où l'on boit le nectar; les Champs Élysées, où sont rassemblés tous les plaisirs. Croyez, Socrate, croyez. Les dieux pour récompense vous donneront une Hébé, comme à Hercule.

SOCRATE, *souriant.*

A quoi me serviront tous les plaisirs des Champs Élysées après ma mort, lorsque je n'aurai plus ni langue ni palais pour savourer leurs fruits, ni sexe pour leurs Hébés? Si vous me dites que les hommes y recouvrent tous leurs sens, ils y auront donc les mêmes besoins et les mêmes passions que sur la terre? car Dieu ne fait rien en vain; on y serais donc sujet aux mêmes infirmités? quelle félicité!

LYCON.

Quel bien résultera donc pour vous de la mort?

SOCRATE.

Celui de connaître les lois de la nature, que nous n'apercevons ici qu'à travers un voile.

ANYTUS.

Belle contemplation, vraiment! La physique vous a perdu, Socrate. Cher Mélitus, les magistrats devraient défendre l'étude de la physique: elle corrompt les meilleurs esprits.

LYCON.

La physique ne dit rien de semblable. Il faudrait au contraire une loi qui constatât les opinions reçues en physique, et défendit à toute personne de s'en écarter, sous peine de punition. La physique devrait être réservée aux seuls physiciens, comme la religion aux prêtres. La science est aussi un sacerdoce.

SOCRATE.

Cependant l'étude de la nature et de la religion appartient à tous les hommes. Je ne les ai étudiées que pour mes besoins et ceux de mes enfans; je n'en connais point les lois primitives, mais j'en ai recueilli quelques résultats utiles à mes semblables. J'ignore comment une paille se forme, et encore plus comment le soleil a été formé pour mouvoir, éclairer et animer tant de mondes ténébreux; mais je sais que cet astre, si éloigné de nous, fait mûrir l'épi qui me nourrit, et j'en ai conclu qu'un être très-intelligent, très-puissant et très-bon, pourvoyait aux besoins de la terre, de la plante et de l'homme.

MÉLITUS.

Si vous croyez que cet être existe, que ne son-

gez-vous à profiter vous-même des biens qu'il a répandus ici-bas? Vous êtes père de famille, vous jouissez encore d'une vieillesse vigoureuse, vous persuadez tout ce que vous voulez; il n'est rien où vous ne puissiez parvenir.

LYCON.

Faites comme les autres; flattez les grands, intriguez parmi les petits. Nous vous servirons de tout notre crédit, pourvu que vous soyez des nôtres; vous deviendrez riche et heureux : mais, auparavant, il faut avouer que vous vous êtes trompé.

SOCRATE.

Plutôt mourir que d'agir contre ma conscience!

LYCON.

Quel bonheur espérez-vous donc dans un autre monde, privé de tous vos sens? la mort, selon vous-même, va vous les enlever.

SOCRATE.

Oui, je perdrai mes sens corporels; mais je conserverai ceux de l'intelligence. Cette ame, qui ne mange ni ne boit, que vos fers n'ont point enchaînée; cette ame, qui se transporte par la pensée où il lui plaît, ira se réunir à ce qu'il y a de conforme à sa nature. Les élémens de mon corps retourneront à ceux de la terre, et mon ame intelligente à l'intelligence suprême; là elle connaîtra dans sa source l'ordre admirable de l'univers. Croyez-vous que Dieu, qui m'a donné dans ce monde des sens

merveilleux pour goûter des plaisirs dont jamais je n'aurais eu d'idée, ne puisse dans une autre vie m'admettre à un système de bonheur au-dessus de toutes vos conceptions? Quand je n'y goûterais que les jouissances que ma raison a éprouvées ici-bas, n'y suffiraient-elles pas à ma félicité éternelle? Peut-être que je connaîtrai ces astres dont l'éclat ne semble briller pour nous, au sein des nuits, que pour élever nos pensées vers les cieux. Parmi vous, les uns croient que le soleil n'est qu'une pierre embrasée et à demi fondue; les autres, que c'est un homme monté sur un char de feu, qui se promène sans cesse autour de nous d'orient en occident. Peut-être est-ce une habitation céleste, placée au centre de notre univers pour en vivifier les mondes; peut-être, comme il est pour leurs habitans la source de tous biens pendant leur vie, est-il destiné après leur mort pour récompense à ceux qui ont été vertueux, comme un prix au milieu du jeu pour les vainqueurs. Les meilleurs esprits, pour connaître la vérité sur la terre, ne se trainent que sur des lignes, et n'en entrevoient que des points. Mon ame, dégagée de son corps, en embrassera des sphères dans les cieux; je connaîtrai l'Auteur de la nature au sein de la lumière qui le voile à nos yeux. Notre ame, ici-bas, quoique troublée et agitée par les passions, est dérivée de la sienne, comme la flamme nébuleuse et ondoyante d'une lampe agitée par les vents fut ori-

ginairement empruntée d'un rayon du soleil.

Vous me demandez ce que je ferai dans un autre monde. Dieu, qui a créé sur ce globe de boue tant de créatures ravissantes, mais passagères et fugitives, n'en a-t-il pu former d'autres plus aimables, plus durables et plus heureuses dans le soleil lui-même, source de tous nos biens? Manque-t-il d'emplois à distribuer dans tant d'astres innombrables qui nous environnent? Peut-être y deviendrai-je un des ministres de sa bonté sur la terre, comme j'ai tâché de l'être pendant ma vie : peut-être serai-je un de ces médiateurs invisibles qui inspirent les bonnes pensées, qui consolent et fortifient la vertu malheureuse; le bon génie d'un autre Socrate. Je parlerai à la raison des peuples égarés, et même à la vôtre, Mélitus. Je vous ferai sentir que s'il faut une grande intelligence pour gouverner la république d'Athènes, il en faut une bien plus étendue pour gouverner le monde. Je vous ferai connaître, Anytus, qu'un dieu ne peut avoir les passions d'un homme; et à vous, Lycon, que rien n'est plus aimable que la vérité. En vous détachant de vos ambitions, vous connaîtrez qu'il y a dans l'univers une puissance bien supérieure à la vôtre : sans doute je vous rapprocherai d'elle, si je peux ouvrir vos cœurs au repentir. C'est ainsi que mon bon génie m'a préservé souvent moi-même de mes passions. (*On entend à travers la porte des voix de femmes et d'enfans qui crient :*

Mon mari ! mon père ! Socrate ! *Socrate troublé baisse la tête.*)

MÉLITUS.

Holà, geôlier. Maudit geôlier, où es-tu ?

LE GEÔLIER.

Seigneur, me voici.

MÉLITUS.

Que fais-tu donc ?

LE GEÔLIER.

Seigneur, je broie la ciguë. Le soleil va bientôt se coucher; je viens de tourner le dernier sable de l'horloge. (*Socrate relève sa tête et ses yeux pleins d'espérance vers le ciel.*)

MÉLITUS, *au geôlier.*

Va voir quels sont ceux qui viennent à la porte. (*Le geôlier sort.*)

LYCON.

Je demande qu'on ne laisse entrer personne, avant que j'aie proposé à Socrate tous mes argumens ; ceux qui me restent sont péremptoires, il n'y a rien à répondre.

MÉLITUS.

Nous avons trop de plaisir à vous entendre pour ne pas vous donner toute notre attention.

ANYTUS, *à Lycon.*

Il faut avouer que les dieux ont réuni en vous toutes les forces de la raison humaine. Quelle tête ! quelle conception ! (*Le geôlier rentre.*)

LE GEÔLIER, *à Mélitus.*

Seigneur, ce sont la femme et les enfans de Socrate, qui demandent qu'on les laisse entrer.

MÉLITUS.

Cela ne se peut à présent.

LE GEÔLIER.

Ils vous en supplient au nom des dieux et de la nature; ils pleurent.

MÉLITUS.

Je ne connais point d'autre nature que la loi.

LE GEÔLIER.

Ses disciples demandent la même faveur; ils disent que la loi le permet.

MÉLITUS.

Dis-leur que le magistrat le défend. Les voilà nouveaux interprètes des lois comme de la religion. Tel maître, tels disciples; ils mériteraient bien de passer le pas avec lui. (*Au geôlier.*) Dis-leur d'attendre, et à la garde de repousser toute cette populace loin de la porte, et au-delà du vestibule et de la barrière.

LE GEÔLIER.

Seigneur, vous allez être obéi. (*Il sort.*)

MÉLITUS, *à Lycon.*

Vous pouvez commencer, docte Lycon, et parler tant qu'il vous plaira.

LYCON, *à Socrate.*

Vous dites donc, Socrate, que la terre est couverte des bienfaits de la Divinité; mais d'où vien-

nent, je vous prie, les orages, les grêles, les tonnerres, les débordemens de rivière, les tremblemens de terre, les pestes, les maladies, les calomnies, les jalousies, les incendies, les procès, les querelles, les guerres, les famines, les banqueroutes et la mort? (*Il se met à rire.*) En ai-je nommé assez? Je crois bien que ce sont de véritables maux que ceux-là. Répondez, si vous le pouvez. (*Il se met à rire aux éclats, et, à son exemple, Mélitus et Anytus.*)

SOCRATE, *souriant.*

Ces prétendus maux, Lycon, entretiennent l'harmonie générale de cette terre; ils y sont nécessaires; la plupart y sont rares. Mais jetez un coup d'œil sur les biens que la Divinité y répand à chaque instant : le soleil en est le dispensateur. Son char d'or, comme dit Homère, est attelé tous les matins par les Heures, qui conduisent ses quatre coursiers, le lumineux, l'empourpré, l'ardent et l'amoureux. La plus jeune des Heures, à demi éveillée, sort la première de dessous le manteau safrané de l'Aurore; éblouie du premier éclat du jour, elle frotte en souriant ses yeux encore humides. Ses sœurs, de différens âges, la suivent parées d'argent, de vermillon et de pourpre. Elles s'élèvent au plus haut des cieux, en formant toutes ensemble des chœurs de danses et de concerts autour du soleil, leur père. Chemin faisant, elles ensemencent la terre de fleurs brillantes, mais fugiti-

ves comme elles. Bientôt ces filles célestes viennent tour à tour se réfugier sous le voile constellé de la nuit. A peine Apollon a-t-il disparu pour éclairer d'autres horizons, que Diane, sa sœur, portée sur un char d'argent, attelé de deux chevaux noirs, vient réfléchir sur le nôtre une partie des rayons fraternels. Elle soulève de son sceptre le crêpe des nuits; à la faveur de sa lumière sororale, elle fait encore apparaître les monts escarpés, les vallées profondes et leurs eaux réverbérantes sous un firmament étincelant de mille et mille feux. Des nymphes, couronnées de mousse, tournent autour d'elle en silence, versant sur la terre des corbeilles de pavots.

Pendant qu'elle parcourt le cercle oblique des nuits, elle trace celui des semaines et des mois qui accompagnent le soleil dans le cours des saisons et de l'année. Elle est la mère des mois, semblables aux différens âges de la vie et à leurs périodes. Le premier de tous, entouré de neiges, de pluies et de vents nébuleux, comme un enfant dans ses premiers langes, ne verse que des pleurs, et ne fait entendre que de tristes vagissemens. Ses frères le suivent, l'un couronné de verdure dans une enfance déjà riante; l'autre, de boutons, de fleurs, dans son adolescence; un autre, des roses éclatantes, mais épineuses, de l'ardente jeunesse; les suivans apportent les différens fruits de la virilité. Le dernier se traîne après eux, et ferme l'année; semblable à

un vieillard chauve et à barbe blanche, c'est lui qui dépouille les forêts de leurs feuilles, et les couvre de frimas.

Ainsi la reine des nuits, dans sa course inégale, roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière versatile. Comme une navette céleste, elle entrelace de ses rais d'argent les rayons du soleil, et en forme ce réseau de la vie, dont les nœuds merveilleux produisent les amours et les générations. Le soleil en engendre les chaînes éternelles, la lune en fournit les trames passagères, dont le temps coupe tour à tour les fils pour en faire renaître de nouveaux. Pour l'astre du jour, il répand, sur tous les mondes qui l'environnent, d'autres concerts de lumières, de couleurs, de mouvemens et de vie, en se conjuguant avec d'autres Phébés. Semblable à la Divinité, dont il est la plus vive image, il ne se communique à nous que par des bienfaits, et si nous voulons porter nos contemplations jusque dans son sein, il éblouit notre vue, comme celles que nous osons hasarder sur la Divinité éblouissent notre entendement.

LYCON.

C'est là sans doute un fragment de votre hymne à Apollon et à Diane. Je hais toutes ces longueurs, qu'on appelle de l'éloquence; c'est un langage indigne d'un philosophe. Pour moi, je n'emploie que celui de la physique. Je préfère à ces vaines bouffissures le simple squelette de la pensée.

SOCRATE.

La nature ne nous montre de squelette que dans les corps qu'elle a livrés à la mort. Elle revêt de couleurs et de formes ravissantes ceux qu'elle remplit de vie : c'est sans doute pour plaire principalement aux hommes, qui sont les seuls des animaux auxquels elle a donné le sentiment de toutes les beautés. Les philosophes doivent suivre son exemple, quand ils parlent de ses ouvrages.

LYCON.

Si la nature avait voulu plaire aux hommes, elle se serait trompée dans son but comme dans ses moyens. En effet, à peine sont-ils entrés dans la vie, qu'ils sont forcés de la quitter. Les uns meurent dans le sein de leur mère, d'autres en venant au monde; ceux-ci dans l'enfance, ceux-là dans l'adolescence : il en est fort peu qui parviennent à la vieillesse; et, quand ils vivraient tous autant que Nestor, que serait-ce après tout qu'une carrière aussi courte? S'il y avait des dieux dispensateurs de la vie humaine, ils seraient inconséquens.

SOCRATE.

Croyez-moi, Lycon, la vie est un bienfait des dieux, et la mort en est un aussi. Le monde, où la vie nous donne entrée, est une fête bien plus magnifique et plus solennelle que celles des jeux olympiques; nous y sommes à la fois acteurs, spectateurs et juges. La Divinité nous y introduit tour à tour, comme des étrangers qui au fond n'y ont

aucun droit. Elle permet aux uns d'y rester un jour, à d'autres deux jours, à d'autres davantage : devons-nous trouver mauvais qu'elle nous appelle ensuite à d'autres scènes, sans doute pour y jouer d'autres rôles? A quelque âge que nous mourions, nous devons sortir de cette vie comme d'un banquet, en remerciant et bénissant la Divinité qui nous y invite gratuitement. (*Après une pause, il sourit.*) Mais, Lycon, il paraît que vous vous y plaisez bien plus que vous ne dites, puisque vous voudriez y rester toujours.

LYCON.

Moi, m'y plaire! comme un malheureux à la galère où il est enchaîné. Eh! qui jouit de ce prétendu festin? Il semble que les mets qu'on y sert soient livrés au pillage; ils sont la proie du plus fort ou du plus rusé; on ne les conserve qu'à force d'artifices, au milieu des procès, des impôts, des guerres et des superstitions, monstres toujours prêts à les enlever, comme des harpies. Enfin, les peuples mêmes ne se procurent le plus simple nécessaire qu'à force de travaux. Ah! s'il y avait des dieux, ils seraient méchans.

SOCRATE.

Vous n'avez cherché la Providence que dans la société des hommes; encore, si vous les aviez observés avec quelque attention, vous verriez que le méchant seul y vit dans de continuelles alarmes : le juste, au contraire, quel que soit son sort, passe

sa vie dans un cercle perpétuel de jouissances. Le travail dont vous vous plaignez au sein de vos loisirs en est une source constante pour lui. Il est d'abord le frein le plus assuré de ses passions ; il développe les facultés de son ame, ou au moins celles de son corps : il les fortifie par de continuels exercices. C'est par lui qu'il jouit des productions de tous les élémens, et de l'amitié de ses semblables, auxquels il est utile. Lui enlève-t-on les fruits de ses travaux, est-il privé des biens les plus communs, il tourne ses yeux vers l'avenir, et son cœur vers cette Providence que vous méconnaissez. La mort, qui effraie tant les méchans, ne lui paraît qu'un passage à un état plus heureux, ou au moins plus tranquille. Il juge, par ce que la Divinité a fait pour le bonheur des hommes dans ce monde, de ce qu'elle peut faire pour eux dans un autre ; il s'endort en paix sur son sein, comme un enfant qui souffre sur le sein maternel.

LYCON.

Mais où est donc cette Providence dont vous parlez sans cesse ? Dans des atomes. Ce monde, si magnifique selon vous, n'en est qu'un assemblage fortuit, réuni et mu par les lois éternelles du mouvement, puisqu'enfin il faut le dire.

SOCRATE.

Mais d'où viennent ces atomes ? Quelle main a pris d'abord la peine de les réduire en poussière impalpable, et leur a donné ensuite les moyens de

s'accrocher de mille manières différentes, à l'aide d'un simple mouvement? Où est l'origine de ce mouvement?

LYCON.

En eux-mêmes. L'attraction est inhérente à la matière, et la matière est éternelle.

SOCRATE.

Mais s'il est ainsi, comment la matière s'est-elle d'abord divisée en atomes? ils ne devaient jamais se séparer les uns des autres, puisqu'ils s'attirent toujours.

LYCON.

Cela est ainsi, Démocrite l'a dit.

SOCRATE.

O Lycon! un athée est dans la nature comme un aide-manœuvre dans un superbe palais, où il ne voit tout au plus que l'équerre et le niveau qui en ont élevé les murs; il ne fait aucune attention aux proportions des colonnes, aux belles formes des statues, à la distribution des appartemens convenables aux divers besoins de ses habitans, et à aucune des harmonies et concordances du plan dont un habile architecte a tracé l'ensemble; son intelligence, toujours attachée à son mortier, ne peut plus s'élever au-dessus de ses conceptions grossières. Ainsi le matérialisme abrutit l'esprit et endurcit le cœur. Quoi! il ne s'est jamais élevé dans le vôtre le plus petit mouvement de reconnaissance, d'amour et de religion, à la vue d'un

arbre chargé de fruits, d'une vierge belle et modeste, ou du lever de l'aurore? (*Lycon se met à rire.*) Grand Dieu! l'athéisme est la plus terrible punition de l'athée.

LYCON, *à demi fâché.*

Quoi! ce ne sont pas des atomes éternels qui ont tout formé en s'attirant et s'accrochant mutuellement?

SOCRATE.

Si ces atomes s'attirent et s'accrochent sans cesse, ils ont dû faire un bloc unique de tout l'univers; il serait à présent impossible d'en trouver un séparé des autres, qui pût en donner au moins une idée.

LYCON.

Mais ils se repoussent aussi.

SOCRATE.

S'ils s'attirent et se repoussent à la fois, ils devraient tenir le monde en perpétuelle dissolution; on devrait voir les corps célestes tantôt se réunir en masses informes, tantôt se dissiper en poudre. Le soleil et la lune n'auraient pas cette forme sphérique, si propre au mouvement: il n'y aurait pas de raison pour qu'ils fussent plutôt en globe qu'en pyramide ou en cube.

LYCON.

Si fait, si fait, parce que ces astres ayant été originairement dans un état de mollesse, les ato-

mes du centre ont dû attirer ceux de la circonférence vers eux, et en former une boule.

SOCRATE.

Mais pourquoi ceux de la circonférence n'auraient-ils pas attiré aussi bien ceux du centre vers eux, puisqu'ils étaient à la même distance? ils auraient dû tourner des astres en formes de coupes ou de fuseaux. D'ailleurs, comme vous dites qu'ils se repoussent* en même temps, ils n'ont donc jamais dû se réunir. Mais si les astres ont été dans un état de mollesse qui les a arrondis par une attraction centrale, pourquoi sont-ils maintenant dans un état de sécheresse qui les maintient dans leur rondeur? Les vapeurs dont ils étaient imbibés n'ont jamais dû s'évaporer, puisqu'elles étaient attirées au centre aussi bien que les parties solides.

LYCON.

Toutes vos réponses ne sont que du verbiage.

SOCRATE.

Passez-m'en encore une. Si les atomes ont formé autrefois sur la terre des corps de formes si différentes et si bien organisés, sans les faire tous phériques ou circulaires comme dans les cieux,

* Il y a plus; celui qui est au centre n'ayant pas plus de force pour attirer que les autres, c'est lui qui doit être attiré par ceux de l'enceinte et de la circonférence dont il est environné, et qui sont en bien plus grand nombre.

pourquoi n'en produisent-ils pas encore de nouveaux sur de nouveaux plans, puisqu'ils sont mus par le hasard? Que diriez-vous, en jouant aux dés, s'ils amenaient toujours les mêmes points? vous diriez qu'ils sont pipés. Qu'est-ce qui a donc pipé les projections de la nature?

LYCON.

Je ne réponds point à des sophismes. Le système de l'univers est tel que je vous l'ai dit; et il n'y a plus à en douter, car il est calculé.

SOCRATE.

Permettez-moi de vous faire à mon tour quelques questions.

LYCON.

A la bonne heure.

SOCRATE.

Qui est-ce qui a fait la statue de Vénus au Prytanée?

LYCON.

On dit que c'est le sculpteur Lysias.

SOCRATE.

N'est-elle pas très-belle?

LYCON.

Je n'en sais rien, car moi je ne vois dans une Vénus que des lignes droites et des courbes.

SOCRATE.

Où Lysias a-t-il pris le modèle de la sienne?

LYCON.

On dit que c'est d'après les plus belles filles d'Athènes, et je le crois.

SOCRATE.

Et à qui ces filles devaient-elles leur beauté?

LYCON.

Sans doute à la nature.

SOCRATE.

Lysias, qui a imité leur bonne grâce et leurs belles formes, a-t-il de l'intelligence?

LYCON.

Sans doute; il en faut beaucoup pour bien faire une Vénus.

SOCRATE.

Pourquoi Lysias n'a-t-il pas rendu sa Vénus capable de se mouvoir, de marcher, de parler, et de danser comme ses modèles?

LYCON.

Cela surpassait son art.

SOCRATE.

Et si je vous disais maintenant que ce sont des atomes de marbre qui, s'accrochant dans l'atelier de Lysias, ont formé sa Vénus!

LYCON.

Je dirais que c'est une absurdité. Ne voudriez-vous pas me le faire croire? vous n'êtes pas encore un assez habile sophiste.

SOCRATE.

Quoi! vous ne croyez pas que des atomes puis-

sent former une statue, et vous croyez qu'ils ont formé le sculpteur lui-même! Vous voulez que ces atomes, aveugles, insensibles, sans intelligence, mus au hasard, aient composé les mondes, avec les êtres qui les habitent, clairvoyans, sensibles, intelligens, qui se meuvent, s'aiment et se reproduisent! Reconnaissez donc qu'il y a une intelligence infinie dans l'Auteur de la nature, puisque Lysias y a trouvé l'image d'une Vénus d'après ses plus beaux ouvrages, sans approcher que de bien loin des moindres de leurs perfections.

LYCON.

Dans vos comparaisons vous supposez toujours un dieu qui agit comme un homme.

SOCRATE.

N'est-ce pas vous plutôt, homme faible et aveugle, qui voulez toujours agir comme un dieu? Vous voulez créer un monde à votre manière, et moi je ne vous parle que du monde qui a déja été fait par une Providence très-sage, très-puissante et très-bonne. O Lycon! si vous avez le malheur de n'en plus éprouver le sentiment, servez-vous au moins de vos yeux et de votre bon sens, comme font les plus simples des hommes.

LYCON.

Je ne verrai et ne penserai jamais comme la multitude.

ANYTUS.

C'en est assez, et trop, en vérité. Lycon, per-

mettez-moi de vous dire que vous abusez de votre raison.

LYCON, *en colère.*

Il vous sied bien de me faire ce reproche, vous qui ne vous êtes jamais servi de la vôtre!

ANYTUS.

Comment, impie, vous refusez de penser comme le peuple! vous ne croyez pas même aux dieux! Sans doute vous ne faites aucun cas de la bonne Cérès, qui nous donne les moissons, et dont j'ai l'honneur d'être grand-prêtre?

LYCON.

Y crois-tu toi-même, orgueilleux hypocrite?

ANYTUS.

Misérable sophiste, tu mériterais à ton tour que je te dénonçasse aux Athéniens.

MÉLITUS.

Est-ce donc là le respect que vous portez tous deux au magistrat? n'avez-vous pas honte de vous injurier en sa présence? Vous n'avez que faire de vous reprocher vos vérités; je vous connais tous deux de longue main.

ANYTUS.

Qu'est-ce à dire? (*Il se lève.*) Lycon, il nous insulte.

SOCRATE.

Quel scandale vous aller donner! par respect pour vous-mêmes...

MÉLITUS.

Il suffit. Puisque Socrate se refuse à l'autorité des lois, de la religion et de la raison, employons d'autres moyens. Holà ! geôlier.

LE GEÔLIER, *accourant.*

Plaît-il, seigneur ?

MÉLITUS.

Fais entrer les femmes et les enfans de Socrate.

SOCRATE.

Ah ! vous m'attaquez par les armes les plus dangereuses.

« Xantippe entre avec trois enfans, dont deux » en bas-âge, et le troisième dans l'adolescence : » Lampsaque, Lamproclès, et une petite fille ap- » pelée Sophronisca. Le premier est fils de Xan- » tippe, les deux autres sont de Myrto. Le geôlier » sort. »

SOCRATE.

Mes pauvres enfans, comme vous êtes changés!

SOPHRONISCA.

Mon bon papa, nous avons passé toute la nuit et tout le jour à pleurer.

MÉLITUS, *les arrêtant.*

Allez plus loin ! la loi défend d'approcher des prisonniers qui sont dans les chaînes.

SOPHRONISCA.

Oh ! les méchans qui vous ont couvert de fers !

LAMPSAQUE.

Nous ne sommes pas assez forts pour les rompre.

SOPHRONISCA.

Nous voulons seulement les baiser.

SOCRATE.

Respectez les lois, chers enfans !

XANTIPPE.

Te voilà encore, avec ton respect pour les lois. Elles te font mourir innocent.

SOCRATE, *souriant.*

Bonne Xantippe, voudrais-tu qu'elles me fissent mourir coupable ? Où est Myrto ?

SOPHRONISCA.

Ma mère ? Elle est malade.

XANTIPPE.

Ta douce Myrto ! Elle est restée à la maison. Elle dit qu'elle a vu mourir son grand-père en prison, et qu'elle n'a pas la force de t'y voir mourir aussi ; c'est elle qui t'a porté malheur. Tu as eu bien tort de me donner une pareille compagne ; n'avais-tu pas assez de moi donc ?

SOCRATE.

Ce furent les lois qui, après la bataille de Potidée, et la mort de tant de nos citoyens, m'obligèrent, comme les autres pères de famille, d'épouser deux femmes.

XANTIPPE.

Celle-ci t'a été d'un grand secours ! elle ne prend pas soin même de ses enfans ; il faut que je les traîne partout avec moi ; elle est comme une imbécile. Au moins, à ta place, j'aurais cherché une

femme riche, puisque tu en voulais une délicate.

SOCRATE.

J'ai consulté non mon goût, mais mon devoir. Elle était petite-fille du juste Aristide, et fort pauvre; j'ai dû la secourir. Après tout, chère Xantippe, ne devais-je pas du respect aux lois?

XANTIPPE.

Elles t'ont bien respecté elles-mêmes! Elles te tiennent au cachot, enchaîné comme un criminel, toi qui n'es qu'un trop bon citoyen.

ANYTUS.

Ma chère Xantippe, votre mari n'a point de religion. Il veut faire de nouveaux dieux.

MÉLITUS.

Il corrompt les jeunes gens; il en veut faire de nouveaux citoyens, en les ramenant aux anciennes lois de la nature.

LYCON.

C'est un orgueilleux qui veut endoctriner les doctes. Il croit tout savoir.

XANTIPPE.

O mes nobles seigneurs! vous ne le connaissez pas; c'est un homme simple et sans esprit. Vous le croyez un grand génie; c'est un bon homme. Il parle comme tout le monde; on entend tout ce qu'il dit. Ah! sauvez-lui la vie.

ANYTUS.

Nous sommes venus ici uniquement pour cela.

Il ne tient qu'à lui de se sauver : il n'a qu'à se reconnaître coupable.

SOCRATE.

Je ne veux pas manquer à la vérité et à la justice à mon égard, plus qu'envers tout autre citoyen. Je reconnais que j'ai bien mérité de la patrie, et qu'attendu ma pauvreté, elle doit me nourrir jusqu'à la fin de mes jours, que j'ai employés à l'éclairer et à la servir.

LYCON.

Quel opiniâtre ! il me met en fureur.

MÉLITUS.

Vous allez vous perdre à jamais, si vous ne vous repentez dans l'instant.

ANYTUS.

Vous allez tomber dans les enfers pour l'éternité.

XANTIPPE, *pleurant.*

O mon bon mari ! songe que tu vas me laisser veuve, trois enfans en bas-âge, sans fortune et sans protecteur.

SOCRATE.

Je te laisse, ainsi qu'à mes enfans, celui qui m'a protégé moi-même.

XANTIPPE.

Malheureux ! il t'abandonne, puisqu'il te livre à tes ennemis.

SOCRATE.

Il me délivre des infirmités de la vieillesse par

une mort honorable et douce. Quel secours, Xantippe, eusses-tu trouvé dans un vieillard de soixante-dix ans? Bientôt tu aurais été obligée de me protéger moi-même. Devenu caduc, les mains, la tête et les genoux tremblans, il te faudrait me veiller et me soigner comme le plus petit des enfans. L'âge, qui m'affaiblit de jour en jour, fortifie les nôtres : ils n'ont maintenant ni industrie ni force, mais la nature les a revêtus d'innocence; c'est une égide qui les défend contre les plus barbares. Quand les vents de l'adversité soufflent sur la terre, la pitié descend du ciel, et couvre les orphelins de ses ailes; partout les lois humaines viennent à leur secours, partout leurs bienfaiteurs prospèrent, et leurs tyrans font tôt ou tard une fin malheureuse. Mais quand il serait possible que les lois d'Athènes abandonnassent les miens, crois-tu que celui qui revêt les petits animaux de douces fourrures, et qui les met en naissant dans des nids maternels, ne prenne pas soin des enfans de l'homme, son plus bel ouvrage? Dieu protége ceux que la société repousse; il étend leur esprit et fortifie leur cœur; il leur inspire de grands talens, ou, ce qui vaut encore mieux, de grandes vertus. Les hommes célèbres et les sages de tous les pays ont été des enfans malheureux.

XANTIPPE.

Pauvre bon homme! tu as donc été bien heureux dans ton enfance, car tu n'es guère sage dans

ta vieillesse. Tu veux mourir quand tes enfans ont le plus besoin de tes conseils.

SOCRATE.

Je leur laisse pour conseils l'exemple de ma mort.

XANTIPPE.

A quoi leur seras-tu utile quand tu ne seras plus?

SOCRATE.

Si Dieu donne aux enfans de se rappeler le souvenir de leurs ancêtres pour se conduire dans la vie, crois-tu qu'il ne donne pas aux ancêtres d'influer sur les destins de leurs enfans? Une chaîne éternelle lie les enfans et les pères, les époux et les épouses; c'est elle qui remue notre sensibilité à la vue des tombeaux où reposent les objets de nos affections; c'est à elle que sont attachés nos ressouvenirs et nos espérances. Fidèle compagne de ma vie, je ne t'abandonnerai point, après ma mort, dans le soin de nos orphelins : la bonté divine me permettra de réparer, dans un monde plus heureux, les fautes que j'ai pu commettre dans celui-ci. Dégagé de mes propres passions, je viendrai au secours des tiennes; je te ranimerai par de bons sentimens, je calmerai tes chagrins. Quand ton caractère, impatient de l'infortune, t'emportera hors des bornes de la raison, je me rappellerai à ton souvenir, et, en pensant à moi, tu te diras : « Socrate eût dissipé ma colère par un sourire. »

XANTIPPE.

Ah! te voilà à ton ordinaire, riant de tes propres maux. Encore, si je n'avais que les miens à supporter! mais vois tes pauvres enfans fondant en larmes. Que leur répondrai-je demain au lever de l'aurore, à l'heure où tu avais coutume de les prendre dans tes bras, quand chacun d'eux, en se réveillant, me dira : « Ma mère! où est mon père? » O dieux, ô dieux! que je suis malheureuse!

SOPHRONISCA.

Mon papa, depuis un mois nous vous demandons aux dieux tous les jours, le matin, le soir, et encore la nuit.

LAMPSAQUE.

Maudits soient les cruels qui vous causent tant de maux!

LAMPROCLÈS.

Mon père, ne nous abandonnez pas!

SOCRATE.

Non, mes enfans, vous ne serez point abandonnés; le ciel prendra soin de vous : ma mort est son dernier bienfait pour moi. Lampsaque, n'en poursuivez jamais la vengeance contre votre patrie; un peuple n'est point coupable des crimes des factions. Ma mort est glorieuse, puisque je meurs pour la justice; elle ne répandra que trop d'éclat sur ma vie commune et sur la vôtre. Mais fuyez la célébrité, mes enfans : celui qui a tout créé s'est réservé la gloire pour son partage; mais il a distri-

bué sur la terre une portion de bonheur à tous les enfans des hommes; il l'a attachée à leur concorde. Vivez obscurs et unis, et vous vivrez heureux; vivez entre vous comme j'ai cherché à faire vivre entre eux mes concitoyens. Dieu a mis l'amitié fraternelle à l'entrée de la vie humaine, pour en faire les premiers exercices, comme un péristyle à l'entrée d'un grand cirque. Il a donné aux enfans des ressemblances avec leurs parens, non-seulement afin que leurs parens les aimassent, mais que les enfans s'aimassent entre eux, en retrouvant les traits et les qualités de leurs pères et de leurs mères dans ceux de leurs frères et de leurs sœurs. L'un de vous a ma mélancolie, l'autre mon humeur railleuse; j'y démêle encore les caractères de vos mères : l'un a la franchise et les affections vives de Xantippe, l'autre le calme de Myrto. Que chacun de vous les retrouve donc dans ses frères et sa sœur. Aimez vos mères comme je les ai aimées. Oh! si mes fers ne me retenaient, avec quel plaisir je vous presserais tous ensemble contre mon sein!

LAMPSAQUE.

Mon père, je veux mourir avec vous.

LAMPROCLÈS.

Et moi aussi.

SOPHRONISCA.

Et moi aussi.

SOCRATE.

Et toi aussi, ma chère fille! Oh! vivez tous pour vos mères!

SOPHRONISCA, *se jetant aux pieds de Mélitus.*

Laissez-moi essuyer avec mon voile les larmes qui coulent sur son visage. Vous lui avez lié les mains. O mon bon papa!

ANYTUS.

Eh bien! Socrate, vous pleurez! vous tenez donc encore au monde?

SOCRATE.

Je pleure de joie d'y laisser des enfans dignes de moi.

XANTIPPE.

Non, tu ne mourras pas! (*Aux juges.*) Vous m'arracherez plutôt auparavant la vie et celle de ces innocens. (*Elle s'écrie :* Citoyens, les lois sont violées; au secours! au secours! *Les enfans crient:* Au secours! *On entend des murmures du peuple qui frappe à la porte de la prison.*)

ANYTUS.

Ils vont ameuter le peuple. Mélitus, faites enfermer cette folle avec ses enfans jusqu'après la mort de Socrate.

MÉLITUS.

Il faut un décret pour priver un citoyen de sa liberté.

LYCON.

Une femme et des enfans ne sont pas des citoyens.

ANYTUS.

Si on ne les renferme tout à l'heure, ils vont exciter une sédition par leurs cris. Le salut du peuple est la loi suprême.

LE GEÔLIER, *à Mélitus.*

Seigneur, le désordre augmente; le peuple a forcé la barrière; les gardes mêmes semblent se ranger de son parti.

MÉLITUS *se lève.*

Allons, Anytus, vous avez raison, le salut du peuple est la loi suprême. (*Au geôlier.*) Enfermez la famille de ce sophiste.

SOCRATE.

Oh! comme la vérité se change en erreur dans la bouche des méchans! Oui, le salut du peuple est la loi suprême; mais la justice, même envers les femmes et les enfans, est le salut du peuple.

LE GEÔLIER, *à Xantippe, d'un air triste.*

Allons, Xantippe.

XANTIPPE.

Non, je ne sortirai pas.

LES ENFANS.

Nous ne sortirons pas. (*Ils font résistance.*)

MÉLITUS.

Que chacun de nous emmène un des enfans, la mère sera bien forcée de les suivre.

« Anytus, Lycon, le geôlier, Mélitus, poussent » tous ensemble la famille de Socrate vers un au- » tre souterrain. »

XANTIPPE *marche après eux.*

Pauvres enfans, vous n'avez plus de père!

LES ENFANS.

O mon père!

SOCRATE.

Mes bien-aimés, je vous laisse le mien.

MÉLITUS, *au geôlier.*

En rentrant tu ôteras les fers de Socrate, tu ouvriras à ses amis, et tu lui présenteras la ciguë au moment très-précis, prescrit par la loi, où le soleil se couche.

LE GEÔLIER.

Oui, seigneur.

SOCRATE.

Je me sens troublé. O Dieu, ma force unique, prenez soin de mes enfans!

« Il reste dans le silence, les yeux levés au ciel. » On entend les voix de Xantippe et de ses enfans » qui crient : *Mon époux! mon père!* Ces voix » vont en diminuant à mesure qu'ils descendent » dans le souterrain; l'écho des voûtes les répète » à plusieurs reprises : Socrate frémit. »

LE GEÔLIER *accourt.*

Ils ont voulu eux-mêmes les renfermer. Soyez sûr, Socrate, que j'en aurai grand soin.

SOCRATE, *au geôlier qui se jette à ses pieds.*

Que faites-vous?

LE GEÔLIER.

Je me hâte d'ôter vos fers pour ouvrir la porte à vos amis.

SOCRATE.

Commencez par mes amis; je souffre plus de leur absence que du poids de mes fers.

« Le geôlier court leur ouvrir la porte; ils entrent d'un air triste. Il revient ensuite auprès de » Socrate, et commence par lui ôter ses menottes. » Les amis de Socrate se rangent autour de son lit : » ce sont Criton, l'orateur Lysias, Platon, Antisthène, Aristippe, Phædon, Eschine, Xénocrate, » Chærephon, Apollodore.

» Socrate ayant la main droite libre, la leur tend » tour à tour d'un air riant; pendant ce temps, le » geôlier débarrasse ses jambes de leurs entraves. »

SOCRATE.

Bonjour, Criton, mon père nourricier; je vous salue, orateur Lysias, et vous aussi, éloquent Platon, infatigable Antisthène, cher Eschine, infortuné Phædon, modeste Xénocrate, vertueux Chærephon, bon Apollodore, et vous aussi joyeux Aristippe; je vous salue tous, mes chers amis. Asseyez-vous; vous devez être bien fatigués d'être restés si long-temps debout à la porte.

LE GEÔLIER, *ayant ôté les entraves.*

Socrate, vous êtes dégagé de tous vos fers.

SOCRATE.

Je vous remercie, mon ami. (*En se frottant les jambes.*) Quel plaisir vous m'avez fait! (*Le geôlier le salue, et sort.*)

SOCRATE, *continuant à se frotter les jambes.*

Ésope dit que Jupiter voulut un jour mêler ensemble la volupté et la douleur, et que n'ayant pu en venir à bout, il ordonna qu'elles se suivraient mutuellement : ainsi quand la douleur précède, la volupté la suit, et réciproquement. Je crois qu'il en sera de même des félicités de la vie future; elles succéderont aux misères de la vie présente.

CRITON.

O Socrate, ne songez point encore à quitter vos amis ! Tout est prêt pour votre liberté; nous avons gagné le geôlier; il va vous faire sortir de la prison par un long souterrain : il vous mènera de là dans une rue détournée, chez un de nos amis, qui vous fera ensuite traverser la ville à la faveur de la nuit. Allons, levez-vous, il n'y a pas un moment à perdre.

SOCRATE, *riant.*

Où me mènera-t-on ensuite ?

CRITON.

En Thessalie, où je vous ai préparé une retraite; Apollodore y conduira vos femmes et vos enfans. O Socrate, vous vivrez encore pour notre bonheur !

SOCRATE, *riant.*

Criton, croyez-vous que la mort ne puisse franchir les hautes montagnes de la Thessalie ? Mais quand j'y devrais vivre autant que Nestor, je n'ai

garde de recourir à ce moyen : les lois me le défendent.

CRITON.

Ce ne sont pas les lois, ce sont des juges iniques qui vous ont condamné.

SOCRATE.

Ce sont les lois qui ont nommé les juges qui m'ont condamné à la mort : je dois la subir. La république est sous la tutelle des lois; si je les violais, je serais criminel.

CRITON.

O Socrate, rendez-vous à nos vœux! Amis, joignez-vous à moi pour sauver Socrate de lui-même.

SOCRATE, *d'un air sévère.*

O mes amis! au nom du ciel, je vous ai déjà priés de ne plus me parler de mon déshonneur.

ARISTIPPE.

Acceptez, Socrate, ces deux cents écus pour servir à votre fuite, ou à vos derniers besoins.

SOCRATE.

Et d'où vous vient cet argent, Aristippe?

ARISTIPPE.

De la même source que votre pauvreté; c'est le fruit de vos leçons que je transmets à mes disciples. J'emploie la même méthode, qui les porte à la volupté des sens, que vous pour disposer à celle de l'ame. Je n'exclus ni l'une ni l'autre, mais je préfère la première.

SOCRATE.

Votre école sera nombreuse. Mais, mon pauvre ami, gardez vos écus; c'est vous qui en avez besoin.

LYSIAS.

O Socrate, si vous aviez voulu vous servir de mon discours à la tribune, vous ne seriez pas ici, j'aurais confondu tous vos ennemis.

SOCRATE.

Votre discours était très-bien fait; je l'ai lu avec plaisir : mais parce qu'il était écrit plutôt selon les règles de la rhétorique et l'esprit du monde, que d'après les sentimens d'un philosophe, il ne me convenait pas. Je n'en suis pas moins redevable à votre amitié.

LYSIAS.

Mais comment, s'il était bien fait, ne vous convenait-il pas ?

SOCRATE.

Comme on peut faire un très-bel habit et de très-beaux souliers qui ne m'iraient pas bien.

PLATON.

Et moi aussi, Socrate, j'ai voulu vous défendre devant le peuple; mais après avoir préparé votre défense selon l'harmonie constante de vos principes et de vos actions, les juges m'ont empêché de monter à la tribune, sous prétexte que je n'avais pas l'âge de trente ans requis pour les orateurs.

SOCRATE.

Si Dieu n'a pas destiné votre éloquence aux orages de la tribune, il vous en fera faire un usage plus étendu et plus utile pour les hommes, dans le repos du cabinet. Aucun magistrat ne pourra empêcher vos écrits de se répandre dans le monde, et de montrer aux républiques la route du bonheur.

PLATON.

O Socrate! c'est à vous que j'en dois les élémens. Je m'étais d'abord livré à la poésie, et vous me conseillâtes d'embrasser la philosophie. Combien ne vous suis-je pas redevable! Vous êtes mon bon génie.

SOCRATE.

Chacun a le sien; vous serez un jour l'Homère des philosophes. Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des lettres de notre ami Xénophon? Quel charme dans son style! le miel d'une abeille attique n'est pas plus doux.

PLATON.

Il m'a écrit il y a un mois, des environs de Babylone; il me mande que tout est perdu, excepté sa confiance dans les dieux. L'armée du jeune Cyrus, à la solde duquel il s'était mis avec dix mille Grecs, a été entièrement détruite par celle d'Artaxercès, son frère aîné; Cyrus lui-même est tué. Les Grecs seuls ont échappé au carnage, mais ils sont poursuivis par l'armée entière des Perses, qui brûle

autour d'eux les villages et les moissons. Xénophon commande la retraite de ses compatriotes; c'est là qu'il aura l'occasion de mettre en pratique vos sublimes leçons. Il me prie instamment de lui donner de vos nouvelles dans le plus grand détail, pour fortifier son courage. Hélas! il ignore que nous éprouvons des malheurs plus grands que les siens. Qu'est-ce que la perte d'un prince auprès de celle d'un sage!

SOCRATE, *soupirant.*

Pourquoi ce jeune ami de la philosophie a-t-il pris parti dans les querelles des rois, et surtout dans celle des rois frères? Peut-être est-ce que, né chez les Athéniens, il a préféré le gouvernement monarchique à leurs dissentions; peut-être aimez-vous mieux, Platon, le gouvernement républicain. Mais je vous exhorte à ne jamais vous diviser pour des opinions politiques. Pourvu que les peuples soient heureux, qu'importe après tout qu'ils soient gouvernés par les lois d'une monarchie ou d'une république?

ANTISTHÈNE.

Pour moi, Socrate, je n'aime ni l'un ni l'autre gouvernement; je tâche, à votre exemple, de leur échapper, me privant de tout pour me rendre indépendant de tout.

SOCRATE.

Cependant je ne manque de rien, et ma vie n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi, par exemple, in-

fatigable Antisthène, faites-vous tous les jours cinq milles du Pirée à Athènes, et cinq milles d'Athènes au Pirée ?

ANTISTHÈNE.

Pour le plaisir de vous entendre, Socrate. Je resterais jour et nuit couché à la porte de votre prison, si je n'avais aussi mes disciples au Pirée, auxquels je porte tous les jours de vos nouvelles.

SOCRATE.

Je suis bien sensible à ces témoignages d'attachement; mais.....

ANTISTHÈNE.

Socrate, je vous dois les biens de l'ame, qui font mépriser toutes les jouissances du corps, et cependant le fortifient. Je vous réponds que j'ai des disciples plus robustes que ceux d'Aristippe, qui prétend les conduire d'après vos principes.

ARISTIPPE.

Sans doute. Je dois aussi à Socrate de ne pas mépriser les jouissances des sens. Ne l'avons-nous pas vu souvent dans les festins? n'est-il pas toujours simplement, mais proprement vêtu? Après tout, j'ai plus de disciples que vous.

SOCRATE, *riant.*

Il me semble que votre philosophie est comme vos manteaux : celui d'Antisthène est trop court et percé de trous, et celui d'Aristippe est brodé et trop long. Amis, souvenez-vous de l'oracle de

Delphes : *Rien de trop, ni de trop peu.* Bannissons toute espèce de vanité.

PHÆDON.

Pour moi, Socrate, je vous dois plus que la liberté et les richesses; je vous dois la pureté de l'ame et du corps. J'ai été bien malheureux dans mon enfance; maintenant j'ai beaucoup de disciples, auxquels je répète vos principales maximes : *Abstenez-vous, et supportez.*

SOCRATE.

Le temps les multipliera, infortuné Phædon. O mes amis! n'ai-je pas bien sujet de remercier Dieu de ma mission sur la terre? Il m'a planté dans Athènes comme un arbre des forêts au milieu d'une place publique, pour fournir de l'ombre à ses citoyens. J'ai poussé des branches vigoureuses à l'orient, au midi, au couchant, au nord; chacun de vous ensuite a greffé ses divers talens sur ma force. Mon tronc ne vous a fourni que la première séve, et vous l'avez couvert de fleurs et de fruits de différentes odeurs et saveurs. Des écoles nombreuses de sages sortiront un jour de mes principes. Amis, vous ne me devez rien; je n'ai jamais rien écrit; je suis la sage-femme des esprits, je ne suis venu que pour les faire accoucher.

CHÆREPHON.

Que dites-vous, Socrate, vous que l'oracle a déclaré le plus sage des hommes? Ce fut moi qui apportai de Delphes à Athènes. Je passais ma vie

au théâtre, agitant, comme la plupart des Athéniens oisifs, la question : *Quel était le plus grand poète, du vieux Sophocle ou du jeune Euripide?* je tenais pour le premier, et mon frère Xénocrate pour le second. Cette division d'opinion ne tarda pas à nous brouiller, à tel point que je résolus d'aller à Delphes, et de la faire décider par l'oracle. Pour donner plus de poids à ma demande, je me fis nommer député par mon parti, qui était plus nombreux que l'autre. Quand je proposai à l'oracle cette question, voici la réponse qui sortit du trépied sacré : O frivoles Athéniens! pourquoi demandez-vous sans cesse quel est le plus grand poète de Sophocle ou d'Euripide? C'est sans doute le disciple de Socrate, parce que Socrate lui-même est le plus sage des hommes.

SOCRATE.

Sans doute, Chærephon, l'oracle ne prononça ainsi que parce que je sais que je ne sais rien. Ce n'était guère la peine de faire un si grand voyage.

CHÆREPHON.

Et quand je ne lui devrais que de m'être lié d'amitié avec Euripide!

SOCRATE.

Et où est-il maintenant? que fait-il?

CHÆREPHON.

Il est à Mégare, où il s'est enfui au moment d'être arrêté par rapport à vous. J'ai été le voir il y a un mois; il s'occupe à faire une tragédie, dont

le sujet est Palamède condamné à mort par la calomnie d'Ulysse : c'est Homère qui l'a fourni. Ce fut un effet de la vengeance d'Ulysse, qui contrefaisait le fou pour ne pas aller au siége de Troie; il labourait le sable sur le bord de la mer; Palamède se douta que sa folie n'était qu'une ruse, et pour s'en convaincre il met l'enfant Télémaque, encore au maillot, au devant de la charrue de son père, qui la détourna. Ulysse, découvert par sa prudence, ne put s'exempter d'aller à Troie; mais, pour s'en venger, il fit enfouir de l'argent dans la tente de Palamède, et l'ayant fait accuser de l'avoir reçu des Troyens pour trahir les Grecs, il le fit lapider par ses propres soldats.

SOCRATE.

Je m'en souviens très-bien, Chærephon.

CHÆREPHON.

Euripide a traité ce sujet avec tout le talent que vous lui connaissez, et que vous avez pris vous-même le soin de former. Il m'en a lu un fragment, dont j'ai retenu ce vers :

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie.

Oui, Socrate, si les Athéniens l'entendaient, ils briseraient vos fers.

SOCRATE.

Ils feraient deux fautes, celle de me les avoir donnés au nom des lois, et celle de les rompre malgré les lois; mais maintenant j'en suis débar-

rassé. Je vais être libre pour toujours. (*Apollodore se lève, et met en pleurant, aux pieds de Socrate, un paquet caché sous son manteau, en lui disant :* O mon maître! *Socrate apercevant le paquet :*) Que m'apportez-vous là?

APOLLODORE, *pleurant.*

Un bel habit que je vous prie de mettre tout présentement.

SOCRATE, *riant.*

O bon Apollodore! pensez-vous que celui que je porte aujourd'hui m'ait été propre à vivre, et ne me soit pas propre à mourir? Remportez donc votre dernier présent. Mais vous me faites souvenir qu'il est temps de laver mon corps, afin de n'en point donner la peine, après ma mort, aux femmes chargées de ce dernier office. (*Il se lève : ses amis se jettent à ses pieds en criant :* O Socrate! ô mon père! *Ils lui embrassent les genoux en soupirant et pleurant. Socrate, debout, d'un air fâché :*) Qu'entends-je? que vois-je? des gémissemens, des larmes! Amis faibles, c'est donc là le fruit des discours que nous avons tenus si souvent! Nos paroles n'ont-elles été que de vains sons pour amuser nos loisirs? Comment! ces préceptes des sages, les exemples des grands hommes sur le mépris de la vie, auxquels nous avons joint si souvent nos réflexions, ne sont-ils plus d'aucun usage lorsqu'il faut mourir? Les principes de la sagesse ne sont pas de brillans sophismes, semblables à ces

armes dorées et argentées dont on se sert au théâtre pour amuser le peuple par des combats simulés, et qui ne sont d'aucun usage à la guerre : ce sont de véritables armes de l'ame, plus durables et plus solides que les boucliers et les cuirasses de fer et d'acier éprouvés dans les combats à mort. Armons-nous donc de constance et de fermeté : la mort s'avance vers nous, marchons vers elle. Je suis votre chef de file, le soin de votre gloire m'est aussi cher qu'à vous. Sans doute, chers amis, c'est votre amitié pour moi qui vous inspire ces alarmes. Vous me croyez malheureux, parce que je vais mourir; vous connaissez les biens de la vie, et vous savez qu'ils sont surpassés, surtout à mon âge, par de plus grands maux; mais vous ignorez ce qui est au-delà du trépas. Rappelez-vous au moins nos discours sur l'immortalité de l'ame, nos pressentimens tant de fois vérifiés, ainsi que nos songes prophétiques. Joignez-y les exemples de ces grands hommes qui nous ont précédés dans les sentiers de la vertu. Quand ces ressouvenirs ne seraient que comme ces tableaux du printemps et de l'été, que nous suspendons à nos murailles pour nous en rappeler les fleurs et les fruits pendant l'hiver; si cependant on présentait ces tableaux à quelques peuples des contrées boréales, et qu'on y joignit quelques-uns des fruits dont ils n'offrent que les images, et que l'Attique produit en abondance, ne croyez-vous pas qu'ils seraient tentés d'abandonner

leur pays stérile pour venir goûter les jouissances du nôtre? Mais si on ajoutait à ces dons quelques amphores de nos bons vins, dont ils se sentissent tout réchauffés au milieu de leurs glaces, ne doutez pas que plusieurs d'entre eux ne s'abandonnassent au courant de leurs fleuves pour aborder sur nos rivages. Pour moi, placé dès l'enfance dans les âpres montagnes de la vie, Dieu m'a fait la grâce de savourer les fruits des contrées célestes, et m'y a fortifié du vin de la vertu. J'ai donc dirigé ma navigation vers les régions qui les produisent. Maintenant que ma voile et ma rame sont usées, que ma nacelle coule bas, irai-je me remettre en mer, et m'exposer à de nouveaux orages? Je touche au port, je n'ai plus à craindre ni les vents tempétueux, ni les écueils où la sagesse même peut échouer, ni les vers de la calomnie et de la superstition, qui rongent dans l'obscurité les plus fortes carènes. Calme, paix, repos, innocences justice, vérité, protection divine, j'ai tout à espérer. Félicitez-moi donc de mourir. Pour celui qui cherche la sagesse, la vie est un bienfait du ciel; mais la mort en est encore un plus grand. Laissez-moi donc purifier par un bain ce corps fatigué du voyage.

« Socrate sort, et se retire derrière un escalier » dans le fond du cachot. Ses amis se remettent à » leurs places. Ils restent quelque temps dans le » silence; ils conversent ensuite à voix basse. »

ANTISTHÈNE.

Quelle force de caractère!

PLATON.

Quelle sublimité de sentimens!

CRITON.

Quelle tranquillité d'ame! Quelle obligation ne lui avons-nous pas! il nous a appris à vivre, il nous apprend encore à mourir.

LYSIAS.

Je lui dois de plus les premiers principes de l'art oratoire, et surtout ceux de son invincible logique. Il a l'art inimitable de vous ramener à son sentiment de question en question; quelque long que soit son discours, il en tient toujours les deux extrémités dans sa main. Il sait les parsemer de tant d'images intéressantes, qu'on ne se lasse point de l'entendre; et quand il a fini, son antagoniste se trouve, si j'ose dire, enchaîné par un collier de perles que Socrate lui a passé autour de l'entendement. Cependant, avec tant de supériorité, il ne sait pas comment il faut parler à un peuple furieux et à des juges corrompus. Nous en avons vu l'expérience dans l'affaire des capitaines condamnés à mort. Il s'y montra avec bien du courage; il voulut même enlever de vive force Théramène à ses bourreaux; mais le peuple, comme une bête féroce à laquelle on veut enlever sa proie, fut au moment de faire sa victime de Socrate même. Ce

n'est pas ainsi qu'on ramène un peuple égaré et fanatisé de politique ou de religion.

PLATON.

Comment eussiez-vous parlé en pareille circonstance?

LYSIAS.

Comme dans celle de Socrate. Je commençais par convenir que Socrate avait donné lieu à l'accusation, par ses anciennes liaisons avec Alcibiade et Critias; je le justifiais ensuite par ses autres sociétés, et par ceux de ses disciples qu'il avait ramenés du vice à la vertu; j'avais des témoins qui attestaient son respect pour Minerve, patronne d'Athènes; son bon génie qui le guidait en toutes choses, et enfin l'oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes. Je n'aurais pas manqué d'autres témoins pour diriger les crimes dont il était accusé, et même des crimes encore plus grands, contre Anytus, Lycon et Mélitus; je les accablais des sarcasmes les plus amers, et des ridicules les plus plaisans : je finissais par demander justice au peuple, et je tournais contre eux-mêmes la fureur dont ils l'avaient agité. Mais Socrate ne le voulut pas; il me dit que ce discours était fait suivant l'esprit d'Athènes. Je vous le lirai un jour, Platon, vous en jugerez.

PLATON.

Je l'entendrai avec un grand intérêt. Mes principes maintenant ne diffèrent plus des vôtres; je

tiens qu'il faut tout faire pour le peuple, et rien par le peuple; il n'est propre qu'à renverser. Autrefois je ne pensais pas ainsi : j'ai remercié souvent la Divinité de m'avoir fait homme et non animal, Grec et non barbare, de m'avoir introduit dans la vie dans le siècle de Socrate, et non dans un autre; mais maintenant qu'il va mourir de la propre main des Athéniens, auxquels il a rendu tant de services, je me plains au ciel de n'être pas né barbare plutôt qu'Athénien, et bête brute plutôt qu'homme. Socrate est pour moi un demi-dieu.

ARISTIPPE.

Quoique ma philosophie diffère un peu de la sienne, je lui dois cependant beaucoup; j'emploierai quelque jour une partie de ma fortune à lui élever un beau monument au milieu de mes jardins.

ESCHINE.

Je lui suis plus redevable qu'aucun de vous. Je vivais dans une extrême pauvreté, et je voyais tant de jeunes gens riches et nobles fréquenter sa maison, que je n'osais en approcher. Enfin, comme mon ame avait un grand besoin d'instruction, je me hasardai un jour à l'aborder. Je lui dis, tout tremblant : Je suis pauvre, Socrate; je me trouve dans l'impuissance de vous rien offrir en recompense des soins que je désirerais que vous prissiez de moi, en me recevant au nombre de vos

disciples ; mais je me donnerai à vous tout entier, je serai le compagnon de votre bonne et mauvaise fortune. Il fut si touché de ma franchise qu'il m'embrassa, et me dit : Mon pauvre Eschine, il n'y a que vous qui ayez su m'honorer parfaitement. Je lui dois aujourd'hui l'art de faire des vers avec quelque succès.

PHÆDON.

Eschine, je lui ai bien plus d'obligation que vous. J'étais fort jeune, et esclave d'un maître infâme ; mais ayant entendu un jour Socrate discourir sur la vertu, je le priai de me délivrer à la fois de l'esclavage de mon maître et de celui du vice ; mais je crains bien, ajoutai-je en pleurant, qu'il ne soit déja trop tard pour me corriger. Pourquoi donc ? me dit Socrate. Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir. Moi-même je suis né avec les plus fortes inclinations pour le vice ; mais, avec l'aide de Dieu, je m'en suis guéri par la philosophie. Puis, touché de mes larmes, il me fit racheter par l'argent d'Alcibiade, et il n'a cessé de purifier et de fortifier mon cœur par ses instructions.

CHÆREPHON.

A qui de nous n'a-t-il pas rendu les plus grands services ! A mon retour de Delphes, il apprit que j'étais brouillé depuis long-temps avec mon frère Chærecrate ; il fit si bien qu'il nous réconcilia, et maintenant nous vivons dans une parfaite amitié.

ESCHINE.

Il va mourir; je lui ai promis d'être le compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune : je vais me déclarer moi-même aux juges le complice de ses sentimens, afin de mourir avec lui.

APOLLODORE.

Et moi aussi.

ANTISTHÈNE.

Pourquoi ne pas mourir pour lui? ou plutôt pourquoi ne pas vaincre? Je vais combattre ses débiles ennemis à la tête de mes vigoureux disciples.

ARISTIPPE.

Gardez-vous-en bien, Antisthène! Quelle persécution vous attireriez sur les philosophes! Que deviendraient mes beaux jardins?

ANTISTHÈNE.

Aristippe, vous ne feriez pas une longue résistance.

CRITON.

Aristippe a raison; songeons à honorer Socrate en l'imitant. Mais le voici.

SOCRATE, *riant.*

Maintenant je suis prêt.

CRITON, *d'un air triste.*

Socrate, vous avez refusé la robe d'Apollodore; dites-nous comment vous voulez que nous vous rendions les derniers devoirs.

SOCRATE.

Comme il vous plaira, pourvu que je ne vous échappe point. Pensez-vous que quand j'aurai bu le poison, je demeure encore ici? Assurément ce ne sera point Socrate que vous verrez alors mettre en terre ou sur le bûcher; disposez donc de ces choses à votre fantaisie, ou plutôt selon la coutume.

CRITON.

N'avez-vous rien à me commander pour vos femmes et vos enfans?

SOCRATE.

O Criton! je croirais faire tort à notre amitié.

CRITON.

Et pour nous tous?

SOCRATE.

Rien, mes amis, si ce n'est que vous ayez soin de vous-mêmes, parce que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Au contraire, si vous vous négligez, et si vous n'agissez pas suivant les discours que nous avons tenus, quand vous me promettriez maintenant beaucoup, vous ne ferez cependant rien pour moi. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'écrivez-vous donc là, jeune et modeste Xénocrate? vos réflexions?

XÉNOCRATE.

Oh! non, mon père : ce sont les vôtres, pour en profiter.

SOCRATE.

Vous aimez mieux vous distinguer par de bonnes actions que par de belles paroles. Vous ressemblez au figuier, dont les fruits sont délicieux au dedans, quoiqu'ils ne montrent pas de fleurs au dehors. (*D'un air plein de joie.*) Ah! voici le signal de mon départ.

CRITON.

De quoi parlez-vous, Socrate?

SOCRATE.

Voyez-vous ce rayon qui entre par le soupirail, et se repose sur cette toile d'araignée? tous les soirs il me visite. Quand il sera environ à ma hauteur, il disparaîtra; le soleil sera couché, et je me lèverai pour l'éternité.

« Les disciples, émus, regardent les uns le rayon, » d'autres Socrate; d'autres mettent un pan de » leur manteau sur leurs yeux. »

SOCRATE.

Ce rayon m'a souvent fait naître des réflexions consolantes, au milieu de ce noir cachot. D'abord j'y ai reconnu la bonté des dieux, qui m'y envoient de quoi me réjouir la vue, et les rappeler à mon souvenir. Plus d'une fois, j'y ai cherché des preuves palpables de leur providence, en maniant dans les ténèbres la tige, les nœuds et l'épi vide d'une simple paille de mon lit; mais à la vue inopinée de cette lumière céleste, je crus voir quelque chose de leur essence. Observez son éclat pur et vif,

qui fait pâlir la flamme obscure de la lampe; vous diriez d'un or volatilisé : cependant il est si léger qu'il repose sur les fils d'une araignée sans les mouvoir. Observez les riches couleurs qu'il tire de chacun de ceux qu'il éclaire : il y en a six bien distinctes; trois primitives, la jaune, la rouge, la bleue; et trois intermédiaires, l'orangée, la pourprée et la verte : elles sont rassemblées autour de chaque fil comme des anneaux de pierreries. Ce n'est donc pas sans raison que les premiers poètes ont feint qu'Apollon était le dieu de la musique, et qu'ils ont donné, les uns trois cordes, les autres six cordes à sa lyre. La lumière porte avec elle la joie, l'amour, l'espérance, dont ces couleurs sont les emblèmes. Ce rayon est d'une nature céleste, à laquelle rien n'est comparable sur la terre; quelque léger qu'il soit, il vient du soleil jusqu'ici, à travers la région orageuse des vents, sans qu'aucun le détourne en chemin; quoiqu'il paraisse à la disposition des hommes, et qu'il soit d'une longueur immense, aucun art n'en peut retrancher la plus petite partie : il est impalpable, et cependant il se fait sentir non-seulement à la vue, mais encore à la main. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il fait tout voir et qu'il est lui-même invisible; quoiqu'il traverse ce cachot, nous n'apercevons point sa trace au milieu des ténèbres; nous ne voyons que le lieu où il arrive et qu'il éclaire.

Je suppose que cette nuit d'un mois que je viens d'éprouver environnât notre globe pendant une année, par l'absence subite du soleil; il n'y a pas de doute que les couleurs de son aurore et de son couchant ne se répandraient plus dans l'atmosphère; que les feux de son midi ne se faisant plus sentir, sa chaleur ne produirait plus les vents; que l'océan fluide se convertirait bientôt en un océan de glace. La terre serait sans fécondité, tous les végétaux et les animaux sans vie périraient, excepté peut-être quelques hommes habitans des forêts, qui pourraient encore subsister quelque temps, à l'aide du feu, dans ce vaste tombeau : sans doute ce fut l'état où il trouva le berceau des mortels. Avant la création du soleil, ses élémens étaient dans un état universel d'inertie; aucun mouvement, aucune vie, aucun bruit ne se manifestait à sa circonférence; partout régnait la nuit, l'hiver, le silence et la mort. Mais à la voix de Dieu le soleil parut : aussitôt les feux de son aurore s'étendirent dans l'atmosphère, l'air attiédi et dilaté engendra les vents; les glaces de l'océan se fondirent vers l'orient, et le globe soulagé, dans cette partie, de leur énorme poids, tourna sur ses pôles et circula autour de l'astre du jour, comme le pensent les sages de la Chaldée. Ce fut alors que ses rayons minéralisèrent les montagnes, fécondèrent et développèrent les germes des végétaux, pénétrèrent de leurs flammes invisibles leurs tiges, leurs feuilles,

leurs fleurs et leurs fruits; de là elles repassèrent dans l'estomac des animaux, et y portèrent la chaleur, le mouvement et la vie. Tout corps vivant se paît des feux du soleil, en harmonie avec ses besoins. L'homme seul eut le privilége de les dégager, par la combustion, des corps où ils étaient renfermés, de les reproduire dans l'air, et de les fixer dans son foyer ou à l'extrémité de sa lampe. Ainsi comme le soleil, dans la volonté de Dieu, était le premier agent des ouvrages de la nature, le feu, dans les mains de l'homme, devint celui de tous les arts qu'il en avait imités.

Sans doute le soleil n'est qu'une faible image de ce grand Dieu qui ordonne les harmonies de notre univers; la lumière est son voile, la vérité est son essence. Il y a de grandes analogies entre elles, et des différences plus grandes encore : la lumière est la vérité des corps, et la vérité est la lumière des ames. Toutes les vérités émanent de Dieu, comme tous les rayons de lumière émanent du soleil, avec cette différence que le soleil n'est que le centre de notre univers, et que Dieu en est à la fois et partout le centre et la circonférence. La vérité, comme la lumière, est inaltérable, immortelle; mais elle pénètre où la lumière ne pénètre pas; elle est, comme elle, éblouissante à sa source, invisible dans son cours, et ne se manifeste que dans les lieux où elle opère : elle se décompose, dans son principe, en trois facultés pri-

mitives, la puissance, l'amour, l'intelligence; comme la lumière en trois couleurs qui en sont les emblèmes : elle embrasse à la fois les trois temps, le passé, le présent et l'avenir. Reçue par l'ame humaine, divisée comme elle en trois facultés susceptibles d'en recevoir les impressions, la mémoire, le jugement et l'imagination, elle se joue sur les nerfs de notre entendement, plus déliés que les fils de l'insecte; là elle se réfléchit encore en facultés intermédiaires, et en tire les plus ravissantes harmonies, d'après celles qui existent dans la nature. C'est la vérité qui en a établi les lois; elle les conçut par l'amour, elle les ordonna par l'intelligence, elle les exécuta par la puissance. Ce fut elle qui, se mêlant à la lumière, forma le soleil, qui, aimantant la terre de l'amour de cet astre céleste, et se couronnant de ses rayons, versa les couleurs de l'aurore dans l'atmosphère, fit mouvoir les vents, circuler les nues, et germer les métaux au sommet des montagnes; elle revêtit leurs flancs d'arbres chargés de fruits, et leurs vallons de tapis de verdure et de fleurs. Elle dissémina des ames sensibles dans tous les sites où elle étendit les rayons de l'astre du jour, et leur donna de se former un corps par l'entremise des amours dans un sein maternel. Chaque genre d'animal ne fut doué que d'un rayon de puissance, d'amour et d'intelligence; mais la vérité reposa avec toutes ses facultés dans l'ame de l'homme, et la rendit susceptible, avec l'aide de

ses semblables, d'acquérir la sphère de toutes celles qui environnent notre globe. Chaque ame humaine eut besoin de s'en nourrir, comme chaque corps de lumière et de feu. C'est elle qui excite en nous seuls cette curiosité naturelle qui nous porte à tout connaître, à tout entreprendre et à tout oser; elle est un besoin pour le cœur humain. C'est la vérité qui agrandit et fortifie l'ame, c'est sa découverte qui fait nos délices; et quand nous ne l'apercevons point dans un discours ou dans les imitations de la nature, l'ennui s'empare de nous, comme le sommeil de nos yeux, dans l'absence de la lumière. Comme Dieu nous a donné de fixer dans nos lampes un feu artificiel, tiré, dans son origine, du soleil; il nous a donné de même de fixer dans des livres des vérités émanées de lui. Mais il y a autant de différence entre les vérités transmises par des hommes et mêlées de doutes, de fables et d'erreurs, et les vérités émanées de Dieu, qu'il y en a entre le feu matériel terrestre, mêlé de cendre et de fumée, et celui du soleil, toujours pur et inaltérable. Le feu du soleil vivifie; le feu des hommes dévore et détruit. La science de Dieu gouverne les passions; celle des hommes les excite.

Il y a de plus une telle affinité entre la lumière et la vérité, que Dieu leur a donné un sensorium commun dans le même lieu du cerveau; et que quand le soleil prive le soir notre horizon de sa lumière, il prive en même temps notre ame de ses

opérations. Elle s'endort, comme s'il n'y avait plus de vérités à connaître pour elle dès qu'il n'y a plus d'objets à considérer. La vue de l'ame cesse avec celle de la lumière. Cependant elle reste toujours vivante dans le plus profond sommeil ; l'aurore suivante la réveille. Sans doute il en sera de même à la mort, qui n'est que la nuit de notre vie, comme la nuit n'est que la mort d'un de nos jours. C'est alors qu'elle sera réveillée à la fois par la lumière et la vérité éternelles; mais... (*Le rayon disparaît.*)

LES AMIS DE SOCRATE.

Ah! Socrate, le rayon!

SOCRATE.

Il a disparu; ce n'est rien : il n'est pas éteint, mes amis; il éclaire un autre horizon : il n'a quitté notre couchant que pour une nouvelle aurore.

LE GEOLIER, *portant une coupe qu'il présente en pleurant à Socrate.*

Socrate, le soleil est couché.

SOCRATE *se lève, et prend la coupe d'un air assuré.*

Mon ami, consolez-vous, vous m'apportez la coupe du bonheur.

LE GEOLIER.

Pour que l'effet de la ciguë soit plus prompt et vous fasse moins souffrir, quand vous l'aurez bue, vous ferez quelques tours dans la chambre; et lors-

que vous vous sentirez fatigué, vous vous reposerez sur votre lit.

SOCRATE, *d'un air plein de joie, lève la coupe vers le ciel.*

Je te salue, coupe sacrée, honorée par les lèvres du juste Aristide et de plusieurs hommes innocens. (*Il boit, et remet la coupe au geôlier.*) Oh! que le breuvage de l'immortalité est doux! il me fait oublier tous les maux de la vie mortelle, et il jette mon ame dans une ivresse divine. Oui, chers amis, si vous sentiez ce que j'éprouve, vous envieriez ma félicité; il m'est impossible de vous en donner une idée. Je viens de vous parler de la lumière et de la vérité, mais c'est comme un mortel qui ne voit les choses célestes qu'à travers un voile, et qui n'a point de langage pour les exprimer. Les ténèbres et l'erreur sont inhérentes à notre nature terrestre. Non seulement la nuit couvre la moitié de notre globe; mais dans l'autre moitié qu'éclaire le soleil, les montagnes, les vallées, les rochers, les forêts, les herbes, les animaux ont chacun leurs ombres, qui sont des espèces de nuits au milieu du jour. Les nuages mêmes qui s'élèvent sans cesse de la terre nous cachent le soleil la moitié de l'année, de sorte que nous jouissons à peine d'une douzième partie de sa lumière; encore est-elle incertaine, variable et fugitive.

Il en est de même des erreurs qui nous voilent la Divinité. De ténébreuses superstitions sont ré-

pandues comme une nuit sur plus de la moitié du genre humain, et lui cachent la source de toute vérité et de toute vertu : de plus, chaque nation, chaque tribu, chaque famille, chaque homme a ses préjugés et ses erreurs, qui obscurcissent sa raison. Dans les villes même les plus civilisées, l'athéisme, formé des passions dépravées de leurs habitans, s'élève comme un nuage rempli de foudres et de tempêtes, qui s'exhale du sein des marais fangeux, et amène des ténèbres effroyables au milieu du jour le plus calme. La plupart des hommes sont uniquement occupés à satisfaire leurs passions abjectes et obscures ; ils fuient la lumière de la vérité ; et si quelqu'un de ceux qui la cherchent en découvre un rayon nouveau, il est persécuté à la fois par les athées et les superstitieux.

Mais espérez un meilleur avenir, chers compagnons de mes travaux. Le globe et le genre humain sont encore dans l'enfance. Dieu n'opère qu'avec nombre, temps, poids et mesure ; il perfectionne sans cesse ses ouvrages. Semblable à un laboureur infatigable, il laboure sans cesse ce globe avec les rayons du soleil, et l'arrose avec les eaux de l'océan. Il le pénètre de lumière et l'améliore de siècle en siècle. Voyez combien de végétaux et d'animaux nouveaux se sont répandus, des parties orientales de l'Asie et de l'Afrique, dans la Grèce, et de là s'étendent peu à peu dans les régions occidentales. Voyez, d'un autre côté, combien les productions de la vérité,

formées d'abord dans l'orient, se sont propagées dans les mêmes lieux. Les Orphée, les Homère, les Pythagore en ont apporté les lettres, les sciences et les arts. Les sages sont les rayons de la Divinité. Combien de coutumes inhumaines et de lois injustes n'ont-ils pas déja abolies! Ils passent sur la terre comme des rayons de vérité, qui montrent le chemin céleste de la vertu; et quand ils ont parcouru leur carrière rapide, Dieu les rappelle dans son sein, comme le soleil les rayons de sa lumière.

N'en doutez pas, chers amis, il est des récompenses dans les cieux pour ceux qui ont marché constamment dans les voies de la vérité et de la vertu. C'est là que nous nous trouverons réunis avec tous les bienfaiteurs des hommes. Ne vivez donc que pour la patrie céleste. Ici-bas, tout est renversé; là-haut, tout est à sa place. Les nuits, les hivers, les tempêtes, les erreurs, le faux savoir, les superstitions, les calomnies, les guerres, la mort viennent de cette terre ténébreuse dont tant d'hommes se disputent l'empire, parce qu'ils se flattent d'y vivre toujours. La lumière, la vérité, la vraie science, la vie, les amours, les générations, descendent de ce ciel qui ramène à lui tout ce qu'il y a de bon, et dont presque personne ne s'occupe. (*Ici il fait une pause.*) O mes amis! aimez-vous : soutenez-vous les uns les autres, en gravissant l'âpre montagne de cette vie ténébreuse.

Bientôt vous en atteindrez les sommets lumineux, et vous serez, comme moi, au-dessus des tempêtes. (*Il s'arrête, et s'approche de son lit.*) Je me sens fatigué.. mes jambes ne peuvent plus me soutenir... les liens qui attachent mon ame à mon corps se relâchent, et vont bientôt se dénouer. Je t'embrasse, mort sacrée! *Il se jette sur son lit, et se couvre le visage d'un pan de son manteau.*

SES AMIS *se lèvent, et s'écrient :*

Socrate! oh! Socrate n'est plus.

SOCRATE, *revenant à lui, se redresse sur son séant; ses yeux sont baissés vers la terre.*

O terre, je sens que je t'abandonne! Mais que vois-je? les temps se dévoilent à mes yeux!.... Athènes, quelle peste affreuse ravage tes malheureux habitans! tes écoles se ferment, les exercices cessent! Mélitus, tu es condamné à ton tour... Anytus, tu fuis en vain... tu tombes lapidé sous les murs d'Héraclée! Et vous, misérables témoins de la calomnie, on vous refuse de toutes parts le feu et l'eau! dans votre désespoir, vous vous arrachez la vie de vos propres mains. (*Il lève ses yeux vers le ciel.*) Justice éternelle, que vous êtes terrible aux méchans! (*Il fait une pause, et porte ses yeux à l'horizon.*) Quels honneurs!.... quelle fête!.... Une statue de bronze s'élève pour moi dans le Prytanée par les mains de Lysippe, et une chapelle de marbre sur le chemin du Pirée! Infortunés Athéniens, je suis donc l'objet de vos regrets!... (*Après*

une pause, les yeux baissés.) Je ne vois plus la terre. (*Il relève ses yeux ravis en admiration et ses mains tremblantes vers le ciel.*) Où suis-je? Quel doux éclat! astre des nuits, quel ordre admirable dans tes montagnes réverbérantes ! Astre des jours, quel amphithéâtre de mondes t'environne, et reçoit de toi le mouvement et la vie ! Est-ce toi, Vénus, astre de l'aurore? Quelles formes ravissantes dans tes vallées fleuries et tes monts étincelans! O habitans fortunés! O Mercure, plus brillant encore et plus heureux, tu circules dans des flots de lumière. Quel torrent m'entraîne! quelle puissance m'attire! c'est le soleil. O Dieu! quelle étendue! quelle splendeur! Célestes habitations! ineffables ravissemens! (*D'un ton de voix affaibli et lointain.*) Criton!... Criton!...

CRITON.

O demi-dieu! que me voulez-vous?

SOCRATE.

Le dieu de la santé me délivre de mes sens corporels... Il fait lever sur moi le jour de l'éternité... Nous lui devons l'oiseau du matin.

« Il tombe à la renverse sur son lit, et expire. » Ses amis se jettent en pleurant sur son corps : » les uns lui baisent les pieds, d'autres les mains; » d'autres lui ferment les yeux. »

FIN.

TABLE,

DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-Propos 1
Paul et Virginie 3
Avant-Propos 165
Préambule 175
La Chaumière indienne 193
Notes 247
Le Café de Surate. 255
Voyage en Silésie 266
Fragment servant de préambule à l'Arcadie. 275
L'Arcadie, livre 1^er^, *les Gaules* 341
Notes du préambule de l'Arcadie 445
Notes du livre 1^er^ de l'Arcadie 455
La Mort de Socrate 477

FIN DE LA TABLE.

00086689

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016